VOYAGES
DU CAPITAINE
ROBERT LADE
EN DIFFERENTES PARTIES
DE L'AFRIQUE,
DE L'ASIE
ET
DE L'AMERIQUE:

CONTENANT

L'Hiſtoire de ſa fortune, & ſes Obſervations ſur les Colonies & le Commerce des Eſpagnols, des Anglois, des Hollandois, &c.

OUVRAGE traduit de l'Anglois.

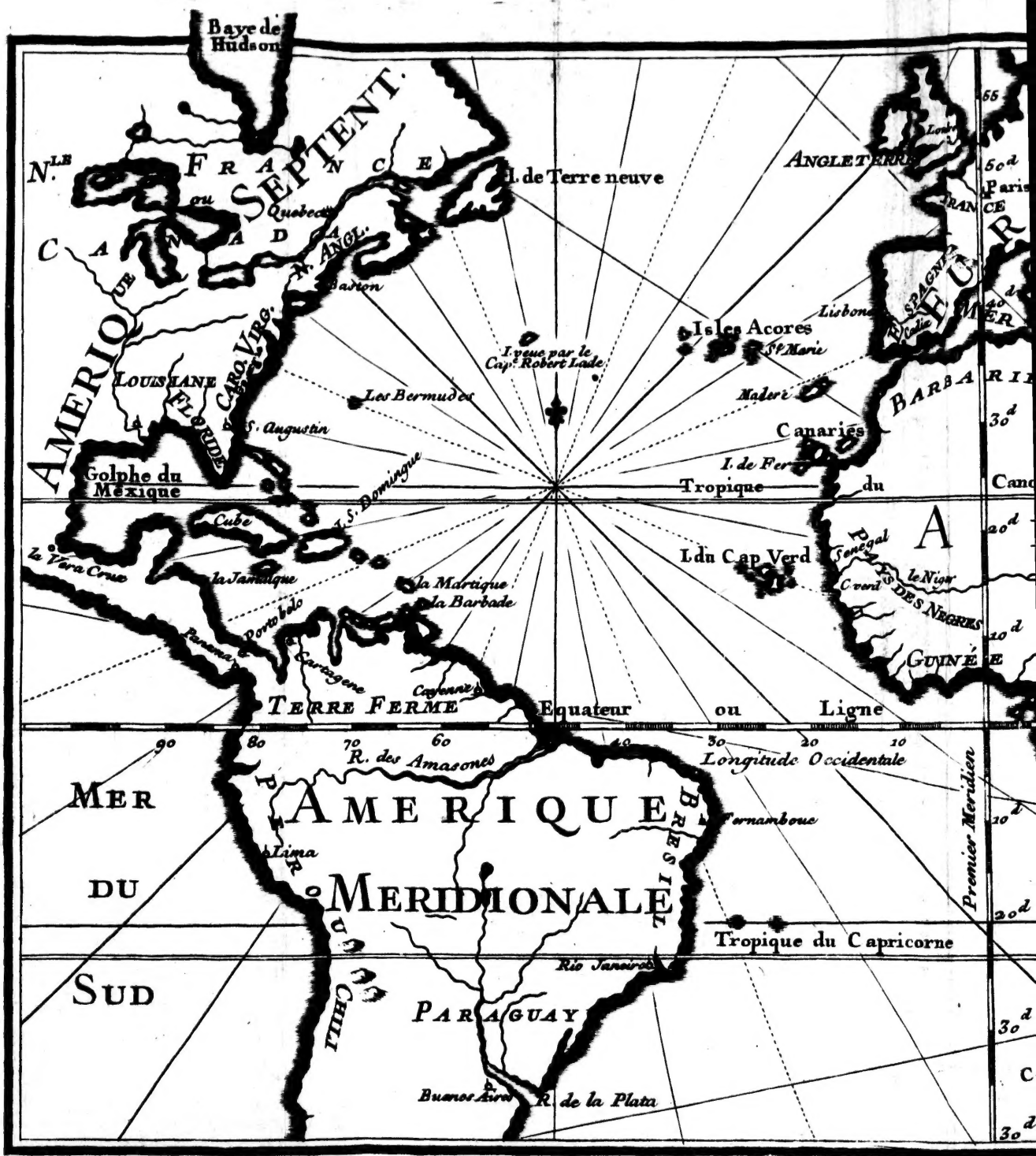
TOME SECOND.

A PARIS,

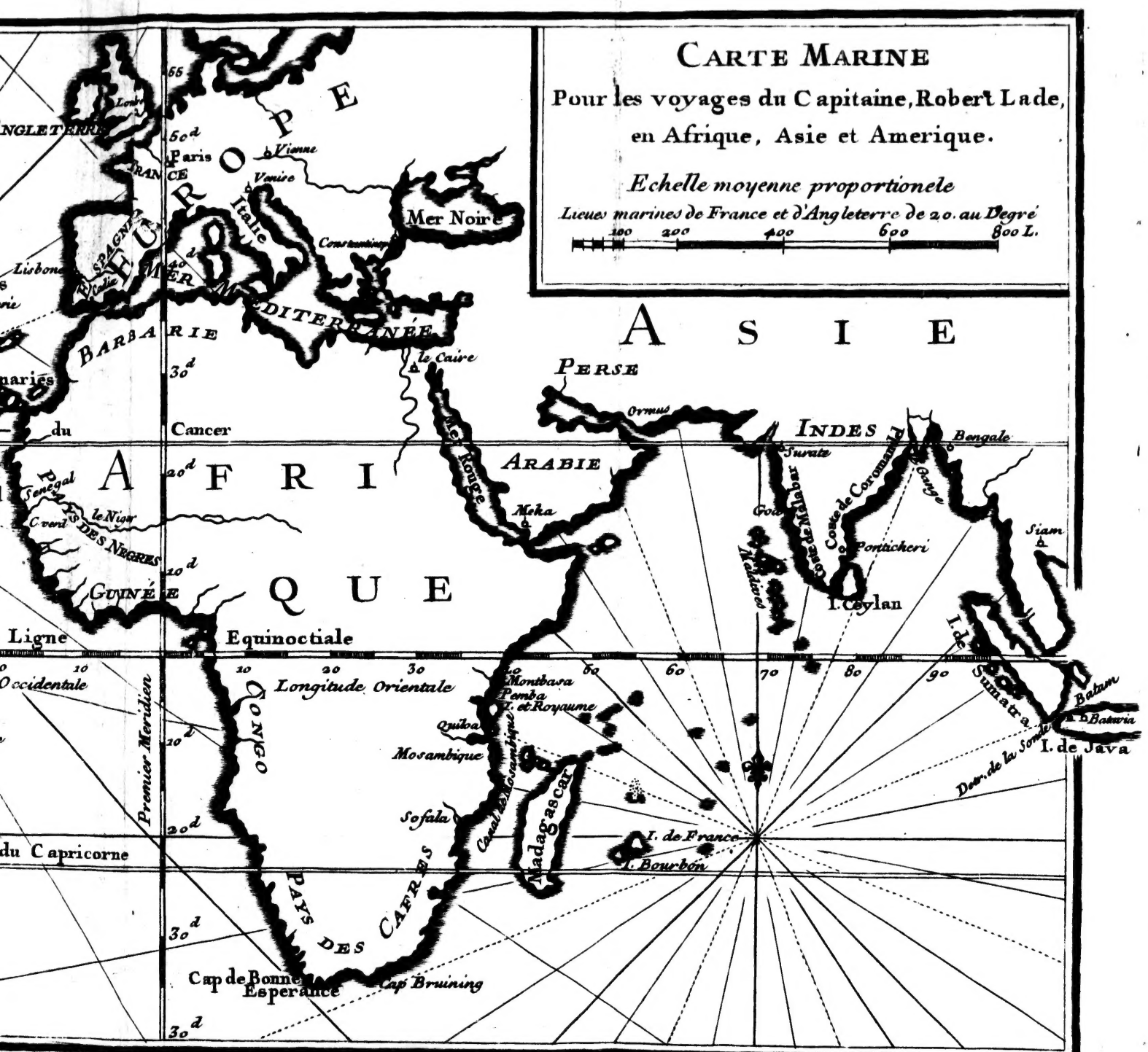
Chez DIDOT, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



Latté Sculp. 1743.


CARTE MARINE
Pour les voyages du Capitaine, Robert Lade,
en Afrique, Asie et Amerique.
Echelle moyenne proportionele
Lieues marines de France et d'Angleterre de 20. au Degré
100 200 400 600 800 L.
EUROPE
ASIE
AFRIQUE
Paris
Vienne
Venise
Italie
Mer Noire
Constantinople
Lisbonne
BARBARIE
le Caire
PERSE
Ormus
INDES
Surate
Bengale
ARABIE
Mer Rouge
Moka
Goa
Coste de Malabar
Coste de Coromandel
Pondicheri
Siam
I. Ceylan
Maldives
Ligne
Equinoctiale
Cancer
du Capricorne
Premier Meridien
Longitude Occidentale
Longitude Orientale
Montbasa
Pemba
Royaume
Quiloa
Mosambique
Sofala
CONGO
Madagascar
I. de France
I. Bourbon
PAYS DES CAFRES
Cap de Bonne Esperance
Cap Bruining
I. de Sumatra
Batam
Batavia
I. de Java
Detr. de la Sonde

SPAGNE
Italie
BARB
A
le Niger
DES NEG
Guin
corne

VOYAGES
DU CAPITAINE
ROBERT LADE
ET DE SA FAMILLE.

APRÈS quatre mois de navigation nous nous retrouvâmes à Port-Royal, ſans autre fruit d'un ſi long voyage que les trois caiſſes de Perles que nous avions laiſſées à la Barbade. Mais je fus conſolé de mes fatigues par le plaiſir de trouver à Port-Royal l'aîné de mes fils, que ma femme avoit fait partir pour me rejoindre. Le Chevalier . . . étant retourné à Londres après ſon expédition, avoit appris à ma famille par quelle avanture j'avois été forcé de faire le voyage de la Jamaïque. Ma

femme, & Madame Rindekly ma fille, également inquiétes pour leurs Maris, s'étoient déterminées d'autant plus facilement à nous envoyer mon fils, qu'en partant pour l'Afrique je ne l'avois laiſſé à Londres qu'à regret, & pour ceder aux allarmes d'une mere trop tendre. Elles s'imaginerent que dans une abſence qui devenoit beaucoup plus longue que je ne me l'étois propoſé, il me ſeroit doux d'avoir près de moi un enfant qui m'étoit fort cher. Effectivement ſa vûe, à laquelle je m'attendois ſi peu, me cauſa une des plus vives ſatisfactions que j'aye jamais reſſenties. Je le trouvai ſi formé pour ſon âge, & d'une figure ſi prévenante, que je formai, dès les premiers jours, un deſſein qui me réüſſit fort heureuſement pour ſa fortune. M. Thorough, notre Facteur à la Jamaïque, & le dépoſitaire du tréſor que nous avions rapporté de la Côte d'Afrique, avoit une fille un peu plus âgée, mais qui ne faiſoit qu'entrer néanmoins dans ſa ſeiziéme année. Elle étoit ſon unique enfant, & par conſéquent l'héritiere d'un bien fort conſidérable qu'il avoit

amaſſé depuis trente ans par le commerce. Comme il nous logeoit chez lui, & qu'à l'arrivée de mon fils il lui avoit fait la même politeſſe, je ne doutai point que la familiarité où nous allions vivre enſemble ne fît naître des ouvertures qui favoriſeroient mon deſſein. Je le communiquai même à M. Rindekly, qui l'approuva beaucoup; & mon fils, qui avoit déja du goût pour les femmes, me confeſſa que depuis quinze jours qu'il étoit arrivé, il s'étoit ſenti quelque inclination pour Mademoiſelle Thorough.

Tous les Négocians de Spanish-Town & de Port-Royal, avec leſquels nous avions fait quelque liaiſon, furent étonnés de nous voir arriver, après un long voyage, dans l'état à peu près où nous étions partis. Cependant ils n'ignorerent pas long-tems que nous avions fait une deſcente à la Marguerite, dont nous avions tiré de grands avantages; & cette opinion, joint à celle des richeſſes que nous avions rapportées d'Afrique, nous fit regarder comme des gens d'une opulence extraordinaire. Les gens de notre Equipage, attachés à nous par notre douceur, autant

que par l'utilité qu'ils avoient déja trouvée à nous ſervir, contribuoient encore à nous faire cette réputation en relevant beaucoup l'eſtime & l'affection qu'ils avoient pour nous. Le Gouverneur, & M. Thorough, furent les ſeuls à qui nous nous ouvrîmes entiérement. Nous avions conſervé un aſſortiment de fort belles perles pour un collier & des bracelets, dont nous fîmes préſent à la Gouvernante. Sir Nicolas Lawes ſon mari nous marquoit beaucoup d'affection, & plus mécontent que jamais des Eſpagnols, depuis le refus que le Commandant de Trinidado, dans l'Iſle de Cuba, avoit fait pendant notre abſence de lui rendre Eton & Winter, deux Voleurs Anglois qui s'étoient réfugiés dans cette Ville, il auroit ſouhaité qu'au lieu de la Marguerite nous euſſions pû piller dans notre route Carthagene & Vera-cruz. Il fit bien-tôt éciater cette diſpoſition. Le Capitaine Chandler, Capitaine d'un de nos Vaiſſeaux de guerre nommé le Lanceſton, s'étant ſaiſi d'un Garde-Côte Eſpagnol monté de 56 hommes, qui avoit pris nouvellement, ſous les

prétextes ordinaires, une Barque richement chargée pour quelques Marchands de la Jamaïque, le Chevalier Lawes joignit au reſſentiment qu'il avoit de l'affaire de Trinidado celui qu'il avoit conçu des réponſes que nous lui avions rapportées de la Havana, de Carthagene & de la Veracruz. Dans une aſſemblée du Conſeil de guerre, il condamna au gibet quarante trois de ces Priſonniers Eſpagnols, à titre de Voleurs & de Pyrates. La Sentence fut exécutée avec la derniere rigueur, & M. Lawes me proteſta que ſi les rebelles de ſon Iſle ne l'euſſent mis dans la néceſſité de garder auprès de lui toutes ſes forces, il les auroit employées, pendant le reſte de ſon Gouvernement, à exterminer juſqu'au dernier Garde-Côte.

En effet, les Négres révoltés, dont on avoit mépriſé les reſtes, recomçoient à ſe rendre redoutables dans les Montagnes. Ils avoient conſtruit dans une des *Montagnes bleues*, qui s'appelle Nanny, un Fort dont l'accès étoit ſi difficile qu'il pouvoit être défendu par un petit nombre de ſoldats contre une armée. Ils avoient fait plu-

ſieurs deſcentes dans le plat Pays, & tout récemment ils s'étoient ſi fort approchés de *Spanih-Thwn*, qu'ils y avoient jetté la terreur. Les troupes qu'on avoit fait marcher contr'eux, ne pouvant s'engager prudemment dans leurs retraites, ils ſembloient ſe confirmer de jour en jour dans la poſſeſſion de nous outrager impunément. Le Gouverneur avoit déja penſé à faire venir à ſon ſecours un corps de Muſchetos ou Moſquites, Nation Indienne qui étoit plus propre que nos gens à les forcer dans leurs montagnes. L'aveu que nous lui fîmes du deſſein que nous avions eu de nous approcher de Truxillo, lui renouvella cette idée, & lui fit croire qu'il nous rendroit ſervice en nous chargeant de l'exécution de ſon projet.

Les Muſchetos habitent cette partie du continent qui eſt entre Truxillo & Honduras. Ils ſe ſoumirent aux Anglois dans le tems que le Duc d'Albermarle étoit Gouverneur de la Jamaïque, & n'ayant jamais été conquis par les Eſpagnols, on peut dire qu'ils conſervoient le pouvoir de ſe choiſir les Maîtres pour leſquels ils avoient le plus d'inclination. Ainſi

les droits que l'Eſpagne s'attribuoit ſur leur Païs ſemblent être paſſés aux Anglois par cette ſoumiſſion volontaire. Cependant il faut avouer que ce que j'appelle ici ſoumiſſion n'a jamais entraîné aucune autre marque de dépendance. Les Muſchetos ſont gouvernés par leurs propres Rois & leurs propres Capitaines, qui préferent ſeulement la protection des Anglois à celle de toute autre Puiſſance de l'Europe.

Ce n'étoit pas la prémiere fois qu'on avoit penſé à ſe procurer leur ſecours. En 1720 on leur fit demander deux cens hommes qu'ils accorderent volontiers, contre les Nègres qui s'étoient alors révoltés. On leur envoya des Chaloupes qui tranſporterent cette Milice à Port-Roïal. Elle fut diſtribuée en Compagnies ſous leurs propres Officiers, & leur païe fut de quarante Schellings par mois avec une paire de ſouliers. Ils paſſerent quelques mois dans l'Iſle & ne ſe retirerent qu'après avoir rendu de fideles ſervices. M. Rindekly n'eut pas d'éloignement pour la propoſition du Gouverneur. Il s'étoit per-

ſuadé depuis longtems, ſur divers récits, que le Païs des Muſcheros n'étoit pas ſans or, quoique de tous les Amériquains du Continent, ils fuſſent peut-être ceux qui en connoiſſoient moins le prix. Nous fîmes marier avant notre départ nos deux amans de Carthagene, & la délicateſſe de leur conſcience fut ſatisfaite par l'occaſion qu'ils eurent de recevoir la bénédiction nuptiale d'un Miniſtre de leur Réligion. Ce fut le Chapellain du Vaiſſeau Garde-Côte, dont M. Lawes avoit fait pendre l'Equipage. Comme on avoit fait grace à quelques-uns de ces Pyrates, & que le Capitaine étoit demeuré en priſon avec ſon Lieutenant, M. Lawes ſe laiſſa perſuader par mes inſtances d'en relâcher trois qui étoient de Carthagene, avec le Chapellain qui étoit de la même Ville, dans la ſeule vûë de me ſervir d'eux pour faire agréer au pere d'Helena ſon rétour avec ſon Mari. Je comptois que les prenant dans notre Vaiſſeau, ils gagneroient aiſément, du lieu où nous aborderions, le petit Port de Gracias de Dios, &

de-là Carthagene. Mais je fus ſurpris, en faiſant cette propoſition aux deux jeunes Eſpagnols de ne pas leur trouver tout l'empreſſement que je leur croiois pour retourner dans leur Patrie. Helena me fit entendre avec beaucoup de douceur & de modeſtie, que ſi nos Anglois n'avoient pas de répugnance pour ſon établiſſement à la Jamaïque, elle préféreroit le ſejour de Port-Royal à celui de Carthagene. Outre la confuſion qui lui faiſoit craindre de reparoître dans un lieu qu'elle avoit abandonné avec un peu d'indécence, elle me confeſſa que le commerce de nos Angloiſes & cette honnête liberté qu'elle avoit remarquée dans nos uſages, lui plaiſoient beaucoup plus que les formalités gênantes de ſa Patrie. Ce n'eſt pas qu'elle renonçât à ſe reconcilier avec ſon pere ni qu'elle perdît l'eſpérance de ſa ſucceſſion : mais elle ſe flattoit d'obtenir ces deux biens ſans quitter la Jamaïque, & elle me pria d'établir ma négociation ſur ce fondement. Je la laiſſai dans une maiſon particuliere qu'elle avoit louée immediatement après ſon

mariage. A notre arrivée elle s'étoit miſe en penſion chez d'honnêtes gens, où ſa conduite l'avoit fait eſtimer de ſes Hôtes, tandis que les agrémens de ſa figure lui avoient attiré les careſſes & les honnêtetés des principales Dames de la Ville. Spallo ayant conçu que la bienſéance ne lui permettoit pas de ſe loger avec elle, s'étoit retiré de ſon côté dans une famille ſans reproche, où il ne s'étoit fait connoître que par des qualités propres à le faire aimer.

Mais avant notre départ il arriva un changement qui nous chagrina, par les ſentimens de reconnoiſſance que nous devions à Sir Nicolas Lawes Gouverneur de la Jamaïque. Quoiqu'il fût né dans l'Iſle, où ſa mere avoit encore ſon établiſſement à Spanish Town, & que les Habitans euſſent regardé comme un bonheur qu'il eût été nommé pour les commander, il étoit né entre eux quelques différens qui les avoient refroidis pour lui, & qui lui rendoient à lui-même ſon adminiſtration fort ennuieuſe. Enfin ſur les inſtances qu'il avoit faites à la Cour de Londres

pour être déchargé, elle lui donna pour ſucceſſeur le Duc de Portland, qui arriva le 22 de Decembre à la Barbade avec la Ducheſſe ſon Epouſe, & le Colonel du Bourgay ſon Lieutenant. M. Lawes reçut ſans chagrin la nouvelle de leur approche. Il ſe diſpoſa même à les recevoir avec toutes les marques de diſtinction qui étoient dûës à leur rang. Mais comme il auroit fallu attendre de nouveaux ordres de M. le Duc de Portland, ſi nous n'étions point partis avant ſon arrivée à Port-Royal, il nous conſeilla, pour l'avantage de l'Iſle & pour notre propre utilité, de profiter de la Commiſſion que nous avions reçue de lui & de hâter notre départ.

Nous mîmes à la Voile au commencement de Janvier. Quoique la diſtance ne ſoit pas grande, de la Jamaïque, juſqu'au Cap de Gracia de Dios, qui eſt la plus proche partie du Continent, nous eumes à lutter pendant quatre jours contre un vent de terre, qui ne changea qu'au cinquiéme jour : s'étant tourné tout d'un coup en notre faveur, il nous

auroit forcé avec la même violence d'entrer dans la prémiere rade, ſi le deſſein que nous avions de mettre à terre notre Prêtre, le plus près qu'il nous ſeroit poſſible de quelque petit Port Eſpagnol, ne nous eût fait louvoier au Sud avec toute l'habilité de nos Matelots. Nous gagnâmes ainſi la Baye de Camaren, à l'entrée de laquelle nous trouvâmes une grande Barque Eſpagnole que la vûë de notre Pavillon fit trembler. Mais de quelque reſſentiment que les derniers procédés de cette Nation euſſent achevé de nous remplir, l'occaſion étoit ſi belle pour nous délivrer de notre Prêtre, que nous raſſurâmes par notre douceur huit Eſpagnols, qui étoient dans la Barque avec autant d'Indiens pour rameurs. Ils portoient leur cargaiſon de ce bois que nous nommons logwood, & qui ſe coupe ſur la Côte de Honduras & de Campêche. Leur route étoit vers la petite Iſle de Santa Catharina, ou la Providence, d'où ils devoient ſe rendre à Carthagene. En leur confiant le Prêtre Eſpagnol, qu'ils reçurent avec beaucoup de reſpect pour

ſa

ſa profeſſion, nous leur fîmes quelques préſens, pour leur ôter la penſée que nous cherchaſſions à leur nuire, ou que nous euſſions formé quelque deſſein contre leur Nation.

Après les avoir quittés, nous remontâmes au long de la Côte, ſuivant les inſtructions que nous avions reçues d'un vieux Pilote de Port-Royal, & nous découvrîmes bien-tôt une autre Baye, qui portoit, dans la Carte du même Pilote, le nom de *Spawn-Bay*. C'étoit la route qu'il nous avoit conſeillé de prendre pour trouver les premieres Habitations des Muſchetos. Nous abordâmes au fond de la Baye, dans un endroit ſi marécageux que nous ſentîmes le beſoin que nous avions eu des leçons du Pilote, & la vérité de ſes recits ſur la ſituation des Muſchetos. Ce bon peuple ayant été forcé par les Eſpagnols d'abandonner un fort beau Pays qu'il habitoit anciennement, s'eſt retiré dans des Montagnes & des bruyeres, qui ſont environnées, de tous les côtés de la terre, par des marais inacceſſibles. Elles ne ſont pas moins défendues du côté de la Mer par la diſpoſition du rivage.

Le terrain en eſt ſi humide, & coupé par tant de ravines & de précipices, que les plus hardis n'oſeroient s'y engager ſans en connoître parfaitement les détours. La Carte du Pilote les marquoit par des lignes ſi exactes, qu'en la portant à la main nous nous trouvâmes tout-d'un-coup familiers dans des lieux où nous venions pour la premiere fois. M. Rindekly fit moüiller l'ancre ſur un bon fond, & me laiſſant le ſoin des premieres découvertes avec dix hommes que je pris pour m'accompagner, il me promit d'attendre mon retour avant que de quitter ſon bord.

Je marchai l'eſpace de deux lieues dans le terrain que j'ai repreſenté, avec de l'eau quelquefois juſqu'aux genoux, mais toujours guidé par ma Carte, où je trouvois, dans des meſures de la derniere préciſion, une régle ſure pour me conduire. Etant arrivé au pied d'une colline qui avoit borné ma vûë depuis le rivage, je fus tenté d'abandonner la direction du Pilote, parce qu'elle marquoit autour de la colline un chemin fort humide & fort long, & que je croyois pouvoir l'éviter

en remontant directement une pente fort douce & fort séche. Mais la confiance que je devois à mon Itineraire m'ayant fait renoncer à mes propres lumieres, je reconnus bien-tôt que je n'avois pû prendre un meilleur parti, puiſqu'après avoir tourné l'eſpace d'un quart d'heure, je tombai dans une Habitation de Muſchetos, dont je n'apperçus les premieres cabanes qu'en y entrant avec mon eſcorte. Ils entendirent les queſtions que je leur fis dans ma langue; & quoique ceux à qui le hazard me faiſoit parler ne la ſçuſſent point aſſez pour me répondre, ils comprirent ſi bien que j'étois Anglois, qu'après m'avoir comblé de careſſes, ils s'empreſſerent de faire venir un de leurs Chefs, qui lia un entretien plus clair avec moi. Il avoit fait le voyage de la Jamaïque en 1720, & la langue Angloiſe qu'il avoit appriſe dans le ſéjour qu'il y avoit fait pendant cinq ou ſix mois, lui étoit encore familiere. Il me dit que je trouverois dans ſa Nation pluſieurs Anglois qui y avoient épouſé des femmes Indiennes, & qui s'étoient accoutumés aux uſages du Pays. Je lui demandai ſi le

Roi ou le principal Chef des Muſchetos faiſoit ſa demeure dans un lieu fort éloigné. Il me répondit qu'on y pouvoit aller, & revenir, dans l'eſpace d'un jour ; mais que la diſtance me devoit cauſer peu d'inquiétude, puiſqu'un Anglois étoit auſſi ſurement dans ſa Nation qu'à la Jamaïque.

Il étoit tard. Je pris confiance à ce diſcours, & ne voyant aucune néceſſité de retourner le même jour au Vaiſſeau, je me contentai d'y renvoyer deux de mes gens, pour informer M. Rindekly du projet que je formai pour le lendemain. C'étoit d'aller à Ramajen, principale Habitation des Muſchetos, où leur Roi tenoit ſa Cour, & de me charger ainſi, non-ſeulement de toutes les formalités de notre Commiſſion, mais encore d'examiner quels avantages nous pourrions tirer du Pays pour notre commerce. Je paſſai la nuit dans l'Habitation où j'étois, & j'y fus traité avec beaucoup d'amitié par tous les Muſchetos de l'un & de l'autre ſexe. J'y trouvai, comme on me l'avoit dit, un Anglois nommé Luke Haughton, qui avoit épouſé une femme de la Nation, &

qui menoit la même vie que les Indiens. Il me dit qu'il n'étoit pas le ſeul à qui le goût de la liberté eut fait prendre ce parti, & qu'il s'en applaudiſſoit tous les jours. Les Muſchetos ne craignent que le Diable & les Eſpagnols. Ils ont un grand nombre de prétendus Sorciers qui les entretiennent, par leurs preſtiges, dans la premiere de ces deux craintes, & l'autre leur vient des cruautés & des perſécutions qu'ils ont longtems eſſuyées de la part des Colonies d'Eſpagne. Après de longues guerres, où les avantages ont été ſouvent balancés, leur petit nombre les a forcés de ſe retirer dans des Montagnes & des Marais impratiquables. Ils y ſont à couvert des attaques de leurs Ennemis; mais le ſouvenir du paſſé nourrit leur haine, & leur fait chercher les occaſions de ſe venger. Il font quelquefois des excurſions imprévûes qui coutent la vie à pluſieurs Eſpagnols; & dans les autres tems ils ne font aucun quartier à ceux que le hazard leur fait rencontrer. Ils les appellent *Little Breeches*, ou Petites Culottes, pour les diſtinguer des Anglois, qui en por-

tent de plus grandes. Si l'on excepte cette haine, il n'y a point de bonnes qualités qui ne ſoient communes dans la Nation des Muſchetos. Jamais Peuple ne fut plus fidelle à ſa parole. Ils ſont doux, humains, capables de reconnoiſſance & d'amitié. Les mariages y ſont fort chaſtes. Ils n'ont qu'une femme, pour laquelle ils ont des égards qui approchent de la ſoumiſſion. Leur Religion ſe réduit à quelques adorations qu'ils rendent au Soleil. Ils enterrent leurs morts avec beaucoup de décence, & leur tournent la tête du côté de l'Orient. Mais leur pénétration ne s'étend pas plus loin que la vie, & je fus ſurpris, en les interrogeant ſur l'état où ils ſuppoſoient leurs parens après la mort, de les voir étonnés & muets à cette queſtion.

Le lendemain je fus accompagné de Luke Haughton, & des principaux Muſchetos de l'Habitation, juſqu'à la demeure du Roi, où nous arrivâmes avant midi. Je n'y trouvai rien qui répondît à la Majeſté royale; mais je ne m'étois point attendu que de malheureux Indiens, dont toute l'occupation eſt la pêche & la culture de leurs

terres, affectaſſent beaucoup de magnificence. Le Roi, ou le Chef, qui ſe nommoit Jayo, nous reçut dans une large Cabane, auſſi informe & auſſi nue que celles de ſes Sujets. C'étoit un homme d'environ quarante cinq ans, qui n'avoit rien d'extraordinaire dans ſa figure que la grandeur de ſes yeux, où l'on voyoit briller de l'eſprit & de la bonté. Il m'embraſſa d'un air affectueux; & lorſque je lui eus expliqué le ſujet de mon voyage, il me répondit, ſans balancer, qu'aimant beaucoup les Anglois, il iroit lui-même à leur ſecours avec les plus braves de ſes gens. Je m'étois déja informé ſi ſa Nation étoit nombreuſe. On n'y comptoit guéres plus de deux mille hommes, ſoumis à trois differens Princes. Je lui demandai à quoi pourroit monter le ſecours qu'il me promettoit. Il me dit que les deux Princes ſes voiſins, n'ayant pas moins d'affection que lui pour les Anglois, il étoit ſur, avec leur ſecours, de ne pas mener moins de trois cens hommes à la Jamaique. Mais il falloit des Vaiſſeaux, ou du moins des Barques pour le paſſage; car leurs Pyro-

gues étoient en petit nombre, & n'étoient pas propres à s'éloigner de la Côte dans une ſi mauvaiſe ſaiſon. Jayo me fit faire lui-même cette obſervation. Il ſtipula auſſi qu'on fourniroit des armes à tous ſes gens, & qu'elles demeureroient à eux après le ſervice qu'ils alloient rendre. Ces conditions étoient juſtes. Je lui propoſai ſeulement de nous donner d'avance cent de ſes hommes, que nous pouvions tranſporter facilement avec nous; & ſur la parole que j'avois reçue de Sir Nicolas Lawes, je lui promis qu'on enverroit prendre inceſſamment le reſte, qu'il pourroit amener lui-même.

Nos articles étant reglés, cette nouvelle répandit une ardeur ſurprenante dans toute la Nation. Mais tandis que les plus jeunes & les plus hardis ſe préparoient à partir les premiers, je renvoyai encore à M. Rindekly un de mes gens avec Luke Haughton, pour lui rendre compte du ſuccès de notre Commiſſion, & des lumieres que j'avois déja tirées ſur la qualité du Pays. Outre les informations que j'avois priſes pendant la nuit, l'air pauvre & nud que j'avois obſervé dans

tout ce qui environnoit le Prince, ne me faiſoit pas juger favorablement des richeſſes du terroir. J'avois vû deux Rivieres, qui n'avoient point d'autre proprieté que celle d'être extrêmement bourbeuſes. A la vérité les Montagnes pouvoient renfermer des tréſors : mais quelle apparence d'y découvrir ce qui n'étoit pas connu des habitans ? Cependant à force de queſtions, j'appris d'eux qu'on voyoit ſouvent des Eſpagnols dans quelques Montagnes qui étoient au delà des leurs, & que c'étoit-là que les jeunes Muſchetos alloient comme à la chaſſe des *Petites Culottes*, pour chercher l'occaſion d'en tuer toujours quelques-uns. Je fis donner cet avis à M. Rindekly, qui jugea comme moi, qu'il devoit s'y trouver quelque mine. Il ne balança point à deſcendre avec quinze Soldats, en laiſſant le commandement du Vaiſſeau à M. Zill, notre Lieutenant. Je fus ſurpris de le voir arriver vers le ſoir. Nous nous trouvions forts, avec ſes gens & les miens, & plus de cinquante jeunes Muſchetos qui s'étoient déja rangés autour de moi pour me ſuivre à la Jamaïque. Dès la nuit ſui-

vante nous nous fîmes conduire vers la Montagne, où, ſur l'idée qu'on nous avoit donnée de ſa diſtance, nous comptions de nous rendre vers la pointe du jour.

Notre marche fut beaucoup plus longue. Il ſe trouva tant de ravines & de défilés, tant d'endroits ſi difficiles à monter & à deſcendre, que la fatigue nous contraignit pluſieurs fois de nous arrêter. Nous n'avions pas fait la moitié de la route lorſque le jour vint nous ſurprendre, & n'ayant apporté des proviſions que pour vingt-quatre heures, nous ne voulûmes point nous engager plus avant ſans nous être aſſurés de ne pas manquer du néceſſaire. Ainſi nous attendîmes au même lieu le retour d'une partie de nos Indiens, que nous envoyâmes chercher des vivres. Ceux qui nous reſtoient paſſerent le jour à la chaſſe avec les gens de notre Equipage. Ils tuerent deux ours d'une énorme groſſeur, & quantité d'autres animaux ſauvages dont nous tirâmes peu d'utilité. Mais la plûpart des oiſeaux, dont ils nous rapporterent un fort grand nombre, ſe trouverent d'un goût délicieux. Les

proviſions étant arrivées avant la nuit, nous nous remîmes en marche avec de nouvelles difficultés, & ce ne fut que le lendemain à midi que nos Guides nous montrerent le terme de notre voyage.

La Montagne étoit fort eſcarpée, du côté qui regardoit le Pays des Muſchetos, & les ſentiers ſi étroits que nous commençâmes à craindre de ne pouvoir faire uſage de nos forces contre les Eſpagnols, ſi nous les trouvions en état de nous diſputer le paſſage. En avançant par divers détours, nous eûmes entre les rochers une échappée de vûë, qui nous fit découvrir, à plus de quatre ou cinq lieues, les tours ou les clochers d'une Ville que nous prîmes pour Truxillo. Les Muſchetos, qui nous conduiſoient, ne la connoiſſoient pas mieux que nous. Enfin touchant au lieu où ils nous aſſurerent qu'ils avoient vû & tué plus d'une fois des Eſpagnols, nous détachâmes quelques-uns des plus hardis pour obſerver les environs. Allen, Soldat réſolu de notre Equipage, s'offrit à les accompagner. Il nous rapporta bientôt que dans un endroit plus ouvert

de la Montagne, il avoit apperçu vingt ou vingt-cinq Eſpagnols, qui paroiſſoient occupés de quelque travail, & qu'en ayant vû pluſieurs fois diſparoître une partie, il ne doutoit pas qu'ils ne deſcendiſſent ſous terre par quelques ouvertures, qui devoient être celles d'une mine.

En quelque nombre que nous puſſions les ſuppoſer, il n'étoit point à craindre que des Ouvriers fuſſent aſſez bien armés pour réſiſter à quatre-vingt hommes qui l'étoient parfaitement, & qui auroient l'avantage de les ſurprendre. Nous réſolûmes d'aller ouvertement à eux, & de ne pas les épargner s'ils entreprenoient de ſe défendre. La diſpoſition du terrain ne permettoit guéres qu'ils nous apperçuſſent à plus de cent cinquante pas. Mais au lieu de penſer à la défenſe ou à la fuite, ils n'eurent pas plûtôt reconnu le danger, qu'ils deſcendirent en confuſion dans leurs trous. Une maniere ſi nouvelle de ſe dérober à l'ennemi nous fit beaucoup rire; d'autant plus qu'ils avoient laiſſé leurs habits & leurs armes aux environs de leur azile. Tout nous confirmant dans

l'idée que ce ne pouvoit être qu'une mine, il étoit queſtion de profiter malgré eux de cette découverte. Quelques-uns de nos plus braves Soldats nous offrirent de deſcendre le piſtolet au poing. Mais comme c'étoit expoſer trop imprudemment leur vie, parce que les Eſpagnols avoient retiré les échelles, M. Rindekly, après avoir obſervé qu'il n'y avoit que trois ouvertures à la mine, dans un eſpace qui n'avoit guéres plus de quarante pas, prit une réſolution dont le ſuccès n'étoit pas incertain. Il fit boucher deux de ces trous avec des branches d'arbres croiſées, qui furent couvertes de terre; enſuite ayant fait ramaſſer tout ce qu'il y avoit de combuſtible aux environs, il y fit mettre le feu, & tout ce qui s'enflamma fut jetté par le ſeul des trois trous qui demeuroit ouvert. La fumée, qui ne manqua point d'épaiſſir bien-tôt l'air, mit les Eſpagnols en danger de périr. Ils nous marquerent leur conſternation par des cris lamentables, qui vinrent juſqu'à nos oreilles. Nous ceſſâmes alors de jetter du bois enflammé par le trou. Ils y dreſſerent

leur échelle, dont nous vîmes paroître le ſommet. Un d'entr'eux ſe hâta d'y monter, & nous appercevant autour de lui lorſqu'il eut mis la tête hors du trou, il joignit les mains d'un air conſterné, pour nous demander la vie.

Nous le preſſâmes dans ſa langue, de ſortir tout-à-fait. Il parut ſe raſſurer en nous reconnoiſſant pour des Anglois. Je lui dis qu'il devoit être ſans crainte, s'il nous répondoit ſincérement. Ma premiere queſtion regarda le nombre de ſes compagnons. Il m'aſſura qu'ils n'étoient que vingt-deux. Mais avant que je puſſe continuer mes demandes, ils ſe préſenterent ſucceſſivement à l'ouverture avec tant de précipitation & de marques de frayeur, qu'ils nous parurent peu capables de nous cauſer de l'embarras. D'ailleurs, ils étoient déſarmés, & dans l'état d'une troupe d'ouvriers qui ſortent du travail. A meſure qu'ils ſe montrerent au jour, nous leur donnâmes à chacun, deux de nos gens pour gardes. Ils ſortirent enfin juſqu'au dernier, & leur nombre n'étoit effectivement que de vingt-trois.

Nous leur fîmes alors des interro-

gations plus tranquilles. Leur Chef, qui étoit une ſorte d'Officier militaire, nous dit qu'il étoit employé par deux riches Négocians de Truxillo, qui ayant découvert des mines d'or ſur les Montagnes, y faiſoient travailler depuis deux ans, avec une Commiſſion du Viceroi de la Nouvelle Eſpagne ; que la peine & les frais avoient ſurpaſſé long-tems le profit ; mais que dans le lieu d'où il ſortoit, & qui n'étoit ouvert que depuis quelques ſemaines, ils avoient trouvé de quoi ſe dédommager de toutes leurs avances ; que la mine étoit riche, & qu'elle le devenoit tous les jours de plus en plus. Dans la joie que nous reſſentîmes de ce diſcours, nous demandâmes d'abord aſſez avidemment, quelle quantité d'or ils avoient. Leur réponſe fut qu'on venoit tous les matins de Truxillo pour recueillir le fruit de leur travail ; qu'on avoit emporté le même jour environ deux marcs d'or, du moins autant que l'expérience pouvoit leur faire juger de la valeur des alliages, & qu'ils en avoient tiré preſqu'autant depuis le départ de leurs Inſpecteurs

Nous ne doutâmes point de la ſincérité d'un recit que nous étions en état ſur le champ de vérifier. Mais avant que de viſiter la mine, nous tînmes conſeil, M. Rindekly & moi, ſur la conduite que nous devions obſerver pour notre interêt & notre ſûreté.

En ſuppoſant la vérité de ce que nous venions d'entendre, il n'y avoit aucun doute que nous ne puſſions tirer un avantage conſidérable de notre découverte. Les vingt-trois Eſpagnols étoient ſi peu capables de nous arrêter que nous pouvions les employer eux-mêmes à travailler pour nous. Mais nous n'ignorions pas que Truxillo étoit une Ville aſſez conſidérable & gardée par quelques Troupes Eſpagnoles. Les Inſpecteurs venoient tous les jours au matin. Il étoit impoſſible de les tromper, & beaucoup plus encore de nous défendre contre un corps de troupes reglées, qui ne pouvoient manquer d'avoir de grands avantages ſur nous par les armes & par le nombre. Cependant après de longues réflexions, nous ne vîmes point d'autre parti à choiſir, que d'attacher & les vingt-trois Eſpagnols &

tous nos gens au travail pendant le reſte du jour, & de nous ſaiſir le lendemain des Inſpecteurs pour nous procurer encore la liberté de travailler le jour ſuivant. Les ſoupçons ne pouvoient naître à Truxillo que dans l'après midi, c'eſt-à-dire vers le tems où l'on étoit accoutumé à voir arriver les fruits de la mine ; & la diſtance étant de quatre lieues, nous ne devions pas craindre qu'on eût le tems de nous interrompre avant la nuit.

Nous nous arretâmes à cette réſolution. M. Rindekly fit déboucher auſſi-tôt toutes les ouvertures de la mine pour donner paſſage à la fumée, & ſe faiſant préceder de l'Officier Eſpagnol, il deſcendit après lui par la plus commode des trois échelles : il revint au bout d'un quart d'heure, & m'apporta une poignée du prétieux métal pour lequel nous n'avions pas moins de goût que les Sujets du Roi d'Eſpagne. Nous expliquâmes nos intentions à l'Officier, & nous lui donnâmes la plus grande partie de nos gens pour l'aider dans ſon travail, tandis qu'avec le reſte nous fîmes ſoigneuſement la garde au dehors.

Nous ne pouvions eſpérer des richeſſes immenſes d'un travail de vingt quatre heures, avec quelque ardeur qu'il fût pouſſé. Cependant la veine ſe trouva heureuſement fort abondante, & n'ayant pas manqué de forcer les Eſpagnols à continuer l'ouvrage pendant la nuit, nous jugeâmes le lendemain au matin que notre voyage ſeroit fort-bien recompenſé. Toutes nos réfléxions avoient roulé dans cet intervalle ſur les moyens de tirer plus d'utilité d'une ſi belle découverte; mais quand nous nous ſerions ſuppoſés maîtres du Païs des Muſchetos ou capables d'y amener des forces plus conſiderables, la ſituation des montagnes ne nous auroit jamais permis d'approcher des mines malgré les Eſpagnols, & nous ne pouvions douter que ſur le prémier avis qu'ils alloient avoir de notre entrepriſe, ils ne priſſent des méſures certaines pour empêcher qu'elle ne pût être renouvellée. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'avec un peu de recherche & d'induſtrie, on trouveroit d'autres mines dans les montagnes qui ſont moins

avancées, & dont l'accès eſt plus facile.

Les Inſpecteurs de Truxillo furent extrêmement ſurpris, en arrivant ſur les neuf heures du matin, de ſe voir arrêtés par des Anglois. Ils étoient trois, & leur crainte fut d'abord pour leur vie. Nous les raſſurâmes, & notre politeſſe alla juſqu'à les faire déjeuner avec nous. Ils eurent le régret de nous voir emporter la nuit ſuivante tout ce qu'un travail obſtiné nous avoit pû faire tirer de la mine : mais le nôtre fut beaucoup plus vif d'abandonner un lieu ſi riche. Sur le calcul qu'ils firent eux-mêmes, par la connoiſſance qu'ils avoient du produit ordinaire, ils jugerent que notre butin pouvoit monter à quarante marcs ; ſomme legere à la vérité, mais qui renouvellée toutes les vingt-quatre heures nous auroit bien-tôt compoſé un riche tréſor. Nous reprîmes notre route au travers des précipices par leſquels nous étions venus, & la connoiſſance que nous en avions acquiſe rendit notre retour plus facile. Jayo n'avoit pas perdu un moment pour mettre no-

tre Milice en état de partir. Nous le quittâmes, après lui avoir rénouvellé mes promeſſes.

Pendant notre abſence le Duc de Portland étoit arrivé à Port-Royal, & nous trouvâmes tous les Habitans dans la joie qui accompagne toujours ces changemens. Nous nous préſentâmes à lui avec nos cent Muſchetos. Il étoit aſſez informé des néceſſités du Païs pour ſentir l'importance de ce ſecours. J'ai déja fait obſerver que les troupes Angloiſes ne pouvant pénétrer dans les montagnes, on comptoit ſur les Muſchetos pour y preſſer les Négres juſques dans leurs retraites les plus inacceſſibles. L'Ordre fut donné pour le départ de pluſieurs grandes Barques, qui devoient aller prendre Jayo & le reſte de ſa Milice. Il arriva quatre jours après. M. le Duc de Portland ne le traita pas avec moins de diſtinction que s'il eût été ſon égal. Il le fit manger avec lui & Madame la Ducheſſe, qui prit plaiſir d'abord aux manieres ſimples & groſſiéres de ce Prince Ameriquain. Mais un jour que le vin l'avoit échauffé, il lui échappa des

expreſſions ſi libres & ſi indécentes, que la Ducheſſe fut forcée de quitter la table, & ſe refroidit d'autant plus pour lui, que M. le Duc ſe reſſentant lui-même de la débauche, avoit pris plaiſir à la railler de ſon embarras. Cependant on n'en penſa pas moins à faire marcher le Prince des Muſchetos avec ſa Troupe. Il étoit queſtion de le ſoutenir d'un certain nombre d'Anglois. Les quatre Regimens de troupes régulieres qui étoient dans l'Iſle ne pouvoient guéres être employées contre les Negres, tandis que l'extrémité où l'on s'étoit porté contre les Eſpagnols devoit faire craindre à tout moment qu'ils ne penſaſſent à ſe vanger. Il y avoit pluſieurs Compagnies franches qui étoient diſperſées dans les Forts, & qui n'y étoient pas moins néceſſaires. L'embarras où l'on ſe trouvoit fit naître à M. le Duc de Portland la penſée de prendre ſur les Vaiſſeaux de la Nation, qui ſe trouvoient dans le Port, les hommes qui paroîtroient les plus propres à porter les armes. Dans la réſolution où l'on étoit d'exterminer tous les rebelles, on crut devoir

y réunir tous les efforts, & que perſonne ne devoit être exempté d'y contribuer. Nos gens étoient ſans contredit la Troupe la plus leſte & la plus aguerie de l'Iſle. On ne manqua point de nous les demander, & le deſſein du Gouverneur étoit de les faire ſervir de Capitaines aux Muſchetos, qu'il vouloit réduire en Compagnies; mais nos gens refuſerent de ſe ſéparer, & malgré toutes les offres de M. le Duc, ils ne conſentirent à marcher contre les Negres que ſous les Ordres de M. Rindekly ou de M. Zill.

On fut forcé d'accepter leurs ſervices à cette condition. M. Zill, qui avoit porté les armes en Angleterre dans un Regiment de Cavalerie, & qui n'étoit pas moins verſé dans le ſervice de terre que dans celui de Mer, pria M. Rindekly de ſe repoſer ſur lui du commandement. J'eus beſoin de me joindre à lui pour faire perdre à M. Rindekly la réſolution de commander lui-même, & ce fut la bonté du Ciel qui m'inſpira toute la force qui étoit néceſſaire pour le fléchir. Nos gens partirent

dans la réſolution de ſe diſtinguer, & la plûpart penſant à s'établir à la Jamaique étoient bien aiſes d'avoir cette occaſion de ſe faire conſidérer dans l'Iſle. Mais à peine s'étoit-il paſſé quinze jours, que nous apprîmes la nouvelle de leur tragique avanture.

Ils s'étoient avancés avec tant d'ardeur, que dans la vûë de ſe diſtinguer, ils ne penſerent qu'à prévénir les Muſchetos, dont le ſecours ne leur paroiſſoit néceſſaire que pour grimper ſur les montagnes. Ayant appris qu'un gros de rebelles s'étoit fait voir du côté de Spanish-town, ils prirent cette route, & ne croyant point que ces Barbares puſſent ténir un moment devant eux, ils négligérent les précautions de la guerre. Cet excés de confiance les fit tomber dans une embuſcade, où toute leur valeur ne les empêcha point de ſuccomber au nombre & à l'aveugle furie des Negres. M. Zill fut tué un des prémiers, & ceux qui démeurerent bleſſés ſur le champ de Bataille n'obtinrent aucun quartier de leurs cruels ennemis, qui acheverent de les maſſacrer brutalement. Les Muſchetos

ne furent gueres plus heureux dans leur expédition. Après avoir perdu quantité de gens, tout l'avantage qu'ils remporterent avec le ſecours de pluſieurs Compagnies Angloiſes qui reçurent ordre de les joindre, fut de forcer les Negres à ſe rétirer dans leurs aſiles. Sur les récits qu'on nous faiſoit, non ſeulement de leur ſituation, mais du ſoin qu'ils ont pris de cultiver les terres dans l'interieur des montagnes, & de chercher des Mines qui leur fourniſſent du cuivre, & du fer pour les armes, il étoit aiſé de prévoir, comme l'événement l'a vérifié juſqu'aujourd'hui, qu'on ne réuſſiroit pas aiſément à les détruire ou à les ſoumettre.

Dans la douleur que nous eûmes de perdre ſi triſtement nos Compagnons, les avantages qui nous revenoient de leur mort ne furent point capables de nous conſoler d'une ſi cruelle diſgrace. De ſoixante-cinq, dont leur nombre ſe trouvoit compoſé, il ne nous en reſtoit que trois qui étoient demeurés à la garde du Vaiſſeau, & dont le courage étoit ſi peu inférieur à celui des autres, qu'il

qu'il avoit fallu recourir au ſort pour les faire conſentir à laiſſer partir ſans eux leurs Camarades. Quelques perſonnes mal intentionnées s'éfforcerent de leur mettre dans l'eſprit, que repréſentant tout l'Equipage, ils devoient avoir entre eux, la part de tous les autres : mais ils furent les prémiers à nous en donner avis ; & par la ſeule généroſité de leur caractere ils reconnurent d'eux-mêmes, qu'en qualité de Maîtres & de Chefs, nous avions droit, M. Rindekly & moi, à l'héritage des morts, du moins ſi ceux-ci n'avoient pas d'héritiers naturels qui ſe fiſſent connoître. Loin d'abuſer d'un ſi rare déſintereſſement, nous nous crûmes obligés de le récompenſer par des augmentations de bienfaits.

Les vûës que j'avois eûës pour l'établiſſement de mon Fils n'eurent pas beſoin de ſollicitations ni d'adreſſe pour réuſſir auſſi heureuſement que je l'avois eſpéré. Mademoiſelle Thorough ne vécut pas longtems dans la plus étroite familiarité avec un jeune homme aimable, ſans prendre pour lui des ſentimens fort tendres, & ſon

pere, qui s'en apperçut, ne fit pas difficulté de les approuver. Il me demanda un jour en riant si je ne remarquois pas que nos enfans s'aimoient beaucoup, & sur une réponse honnête que je fis à ce badinage, il me dit sérieusement, que si je ne mettois pas plus d'obstacle que lui à leur inclination, rien ne les empêcheroit de satisfaire leur cœur. J'y consentis sans exception, & leur mariage fut célebré huit jours après.

M. Thorough n'avoit pas ignoré le fond de nos entrepriſes; & nos prémiers succés l'avoient comme forcé jusqu'alors d'applaudir à tous les projets de M. Rindekly. Mais les désagremens que nous venions d'essuier dans nos derniers courses, & les hostilités dont nous étions ménacés continuellement par les Espagnols, le firent penser tout autrement sur les nouveaux desseins que nous méditions. Notre or & nos perles nous faisoient un fond si considérable qu'il nous conseilla d'abandonner une méthode fort périlleuse, & qui, pour lui donner de bonne foi le nom qu'elle devoit porter, n'étoit qu'une vérita-

ble piraterie. Il nous expoſa les voies naturelles du commerce, qui lui paroiſſoient plus honnêtes & plus ſûres. Son exemple étoit une preuve à laquelle nous ne pouvions rien objecter, & ſon âge lui faiſant ſouhaiter le repos, depuis le mariage de ſa fille, il nous offrit de nous ſubſtituer à toutes les eſpeces de négoce qui l'avoient enrichi. Je ne me ſentois pas d'éloignement pour ſon conſeil & pour ſes offres. Mais il étoit difficile de faire renoncer M. Rindekly à deux eſpérances dont il ſe repaiſſoit depuis longtems. Plus nos differens s'échauffoient avec les Eſpagnols, plus il croyoit voir de droit & de facilité à ſaiſir les moyens de participer à leurs richeſſes. Rio de la Hacha, & Rancherias lui revenoient ſans ceſſe à l'eſprit; & depuis le bonheur que nous avions eu à la Marguerite, il s'imaginoit que nous devions tout eſpérer de la fortune par les mêmes voyes. D'un autre côté, il lui reſtoit une forte envie de faire quelque nouvelle tentative ſur les Côtes d'Afrique avant que de retourner en Europe. Son étonnement, répetoit-il tous les jours, étoit que cette riche

Contrée fût si négligée par nos Marchands, & que ceux qui alloient sur les Côres de la Guinée & de la Cafrerie parussent ignorer qu'il y avoit quelque chose de plus utile que la vente des Négres. Il portoit l'avidité de ses vûës, jusqu'à déguiser la véritable position des lieux que nous y avions découverts & me faire promettre le même silence. J'étois forcé, par notre expérience, de convenir avec lui que ses idées étoient justes ; mais je lui representois qu'il y avoit plus de sable que d'or en Afrique ; c'est-à-dire, que si nous ne pouvions pas douter que ce vaste Pays ne contînt bien des richesses, il n'en étoit pas moins vrai qu'il falloit être conduits par d'heureux hazards pour les découvrir. Quoique notre avanture fût capable de nous donner des espérances, elle ne nous avançoit pas beaucoup pour en trouver d'aussi favorables ; à moins que nous ne voulussions retourner directement à notre premiere entreprise. Mais le fruit que nous pouvions recueillir de ce voyage étoit-il assez considérable pour nous en faire essuyer les peines ; & nos Négres, en les supposant toujours disposés à nous rece-

voir, avoient-ils eu le tems de faire de nouvaux amas de lingots & d'anneaux. Enfin prenant M. Rindekly par le motif de l'honneur, auquel il étoit fort ſenſible, je le fis convenir que des gens tels que nous, qui n'avions point eu d'autre vûë que de rétablir nos affaires en nous livrant au commerce, devoient être fort ſatisfaits d'avoir jetté les fondemens d'une fortune conſidérable, & de pouvoir l'augmenter encore par des ſoins moderés qui ne ſeroient pas nuiſibles à notre repos. Il avoit pris le parti d'écrire à la Barbade, pour faire venir nos Perles à Port-Royal, ſi elles n'étoient pas déja parties pour l'Europe. Elles arriverent peu de jours après, & la vûë d'une grande partie de nos biens, qui ſe trouvoient ainſi raſſemblés, ſervit beaucoup à lui inſpirer le goût du repos.

Cependant, après avoir fait examiner nos Perles, nous ne trouvâmes point qu'elles répondiſſent à l'opinion que nous avions de leur valeur. Quelque belles qu'elles fuſſent, elles ne furent eſtimées qu'environ cinquante mille ducats. Mais comme cette eſtimation étoit celle des Marchands,

nous nous flattâmes qu'en les faiſant vendre ſéparément dans les différentes Cours de l'Europe, nous en retirerions un tiers de plus. Notre or ſatisfit mieux à nos eſpérances, & nous n'avions pû nous y tromper, parce que les anneaux étant ſans alliage, il nous avoit été facile de juger de leur valeur par le poids.

Tandis que nous étions occupés du calcul de nos richeſſes, & de nos délibérations ſur un nouveau plan de conduite, le Capitaine d'un Vaiſſeau nouvellement arrivé de la Virginie, avec lequel nous avions formé quelque liaiſon, nous raconta qu'ayant moüillé au Port de la Providence, il y avoit été fortement ſollicité d'y prêter ſon ſecours au petit nombre d'habitans de cette Colonie, pour la pêche de l'ambre gris, qui s'y trouvoit cette année dans une abondance extraordinaire. Cette Iſle, qui eſt la principale des Iſles de Bahama, eſt moins peuplée par des Marchands que par des Pirates; & quoiqu'elle appartienne à l'Angleterre, les Gouverneurs Anglois n'y ſont pas toujours les Maîtres. Le célebre Capitaine Wodes Roger, après avoir achevé ſon voya-

ge de la Mer du Sud avec le Duc & la Ducheſſe de Briſtol, obtint ce Gouvernement en 1719, dans l'eſpérance que ſa fermeté nettoyeroit l'Iſle des Corſaires qui l'infeſtoient; mais ayant reçu peu de troupes pour cette entrepriſe, & n'ayant pas trouvé plus de trois cens Anglois dans la Ville de Naſſau, & dans les autres Places de la Providence, il fut obligé de garder les mêmes ménagemens que ſes Prédéceſſeurs, c'eſt-à-dire, de bien vivre avec ceux dont il auroit ſouhaité de pouvoir ſe délivrer. On comprend que dans une ſituation ſi contrainte le commerce ne peut être floriſſant dans l'Iſle de la Providence, ni dans les autres petites Iſles voiſines, qui appartiennent auſſi à l'Angleterre malgré les prétentions de l'Eſpagne. Cependant comme les Corſaires, qui ſont plus connus ſous le nom de Boucaniers, s'attachent peu à recueillir les richeſſes du lieu, il y auroit beaucoup d'utilité à s'en promettre ſi l'on n'étoit retenu par la crainte de leurs inſultes.

L'ambre gris s'y trouvant quelquefois en abondance, les Habitans ont le regret de voir diſparoître ces tré-

ſors, qui ſont bien-tôt emportés par les Courans ; & le défaut de hardieſſe éteint l'induſtrie. Mais ils avoient été ſi frappés de la quantité qu'ils en avoient vûë cette année ſur leurs Côtes, qu'ils avoient propoſé au Capitaine Madox de s'unir avec eux pour les aider dans cette pêche.

Nous n'ignorions pas la valeur de cette précieuſe gomme. M. Rindekly ouvrit l'oreille au recit du Capitaine. Quoique nous fuſſions ſans équipage, il ſe perſuada que pour une expédition peu éloignée, qui ne pouvoit cauſer de mécontentement ni d'ombrage à perſonne, nous avions ſi peu beſoin d'armes & de ſoldats, qu'il étoit au contraire plus convenable à notre ſûreté de partir avec peu de forces & de munitions, pour ne rien expoſer à l'avidité des Boucaniers. Dans cette penſée, il s'accommoda d'une bonne Pinque, avec quelques Marchands de Port-Royal, & n'ayant point eu de peine à trouver dix hommes accoutumés au travail, il réſolut de partir au premier vent qui lui ouvriroit la ſortie du Port. Ce qu'il

y eut d'étrange, c'eſt qu'après tous les efforts que j'avois faits pour lui ôter le goût de ces voyages incertains, n'ayant oſé me propoſer de monter ſur ſa Pinque avec lui, il avoit fait tous ſes préparatifs ſans me conſulter, & probablement ſans aucun eſpoir que je puſſe me réſoudre à le ſuivre. Mais j'avois fait obſerver toutes ſes démarches; & lorſqu'il eut achevé ſes arrangemens, je lui déclarai que mon deſſein étoit de l'accompagner. Il reçut cette promeſſe avec des tranſports de joie & d'amitié.

Nous riſquâmes le paſſage entre l'Iſle de Saint Domingue & celle de Cube, quoique la ſaiſon n'eût point encore ceſſé d'être orageuſe. Notre Pilote étoit le même qui nous avoit conduits dans nos courſes. Il connoiſſoit ſi parfaitement les détroits, que nous les ayant fait traverſer ſans ceſſer un moment d'avoir la vûe de quelque Iſle, il nous rendit en trente ſix heures au Port de Naſſau. L'Iſle de la Providence n'a pas moins de vingt-huit ou trente milles de longueur; mais dans ſa plus grande largeur elle n'en a pas plus de dix ou onze. Le Port y eſt

meilleur qu'on ne ſe le perſuade ſur les recits d'une infinité de naufrages qui ſe ſont faits de tous tems dans cette Mer. On ne tomberoit pas dans cette erreur ſi l'on faiſoit réflexion que le mal ne vient point de cette Iſle, mais de la force des courans & de celle des vents du Nord, qui ſecouent ſérieuſement un Vaiſſeau lorſque leur violence ſe trouve oppoſée. Mais l'Iſle de la Providence, c'eſt-à-dire, la diſpoſition de ſes Côtes, & la ſituation de ſon Port, contribue ſi peu aux infortunes des gens de Mer, qu'elle eſt au contraire leur azile lorſqu'ils ont été trop maltraités par la tempête. Les Sauvages qui l'habitoient avant que le Catiane William Sayle en eût pris poſſeſſion au nom de l'Angleterre en 1667, profitoient ordinairement de la diſgrace de ces malheureux pour s'emparer de ce qu'ils avoient pû ſauver du naufrage, & les Anglois qui leur ont ſuccedé ne traitent guéres plus humainement les Vaiſſeaux qui arrivent briſés, ou qui viennent ſe briſer ſur leurs Côtes. C'eſt peut être de ce barbare uſage, qui n'eſt pas ſans exemple en Europe, puiſqu'il s'exer-

ce en Angleterre dans la Province de Suſſex, que les Boucaniers ont pris droit de choiſir l'Iſle de la Providence pour retraite ; & les Habitans, qui leur reſſemblent par le goût du pillage, auroient mauvaiſe grace de les mépriſer à ce titre.

M. Fitz-William, Gouverneur de l'Iſle, nous reçut fort humainement ; mais en nous accordant la liberté de pêcher de l'ambre gris, il nous déclara ouvertement que ſoit en argent, ſoit en nature, il s'attendoit que cette permiſſion lui ſeroit payée. Nous lui promîmes le quart de notre pêche, & cette offre le ſatisfit. Quoique nous euſſions apporté très-peu d'argent, il nous auroit été facile d'en tirer de la vente de nos marchandiſes s'il eut exigé des droits pécuniaires ; mais le but de M. Rindekly, en chargeant ſa Pinque d'une partie des denrées qui nous étoient reſtées de nos derniers voyages, n'avoit été que de nous concilier dans le beſoin & les Habitans & les Corſaires par des libéralités gratuites. Auſſi affectâmes-nous de les diſtribuer avec beaucoup de nobleſſe ; & l'effet d'une généro-

ſité ſi rare parmi les Marchands, fut d'engager tout le monde à nous ſervir par inclination.

Après avoir pris, pendant quelques jours, des éclairciſſemens à Naſſau, qui eſt une Ville d'environ trois cens maiſons, nous ſuivîmes les conſeils d'un ancien Habitant, le même qui avoit invité le Capitaine Madox à l'entrepriſe que nous exécutions. Il nous dit que l'ambre gris qui ſe trouvoit aux environs des Iſles Lucayes ou de Bahama, y étant apporté vraiſemblablement par les vents du Nord, il n'étoit pas ſurprenant qu'il y en eut toujours beaucoup plus dans la ſaiſon où ces vents régnent avec violence; & que l'Iſle de la Providence ſe trouvant la premiere du côté du Nord, il ne falloit pas s'étonner non plus qu'elle en fût toujours, & plûtôt, & mieux partagée que les autres. Mais ayant viſité pluſieurs fois les Iſles voiſines, il avoit remarqué que les plus grandes richeſſes étoient entre la petite Iſle d'Eleuthere, & celle de Harbour, par la raiſon ſans doute que les branches d'ambre gris y étoient retenues plus aiſément par la diſpo-

ſition du canal ; mais qu'au reſte il ne doutoit pas que les Bermudes n'en continſſent encore plus, à cauſe de leur ſituation. Non-ſeulement il nous conſeilla de commencer par l'Iſle d'Eleuthere, mais il s'offrit à nous ſervir de guide.

Nous partîmes, non pas dans notre Pinque, qui n'auroit point été propre à tourner autour des Iſles, mais dans une Barque que nous loüâmes du Gouverneur. Nos proviſions furent uniquement des vivres, & de grands crochets de fer, que nous avions apportés de la Havana, avec une eſpece de filets que notre guide nous conſeilla de prendre à Naſſau, & dont nous reconnûmes la néceſſité dans plus d'une occaſion. Nous étions ſans armes, parce qu'il n'étoit pas queſtion de guerre ni de défenſe, dans des lieux où l'on ne diſpute rien aux Boucaniers. Eleuthere, où nous abordâmes en moins de deux heures, eſt d'une fort petite étendue, puiſque nos filets en embraſſoient tout l'eſpace, & qu'elle n'eſt point habitée par plus de cinquante familles, ſous un Gouverneur qui eſt membre du Conſeil de la Pro-

vidence. Ces Anglois, demi-Sauvages, qui ne connoiſſent guéres d'autres richeſſes que celles d'un aſſez bon terroir, dont les productions ſervent preſque uniquement à leur nourriture, furent charmés, non-ſeulement de notre viſite, mais encore plus des petits préſens que nous leur offrîmes. Ils nous confirmerent que nous trouverions plus d'ambre gris ſur leurs Côtes qu'ils n'en avoient vû depuis pluſieurs années. Lorſque nous leur demandâmes pourquoi ils ne tiroient pas plus d'avantage de ces préſens de la nature, ils nous répondirent que les Boucaniers leur avoient enlevé tant de fois le fruit de leur travail, qu'ils n'avoient rien reconnu de plus ſolide que de cultiver la terre, dont les fruits ſervoient du moins à les nourrir, & leur concilioient en même-tems l'amitié de ces Corſaires, qui étoient bien-aiſes de trouver chez eux, pour un prix fort modique, de quoi renouveller leurs proviſions de vivres. En effet, outre toutes ſortes de grains qu'ils recueilloient de leurs campagnes, ils y avoient des troupeaux admirables de vaches, de porcs & de

moutons, qui leur faiſoient le fond d'un commerce continuel avec les Boucaniers.

M. Baxter, leur Gouverneur, moins avide d'ambre gris que d'argent, nous fit entendre, avec auſſi peu de formalité que celui de Naſſau, que la pêche ne s'accordoit pas gratuitement. Nous lui offrîmes preſque tout l'argent que nous avions appo .é, c'eſt-à-dire, deux cens piaſtres, dont il eut l'honnêteté de ſe contenter.

Notre guide étoit un homme de ſoixante ans, mais ſi vigoureux, & tellement animé par l'eſpérance que nous lui avions donnée d'obtenir ou d'acheter même de ſon Gouverneur la permiſſion de le conduire avec nous à la Jamaïque, & de lui faire paſſer une heureuſe vieilleſſe ſi notre entrepriſe répondoit à l'opinion qu'il nous en faiſoit prendre lui-même, que nous reprochant notre lenteur, il étoit le premier à nous ſolliciter ſans ceſſe au travail. Nous commençâmes d'un tems fort calme, le 14 de Mars. Dès le premier jour, nous rapportâmes douze livres d'ambre gris, & cette pêche ne nous coûta que la peine de

plonger nos crochets de fer dans les lieux qu'on nous indiquoit. Nous éprouvâmes deux fois à nos dépens la néceſſité des filets que nous avions apportés de Naſſau. Lorſque nous ſentions au long des rochers, ou que nos yeux nous faiſoient quelquefois appercevoir, une partie d'ambre, il ſuffiſoit communément de la détacher avec les crochets, & molle comme elle étoit encore, elle ſe plioit ſi facilement d'elle-même, qu'en embraſſant le fer elle ſe laiſſoit tirer juſques dans la Barque. Cette premiere épreuve nous fit négliger l'uſage des filets. Mais nous eûmes le regret de perdre ainſi deux des plus belles maſſes d'ambre que j'aye vûes de ma vie. Leur forme étant ovale, elles ne furent pas plûtôt détachées que gliſſant ſur le crochet, elles ſe perdirent dans la Mer. L'uſage du filet étoit pour les recevoir, en l'appuyant contre le rocher avec d'autres crochets, qui le tenoient auſſi étendu qu'il étoit néceſſaire pour ne laiſſer rien échapper.

M. Rindekly s'applaudit beaucoup d'un ſi heureux eſſai. Nous admirâmes avec quelle promptitude, ce qui

n'étoit qu'une gomme mollaſſe dans le ſein de la Mer prenoit aſſez de conſiſtance en un quart d'heure pour réſiſter à la preſſion de nos doigts. Le lendemain notre ambre gris étoit auſſi ferme & auſſi beau que celui qu'on vante le plus dans les magaſins de l'Europe. Le travail du ſecond jour eut moins de ſuccès. L'agitation des flots nous rendit ſi peu maîtres de notre Barque, qu'il nous fut impoſſible de nous arrêter un moment dans le même lieu ; & l'eau troublée par la même raiſon, ne nous laiſſoit rien appercevor. Les parties d'ambre gris n'ont pas beaucoup de longueur, & ſi les yeux n'aident la main, il n'eſt pas aiſé, lors même qu'on les ſent, de les diſtinguer avec les crochets. Pour celles qui ſont au fond de la mer, il n'y auroit que des Plongeurs, ou des machines fort difficiles à conſtruire qui puſſent les en tirer ; & l'on conçoit néanmoins que s'il eſt vrai qu'elles ſoient apportées des rivages du Nord par le roulement des flots, c'eſt au fond qu'elles doivent être en grand nombre, puiſqu'il n'y a que le hazard ſeul qui en faſſe

demeurer quelques-unes entre les rochers. A quelque opinion qu'on s'arrête ſur leur origine, je ne vis rien ſur les Côtes d'Eleuthere, point d'arbres gommeux, point d'abeilles ou d'autres animaux à qui je puſſe l'attribuer ; & je ne ſçais point ſi ce ſeroit une idée ſans vraiſemblance que de les regarder comme une congelation du ſperme de quelques Monſtres marins.

En rentrant fort fatigués & les mains vuides dans la rade d'Eleutere, nous y apperçumes auprès du Fort, qui eſt défendu par ſix pieces de canon, une ſorte de Vaiſſeau qu'il nous fut aiſé de reconnoître pour un Corſaire. La tranquillité du Gouverneur & des Habitans étant une juſte raiſon de ne pas nous allarmer, nous abordâmes librement au milieu d'une troupe de Boucaniers qui étoient arrivés depuis notre départ. Ils nous traiterent avec douceur, & loin de nous prendre notre Ambre gris ou nos proviſions, ils nous donnerent un ſouper où la joie ne manqua pas plus que la bonne chere. La plûpart étoient Anglois, mais il s'y trouvoit des François & des Eſpagnols, & juſqu'à

des Sauvages de la Floride. Leur nombre étoit de quarante Soldats, ſans compter quelques Matelots qui ne s'étoient engagés que pour la manœuvre. Ils nous raconterent une partie de leurs exploits. Leur Chef qui étoit un Irlandois nommé Credan, avoit ſix pieds de hauteur, & le regard ſi terrible, que je le trouvai digne de ſon emploi par ſa figure. Le ſeul privilege qu'il eût parmi ſes compagnons, outre l'autorité du commandement, étoit d'entretenir une femme ſur le Vaiſſeau. Elle fut de notre feſtin. C'étoit une Créole d'Antego, qui malgré le déſordre de ſon habillement & la couleur brune de ſon teint, auroit paſſé dans tous les Païs du monde pour une très belle femme. Nous admirâmes qu'avec une taille & un viſage qui l'auroient aſſurée par tout d'un ſort plus heureux, elle parût ſi contente de ſa condition. Mais à peine eût-elle ouvert la bouche que ſes diſcours nous firent connoître ſon caractere. Elle s'exprima d'un air ſi libre, & les avantures auxquelles ſa ſituation l'expoſoit tous les jours avoient tant de char-

mes pour elle, qu'elle auroit été moins contente dans un autre genre de vie.

Credan revenoit de croiſer dans le Golfe ; mais il n'avoit pris que deux Barques Eſpagnoles, & pillé un petit Bourg ſur la Côte de Saint Joſeph. Le butin qu'il avoit fait dans les deux Barques, ſe reduiſoit à des cordages & des voiles, qui étoient toujours pour eux une proviſion fort utile. Ils avoient enlevé dans le Bourg quantité de meubles, mais peu de piaſtres, parceque les Habitans qui ſont continuellement expoſés à ces inſultes, ont ſoin de mettre leur argent en ſûreté. Credan avoit l'humeur auſſi violente que ſa figure étoit terrible. Le chagrin d'avoir été trompé par quelques avis qui lui avoient fait eſpérer une proïe plus conſidérable, l'avoit emporté à pluſieurs excés qu'il paroiſſoit ſe reprocher. En nous parlant de ſa profeſſion, dans laquelle il confeſſoit qu'il étoit encore fort éloigné de s'être enrichi, il nous raconta un trait fort remarquable. Après avoir paſſé quelques années à la Barbade, où il étoit venu pour ſervir ſuivant les engagemens ordinaires,

il avoit propoſé à ſon Maître de l'employer à quelque entrepriſe où il pût exercer les diſpoſitions qu'il ſe ſentoit pour les avantures périlleuſes. Ce Négociant avoit entendu parler de toutes les fables qu'on raconte de l'Iſle de Saint Vincent, & ſur-tout de ce fameux ſerpent qui fait ſa demeure, dit-on, dans une profonde vallée qui eſt au milieu des montagnes, & qui a ſur la tête une pierre précieuſe dont les yeux humains ne peuvent ſoutenir l'éclat. On ajoute que la même vallée eſt remplie de diamans. Enfin ſi le Négociant ne ſe perſuadoit pas tout ce qu'on en publioit, il ne doutoit pas du moins que dans une Iſle, qui n'a point encore d'autres maîtres que les Caraïbes, & qui demeure conteſtée, comme celle de Sainte-Lucie, entre les Anglois & les François, il n'y eût bien des avantages à eſpérer, ſoit de l'obſervation du terroir, ſoit du commerce des Sauvages. Il confia à Credan un Vaiſſeau qu'il avoit dans le Port avec un Equipage compoſé de douze hommes, & quelques denrées pour ſe concilier la faveur des Sauvages. Credan

trouva dans l'Iſle de Saint Vincent des Caraïbes & des montagnes; mais il ne put s'y procurer aucune lumiere ſur le ſerpent & ſur la vallée. Cependant ayant entrepris de viſiter toutes les parties de l'Iſle, il s'engagea dans les montagnes, qui ſont d'une hauteur extraordinaire, avec ſes douze hommes bien armés. Au centre de ces lieux déſerts, il découvrit, non pas une vallée, dans le ſens qu'on donne à ce nom, mais une foſſe d'une profondeur étonnante & large d'environ mille pas, au milieu de laquelle il apperçut quantité d'objets brillans & qui lui parurent ſe mouvoir. La diſtance ne lui permit pas de les diſtinguer, mais étant porté à croire que c'étoit la demeure du ſerpent & le lieu des pierres précieuſes, il employa plus de huit jours à tourner ſur le ſommet des montagnes pour trouver à toutes ſortes de riſques le moyen de deſcendre dans la foſſe : tous les efforts de ſes gens & les ſiens furent inutiles. Enfin Credan rebuté d'une entrepriſe impoſſible abandonna Saint Vincent; mais n'ayant point d'autre commiſſion de ſon Maître, & n'étant

pas disposé à reprendre la qualité de domestique mercenaire à la Barbade, il prit le parti de proposer à ses Compagnons le métier de Pirate, qu'ils embrasserent avec lui. Leur Vaisseau étoit encore le même, quoiqu'ils l'eussent radoubé assez souvent pour lui donner une autre forme ; & depuis quatre ans qu'ils exercoient leur profession, ils n'avoient point acquis de richesses qu'ils n'eussent tellement prodiguées à leurs plaisirs, qu'à peine avoient-ils de quoi se couvrir sur le Vaisseau ; à moins que cette espece de nudité ne fût une affectation pour se rendre plus redoutables. Ils faisoient des festins continuels dans les Isles où ils se retiroient, & les vivres étoient toujours en abondance sur leur Vaisseau, avec une provision surprenante de liqueurs fortes. Enfin leur vie se passoit entre les excés de la débauche, & ceux de la fatigue, touchant sans cesse au plaisir ou à la mort.

Quinze jours que nous employâmes à la pêche de l'Ambre gris, ne nous en rapporterent qu'environ cent livres. Notre Guide nous reprocha d'être venus trop tard, & de n'avoir

pas profité, au commencement de l'hiver, des premiers vents du Nord, qui apportent ces richeſſes. Mais il nous preſſa de riſquer le voïage des Bermudes, où il oſa preſque nous répondre que la prodigieuſe quantité de ces Iſles, & leur voiſinage entre elles, ſervoient à retenir l'ambre gris; ſans compter que les Habitans, quoiqu'Anglois d'extraction, étoient des eſpeces de Sauvages qui ayant peu de commerce avec le reſte du monde, negligent des productions de la nature dont ils ne font point d'uſage, & ſe bornent à la culture du Païs. L'éloignement n'étoit pas immenſe, & la ſaiſon s'adouciſſoit tous les jours. M. Rindekly plus animé que jamais par l'eſſai que nous avions fait, me preſſa de ne pas manquer une occaſion d'achever peut-être tout d'un coup notre fortune.

Etant retourné à Naſſau, nous exécutâmes notre traité avec le Gouverneur, & nous remîmes à la Voile dans notre Pinque. Le tems nous ſervit ſi bien que nous arrivâmes le ſixiéme jour à la vûë des Iſles Bermudes. Nous fûmes frappés de leur multitude. Quelques

ques Habitans nous ont assuré qu'ils en avoient compté plus de quatre cent, mais la vingtiéme partie n'en est pas habitée, & la plûpart sont si petites qu'elles demeurent sans nom, & qu'elles ne méritent point d'en récevoir. Les trois plus grandes sont celles de Saint Georges, & de Saint David, & de Cooper, & les seules qui soient habitées régulierement, car on ne trouve dans les autres qu'un petit nombre de maisons disperſées.

Notre Guide nous conseilloit d'éviter les grandes, & son conseil eût été fort juste si mes vûës s'étoient bornées à la pêche de l'ambre gris. Mais, suivant le projet que j'avois exécuté dans tous mes voïages, j'étois bien aise de jetter sur mon Journal, les principales observations qu'il y avoit à faire sur chaque lieu que j'avois l'occasion de visiter; & les Bermudes sont si peu connues que cette raison redoubloit ma curiosité. Je fis consentir M. Rindekly à chercher l'entrée du Port de Saint Georges. Nous distinguâmes facilement cette Isle; parce qu'elle surpasse toutes les autres en grandeur,

Quoiqu'elle n'ait guéres plus d'une lieue dans ſa plus grande largeur, elle eſt longue d'environ ſeize milles de l'Eſt-Nord-Eſt au Oueſt-Sud-Oueſt. La nature l'a fortifiée par une chaîne continuelle de rochers qui s'étendent fort loin dans la Mer; & du côté de l'Eſt où cette chaîne eſt moins forte, les Habitans y ont ajoûté des Forts, des Batteries, des Parapets & des lignes. Toutes les Bermudes forment enſemble la figure d'un croiſſant, & malgré leur multitude elles ſont contenues dans l'eſpace d'environ ſix ou ſept lieues.

Nous eûmes aſſez de peine à trouver le moyen d'aborder au Port de Saint Georges. Il n'y a que deux endroits par leſquels il puiſſe recevoir les Vaiſſeaux ; & les rochers, dont une partie eſt cachée ſous l'eau juſqu'à la ſurface, en rendent l'accès ſi difficile, que ſans un bon Pilote, il eſt preſqu'impoſſible de trouver le Canal. Mais les plus grands Vaiſſeaux entrent ſans peine par la véritable route. La difficulté de l'accés, & la certitude du naufrage pour ceux qui s'approchent ſans précaution, a fait

donner par les Eſpagnols le nom d'Iſles du Diable aux Bermudes. Après beaucoup d'obſervations nous entrâmes heureuſement dans le Port. Il eſt défendu par ſix ou ſept Forts, où l'on ne compte pas moins de ſoixante-dix pieces de canon. La Ville de Saint-Georges eſt ſituée au fonds. Les noms des Forts ſont King's-Caſtle, Charles-Fort, Pembrook-Fort, Cavendis-Fort, Davyes-Fort, Warwick-Fort, & Sandy's-Fort.

Quoique la dépendance des Iſles Bermudes ne ſoit pas fort gênante, elles ont un Gouverneur nommé par l'Angleterre. Nous ne lui communiquâmes point le projet de notre pêche, qui nous auroit obligé peut-être à quelque nouveau Traité; mais feignant d'être partis de la Jamaïque pour nous rendre à la Caroline, nous lui demandâmes ſeulement la permiſſion de profiter, pour ſatisfaire notre curioſité, du vent qui nous avoit jettés dans ſon Iſle. Il y joignit toutes ſortes d'honnêtetés & de careſſes. La Ville eſt compoſée d'environ mille maiſons, aſſez bien bâties. Elle eſt ornée d'une très-belle Egliſe, & d'une Bibliothé-

que publique, dont elle a l'obligation au Chevalier Thomas-Bray, le Patron des Sciences en Amérique. On y voit auſſi une fort belle ſalle pour les Aſſemblées publiques.

Outre la Ville de Saint-Georges, qui eſt le centre de ſon Canton, il y a dans l'Iſle huit autres Habitations, qui portent le nom de Tribus. Leurs noms ſont, Hamiſton-Tribe, Smith's-Tribe, Devonshire-Tribe, Pembrook-Tribe, Paget's-Tribe, Warwick-Tribe, Southampton-Tribe, & Sandy's-Tribe. Devonshire au Nord, & Southampton au Sud, ſont des Paroiſſes qui ont chacune leur Egliſe, avec une Bibliothéque. Il n'y a point de Paroiſſes dans aucune des petites Iſles, & tous leurs Habitans ſont rangés ſous quelqu'une des huit Tribus de l'iſle de Saint-Georges. Dans le quartier de Southampton, eſt un petit Port de même nom. On en trouve quelques autres autour de l'Iſle, comme celui du Great Soud, celui d'Harrington dans la Tribu d'Hamilton, & celui de Paget dans la Tribu qui porte ce nom.

Le climat, dans les Bermudes, eſt un des plus ſains & des plus agréables

du monde ; & , ſi l'on excepte les déſordres qu'y cauſent quelquefois les ouragans, rien n'égale la beauté & la ſérenité qui pare continuellement la face du Ciel. On n'y connoît point d'autre ſaiſon que le Printemps ; & quoique les arbres y perdent leurs feüilles, il leur en renaît de nouvelles pendant que les autres tombent. Les oiſeaux s'y accouplent dans tous les mois de l'année, & tout le Païs eſt ſans ceſſe rempli de grains, de fleurs, & de fruits délicieux. A la vérité le tonnerre y cauſe ſouvent des ravages extraordinaires, juſqu'à fendre les rochers les plus durs & les plus épais. Ces ſortes d'orages ne manquent point de revenir au commencement des nouvelles Lunes, & l'on obſerve que lorſqu'il paroît un cercle autour de la Lune, la tempête eſt toujours terrible. Les vents du Nord dominent auſſi dans l'Iſle vers les mois qui répondent à notre hyver. La pluie n'y eſt pas fréquente, mais elle n'y eſt jamais moderée; & l'obſcurité qu'elle répand dans l'air, à quelque choſe d'effraïant. On y voit rarement de la neige. Le terroir eſt de differentes couleurs dans tou-

tes les Iſles, & par une conſéquence aſſez ordinaire, il y eſt de différente nature. Le brun eſt le meilleur. Celui qui eſt blanchâtre, & qui tire ſur le ſable, n'eſt guéres inférieur; mais le rouge, qui reſſemble à l'argile, eſt abſolument mauvais. Deux ou trois pieds au-deſſous de la premiere couche, on trouve une matiére ſolide que les Habitans appellent le roc, mais avec peu de raiſon; car il n'eſt pas plus dur que la marle, & les pores en ſont auſſi larges que ceux de la pierre de ponce. Ces pores contiennent beaucoup d'eau, & malgré les raiſons qui lui font donner le nom de roc, les racines des arbres y pénétrent, & n'en reçoivent pas moins leur nourriture. On trouve communément de l'argile au-deſſous. La plus dure de cette eſpéce de roc eſt toujours ſous les terres rouges. Elle reçoit un peu d'eau; & ſa forme eſt par couches, comme celle des ardoiſes dans leur carriere.

Il n'y a preſque point d'eau fraîche dans les Bermudes. Celle dont les Habitans font uſage vient de ces rocs, au travers deſquels elle ſe diſtille; mais

elle conſerve toujours des particules de ſel, comme l'eau de la Mer, après avoir paſſé par le ſable. Il n'y en a point d'autre néanmoins que de cette eſpéce, & celle de pluie qu'on recueille dans des citernes.

Sans m'arrêter au témoignage des Habitans, je fus perſuadé par nos yeux, en parcourant toutes les parties de l'Iſle, que le terroir, tel que je le viens de repréſenter, eſt d'une fécondité admirable. Il produit régulièrement deux fois l'année. On ſeme en Mars pour recueillir au mois de Juillet; & dans le cours du mois d'Août, pour être payé de ſes peines au mois de Décembre. Le bled d'Inde eſt le principal pain qu'on recueille dans les Bermudes, comme dans toutes les parties de l'Amérique; il ſert à la ſubſiſtance du commun des Habitans. Mais on trouve dans les campagnes la plûpart des autres plantes, qui ſont propres aux Indes Occidentales, particuliérement celle du Tabac, qui n'y eſt pas néanmoins excellente. Les bois méritent plus d'admiration que l'ancien Liban. Il n'y a point d'arbre, utile ou agréable, dans l'Amérique

& dans l'Europe, qui n'y croiſſe ſans culture. Les orangers y ſont d'une beauté, & leur fruit d'une excellence, qui ſurpaſſent tout ce qu'on rapporte des autres lieux.

A l'égard des animaux, le Chevalier Georges Sommer, & les premiers Anglois qui ſe ſont établis aux Bermudes, n'y en trouverent point d'autres que des porcs, des inſectes, & des oiſeaux. M. Sommer, ayant été jetté dans l'Iſle par un naufrage, fit ſortir de ſon bord quelques porcs qui lui reſtoient, pour les faire paître à découvert. Ils furent bien-tôt joints par un monſtrueux porc ſauvage, qui les ſuivit à leur retour ; les gens de l'Equipage le tuerent, & trouverent ſa chair d'un excellent goût. Ceux qui furent tués dans la ſuite avoient tous le poil noir ; ce qui fit juger aux Anglois qu'ils y avoient été laiſſés par les Eſpagnols, & qu'ils s'y étoient multipliés, parce que ceux qu'on a portés d'Eſpagne au Continent de l'Amérique, étoient tous de cette couleur.

La premiere mention qu'on trouve des Iſles Bermudes dans les Auteurs

Anglois, eſt dans le voyage du Capitaine Lancaſter, parti de Londres en 1593, pour aller tenter de nouvelles découvertes. Ce Capitaine renvoyant, d'Hiſpaniola en Anglererre, un homme de ſon Equipage, nommé Henri May, obtint ſon paſſage dans un Vaiſſeau François, commandé par M. de la Barbotiere, qui fut jetté ſur le rivage d'une des Iſles qu'on appelloit déja les Bermudes. Il eſt fort vraiſemblable qu'elles n'avoient point alors d'Habitans; car étant à trois cens lieues de la plus proche partie du Continent de l'Amérique, les Indiens n'entendoient point aſſez la navigation pour s'être écartés ſi loin de leurs bords. On prétend qu'elles avoient reçu le nom de Bermudes, d'un Eſpagnol nommé Jean Bermudes, qui les découvrit pluſieurs années avant M. May. Cependant on ne lit nulle part qu'il y ait pris terre. Si d'autres Eſpagnols y ont abordé après lui, il paroît que c'eſt par des naufrages; & nos Anglois ont trouvé dans la ſuite, entre les Iſles, des reſtes de Vaiſſeaux, & d'autres débris, qu'ils ont reconnus pour François, Hollandois, &

Portugais, autant que pour Eſpagnols. Philippe ſecond, ne laiſſa point d'accorder en 1572, la proprieté des Bermudes à Ferdinand Camelo; mais il n'en prit jamais poſſeſſion.

La Relation que May fit de ſa découverte, à ſon retour en Angleterre, fut confirmée enſuite par les Chevaliers Georges Sommers & Thomas Gates qui y furent jettés comme lui par un naufrage, en 1609. Cependant perſonne ne fut tenté d'y former aucun établiſſement juſqu'au ſecond voyage du Chevalier Sommers, qui y fut envoyé de la Virginie, & qui y trouva la fin de ſa vie. C'eſt de lui que ces Iſles ont pris dans nos Auteurs le nom de Sommers Iſlands. Ses Gens, au lieu de retourner à la Virginie, ſuivant l'ordre qu'il leur avoit donné en mourant, prirent le parti de ſe rendre en Angleterre, avec le corps de leur Capitaine, dont ils ne laiſſerent aux Bermudes que le cœur & les inteſtins. Douze ans après, le Capitaine Butler, qui fut renvoyé directement de Londres aux mêmes Iſles, y fit conſtruire un fort beau monument, ſur le lieu où les reſtes de M. Sommers étoient

enterrés. Cet ouvrage ſubſiſte encore, & nous le viſitâmes avec le reſpect qu'inſpirent toujours ces ſortes de lieux.

On nous raconta que la premiere fois que le Chevalier Sommers avoit été aux Bermudes, il y avoit laiſſé à ſon départ deux de ſes gens, qui étant menacés de la mort pour un crime capital, s'étoient ſauvés dans les bois. Ils y étoient encore au ſecond voyage du Chevalier. La néceſſité leur ayant ſervi d'éguillon, ils avoient trouvé le moyen de vivre des productions naturelles du Pays; & ſans autre inſtrument que leurs mains, ils s'étoient bâti une cabane qu'ils habitoient enſemble dans l'Iſle de Saint Georges. Leurs noms étoient Chriſtophe Carter, & Edouard Waters. Après la mort de Sommers, & lorſqu'ils virent ſes gens dans la réſolution de retourner en Angleterre, ils penſerent ſi peu à les ſuivre qu'ils perſuaderent à l'un d'entr'eux de demeurer avec eux dans leur Iſle. Il ſe nommoit Edouard Chard. Leur ſocieté ne pouvoit augmenter. Ils étoient tous trois Seigneurs de l'Iſle; mais ſemblables aux autres

Rois, ils ne furent pas long-tems sans prendre querelle. Chard & Waters en étoient au point de se battre, lorsque Carter, qui ne les haïssoit pas moins tous deux, mais qui appréhendoit de demeurer seul, les menaça de se déclarer contre celui qui donneroit le premier coup. Enfin la nécessité les fit redevenir amis; ils se joignirent pour faire quelque découverte utile. Le hazard leur fit trouver, entre les rochers, la plus grande piece d'ambre gris qu'on ait jamais vû dans une seule masse. Elle pesoit quatre-vingt livres. Ils en pêcherent quantité d'autres petites pieces, & la possession d'un tel trésor leur fit lever la tête. Dans les transports de leur joie ils ne chercherent plus que les moyens d'en faire usage pour se rendre riches & heureux. Toutes les idées qui peuvent tomber dans l'esprit s'étant presentées à eux successivement, ils s'arrêterent enfin à la résolution desesperée de construire une Barque le mieux qu'il leur seroit possible, & de se rendre à la Virginie, ou à Terre-Neuve, suivant qu'ils seroient aidés par le vent & les flots. Mais avant qu'ils eussent pû se met-

tre en état d'exécuter un projet ſi peu ſenſé, le Capitaine Mathieu Sommers, frere du Chevalier de ce nom, arriva d'Angleterre avec un Vaiſſeau qu'il commandoit, & ſoixante hommes d'Equipage. Depuis la mort du Chevalier, & ſur le rapport de ſes gens, il s'étoit formé à Londres une Compagnie des Bermudes, qui y envoyoit pour Gouverneur M. Richard Moor. Le Capitaine Sommers & M. Moor, deſcendirent dans une plaine de l'Iſle de Saint Georges, où ils bâtirent la premiere Maiſon, ou plûtot une Cabane, puiſqu'elle n'étoit compoſée que de feüilles de palmier. Cependant elle étoit aſſez grande pour M. Moor & ſa famille. Tous ſes gens ayant ſuivi ſon exemple, ils firent une eſpece de Ville, qui reçut le nom de Saint Georges, & qui eſt devenue dans la ſuite une des plus belles de nos Colonies d'Amérique; car toutes les maiſons ſont de bois de cedre, & les Forts, qu'on y a joints, des plus belles pierres du monde.

M. Moor n'étoit qu'un Charpentier; mais il entendoit le génie & l'architecture, & ces talens naturels

le rendoient fort propre à l'emploi dont il étoit chargé. Il employa tous ſes ſoins à fortifier l'Iſle, & ne pouſſa pas avec moins d'ardeur l'entrepriſe de la Plantation. Il traça le plan de la Ville, telle qu'elle eſt aujourd'hui. Il forma ſes gens aux exercices de la guerre, & leur procura des munitions. Il bâtit auſſi une Egliſe de cedre; & le vent l'ayant renverſée, il en rebâtit auſſi-tôt une autre dans un lieu moins expoſé aux tempêtes.

Dans la premiere année de ſon Gouvernement, il lui arriva un autre Vaiſſeau, avec une recrue de trente hommes, & de nouvelles proviſions. Quelque tems après, il découvrit la piece d'ambre gris que Carter, Waters & Chard avoient cachée, & prétendant qu'elle lui appartenoit en qualité de Gouverneur, il s'en mit en poſſeſſion. N'ayant point manqué d'en envoyer une partie à la Compagnie de Londres, avec du cedre, des drogues, du tabac, & les autres productions de l'Iſle, il inſpira beaucoup de zéle aux Négocians Anglois pour la propagation de cette Colonie. Les Eſpagnols l'attaquerent, mais ſans ſuccès. Enfin

dans l'eſpace de quelques années l'établiſſement devint aſſez conſidérable pour ſe ſoutenir par ſes propres forces, & pour négliger la liaiſon qu'il avoit euë juſqu'alors avec l'Angleterre. Il ſe rendit, par dégrés, ſi indépendant, que ſi l'on a continué d'y envoyer des Gouverneurs, c'eſt moins pour y exercer leur autorité que pour y ſoutenir un vain nom dont ils ne retirent preſqu'aucun avantage.

Ce fut pendant le Gouvernement de M. Moor qu'arriva ce fameux événement qui a cauſé tant d'embarras à nos Phyſiciens. On ne connoiſſoit point de rats dans l'Iſle. Cependant il s'y en trouva tout-d'un-coup un ſi prodigieux nombre que la terre en fut couverte. Il n'y avoit point d'arbre au pied duquel ils n'euſſent des nids. Ils mangerent tous les fruits, & juſqu'aux arbres qui les portoient. Le bled, & tous les autres grains furent dévorés dans les champs & les greniers. Les trapes, le poiſon, les chats mêmes & les chiens furent des ſecours inutiles. Ce fleau dura cinq ans entiers, après leſquels il ceſſa tout-d'un-coup, ſans qu'on ait mieux expliqué ſa fin

que ſon origine. La ſeule explication qui ait quelque vraiſemblance, eſt celle qui attribue l'arrivée des rats aux Vaiſſeaux. On conçoit qu'il pût en ſortir un grand nombre, & que le climat s'eſt trouvé propre à leur prompte multiplication. Mais comment comprendre qu'elle ait pû devenir ſi prodigieuſe, & qu'elle ait ceſſé tout-d'un-coup!

Tandis que je me procurois toutes ces informations dans l'Iſle de Saint Georges, M. Rindekly, ſous prétexte de viſiter les autres Iſles, s'exerçoit ardemment à la pêche de l'ambre gris, & réüſſiſſoit beaucoup mieux qu'aux Iſles de Bahama. En moins de huit jours, il en pêcha une quantité ſi conſidérable, que ſe bornant à ce qu'il avoit dans ſa Pinque, autant par la crainte de s'attirer quelque perſécution des Habitans de l'Iſle, que pour ſe ménager le pouvoir d'y revenir, il me rejoignit à Saint Georges beaucoup plûtôt que je ne m'y étois attendu. Nous prîmes le parti de remettre à la voile dès la même nuit, ſans avoir été ſoupçonnés d'autre deſſein que celui d'aller directement à la Caroline.

M. Thorough, qui n'avoit pas goûté notre entrepriſe, fut agréablement ſurpris de nous voir arriver avec une carguaiſon ſi précieuſe. L'ambre gris étant rare à la Jamaïque, nous aurions trouvé ſur le champ à nous défaire du nôtre avec beaucoup d'avantage, ſi nous n'avions eſperé d'en tirer beaucoup plus en Europe. Mais cette augmentation de richeſſes avoit changé toutes nos vûës. Au lieu de prendre le commerce de M. Thorough, nous étions réſolus de l'abandonner à mon fils, en nous aſſociant à ſes entrepriſes, & de retourner à Londres par les plus courtes voies. Le bruit de notre expédition s'étant répandu par l'indiſcretion de nos Matelots, il n'y eut pas de Marchands à Port-Royal qui ne fuſſent tentés de ſuivre notre exemple. Round, qui avoit été notre guide, & que nous avions amené, ſuivant notre promeſſe, pour lui procurer quelque petit établiſſement, fut ſollicité par des offres beaucoup plus conſidérables que les nôtres. Mais ce bon Vieillard n'ayant point eu d'autre vûë que de ſe procurer le repos dont il joüiſſoit déja

dans un petit emploi que M. Thorough lui avoit fait obtenir à notre ſollicitation, refuſa de s'engager dans de nouvelles entrepriſes.

Pendant le peu de ſéjour que nous avions fait à la Jamaïque, je n'avois pas négligé de prendre, ſuivant mon uſage, des informations ſur l'intérieur du Pays. Je laiſſe à part tout ce qu'on trouve de ſa ſituation dans les Relations ordinaires. Elle eſt à cent quarante lieuës de Carthagene au Sud-Oueſt, & à cent ſoixante de Rio de la Hacha. Sa figure eſt ovale. Suivant les dimenſions qu'on avoit priſes aſſez récemment, on lui donnoit dans ſa plus grande longueur cent ſoixante dix mille, & ſoixante-dix dans ſa plus grande largeur, qui eſt à peu près au milieu de l'Iſle. Vers ſes deux extrémités, elle ſe rétrecit par dégrés, juſqu'à ce qu'elle ſe termine en deux pointes. On prétend qu'elle contient environ cinq millions d'acres, dont la moitié eſt cultivée. Elle eſt diviſée en deux parties par une chaîne de Montagnes, qui s'étendent des deux côtés juſqu'à la Mer, & d'où coulent quantité de Rivieres, qui répandent la fé-

condité dans toutes les parties de l'Iſle. Du côté du Midi elle a quantité d'excellentes Bayes, telles que Port-Royal, Port-Morant, Oldharboug, Point-Negril, le Port-Saint-François, Michael's-Hole, Micarry-Bay, Alligator-Pound, Point-Pedro, Paratta-Bay, Luana-Bay, Blewfield's-Bay, Cabarita's-Bay, & pluſieurs autres, qui peuvent recevoir commodément toutes ſortes de Vaiſſeaux. L'Iſle eſt diviſée en 16 Paroiſſes, dont voici la ſituation, en faiſant le tour du Pays depuis Port-Morant.

1. La Paroiſſe de Saint David. Elle contient outre Port-Morant, qui eſt une Baye ſûre & commode, la petite Ville de Free-Town: le Païs eſt bien planté. Il eſt défendu par un petit Fort, où l'on entretient douze Soldats en tems de guerre. Cette Paroiſſe fournit beaucoup d'eau fraiche & de bois.

2. La Paroiſſe de Port-Royal, où l'on voit les reſtes d'une des plus belles & des plus riches Villes de l'Amérique, qui donne ſon nom à la Paroiſſe. La Ville de Port-Royal s'appelloit autrefois Coguay, & lorſque-

le ſubſiſtoit ſous ce nom elle occupoit toute cette langue de terre qui ne s'étend pas moins de dix milles dans la Mer, mais qui eſt ſi étroite dans quelques endroits qu'elle n'a pas la largeur d'un trait de fléche. C'eſt à la pointe de cette langue que les Anglois avoient bâti leur nouvelle Capitale, parce que le Port y eſt ſi commode & la Mer ſi profonde, que les Vaiſſeaux les plus péſans y ſont en ſûreté. La pointe forme elle-même le Port, qui eſt ſans difficulté un des meilleurs de toute l'Amérique. Il a le corps de l'Iſle au Nord & à l'Eſt, la Ville au Sud, de ſorte qu'il n'eſt ouvert qu'au Sud-Oueſt. Mille Vaiſſeaux y peuvent tenir, ſans rien craindre du vent. L'entrée eſt défenduë par le Fort-Charles, qui eſt le meilleur de tous les Forts Anglois dans l'Amérique. Il contient ſoixante pieces de canon, & une garniſon conſtamment entretenue par la Couronne Britannique. On donne trois lieues de largeur au Port.

La grande Riviere ſur laquelle eſt ſitué Saint Jago, ou Spanish-town, ſe jette dans cette Baye. C'eſt là que

tous les Vaiſſeaux viennent faire de l'eau & du bois. La facilité de l'ancrage, & la profondeur de l'eau qui met un Vaiſſeau de mille tonneaux en état de communiquer au rivage par des planches, avoient rendu Port-Royal, la principale Ville de l'Iſle, en y attirant d'abord les Marchands. Ils y furent bien-tôt ſuivis par les Artiſans de toute eſpece; de ſorte qu'en 1692, lorſque l'Iſle fut preſque abîmée par le plus terrible de tous les Ouragans, on y comptoit deux mille maiſons qui ſe louoient auſſi cher qu'à Londres. Les Habitans y étoient en ſi grand nombre, qu'on y avoit levé un Régiment complet de Milice. Cependant à la reſerve des commodités du Port, elle n'a rien d'avantageux dans ſa ſituation, puiſqu'on ne trouve aux environs ni bois, ni pierres, ni herbe, ni même d'eau fraîche. Le terroir eſt un ſable toujours échauffé, & l'abondance des Marchands, qui y tiennent comme une foire perpétuelle, y met une cherté exceſſive dans toutes les denrées. Le revenu du Miniſtre de cette Paroiſſe eſt de deux cens cinquante livres Sterling. La Ville

après avoir été renverſée par l'Ouragan de 1692, avoit été rebâtie fort promptement; mais dix ans après elle fut ruinée encore une fois par le feu: ſur quoi l'aſſemblée du Conſeil reſolut, que ſans penſer à la rétablir, tous les Habitans ſe retireroient à Ringſton dans la Paroiſſe de Saint André. Elle avoit ordonné auſſi que la foire & les marchés ſeroient tranſferés au même lieu: mais les avantages du Port, ont fait négliger ces Loix. On a recommencé à bâtir Port-Royal, & dans peu de tems, il y a beaucoup d'apparence que la Ville ſera plus belle & plus peuplée que jamais.

3. La Paroiſſe de Saint André, où eſt la Ville de Kingſton, ſe trouve ſituée ſur la même Baye; mais elle eſt devenue moins conſiderable depuis qu'on a fait de Kingſton même une Paroiſſe ſéparée.

4. La Paroiſſe de Kingſton. En 1695, les Cours de la Juſtice & les Chambres de l'Amirauté, y furent tranſferées par un Acte du Parlement. La Ville s'eſt augmentée après la ruine de Port-Royal, juſqu'à ſept ou

huit cent maiſons : mais il n'y a point d'apparence qu'elle conſerve long-tems ſes avantages, quoiqu'elle ſoit ſituée ſur la même Baye que Port-Royal.

5. Sainte Catherine. Dans cette Paroiſſe eſt la petite Ville de Paſſage-Fort, à l'embouchure de la Riviere qui vient de Spanish-town, & à ſix mille de cette Ville & de Port-Royal. On y compte environ deux cent maiſons, qui ne ſont pour la plûpart que des Hotelleries pour les Paſſans qui vont de Port-Royal à Spanish-town. La riviere eſt gardée par un Fort & une Batterie de dix ou douze pieces de canon. Il y a dans cette Paroiſſe une autre Riviere qu'on nomme Black-River, ou la Riviere noire.

6. A ſix mille dans les terres eſt la Paroiſſe de Saint Jean, une des plus agréables, des plus fécondes & des mieux peuplées de l'Iſle entiere. On en peut juger par les noms de ſes Plantations, qui ſont Spring Valley, Golden-Valley, Spring-Gardea &c. c'eſt-à-dire la vallée du Printems, la vallée d'or, &c.

7. On trouve enſuite Spanish-town

ou Saint Jago, autrefois capitale de l'Iſle, lorſque les Eſpagnols en étoient les Maîtres, & qui conſerve même encore cette prérogative. Avant que les Anglois l'euſſent réduite en cendres, en la conquérant, elle contenoit plus de deux mille maiſons, avec ſeize Egliſes. Mais depuis qu'ils y ont exercé leur furie, on n'y voit que les reſtes de deux Egliſes, & ſept ou huit cens maiſons, qui ſont encore fort agréables, & fort commodes. Saint Jago avoit été bâtie par Chriſtoph: Colomb, qui lui donna le nom de S n Jago de la Vega, d'où il tira lui même enſuite ſon titre de Duc de la Vega. Il y a derriere la Ville une plaine ſpacieuſe où l'on voyoit paître du tems des Eſpagnols, une multitude innombrable de toutes ſortes de beſtiaux. Ses murs ſont arroſés par la Riviere qui ſe décharge à Paſſage-Fort. Le Canal en eſt fort beau & procure mille agrémens à la Ville, mais il n'eſt pas navigable. Les Eſpagnols l'appelloient Cobre-Rio, ou Riviere de cuivre, parce qu'elle coule ſur des mines de ce métal. Spanish-town eſt à douze milles de Port-Royal,

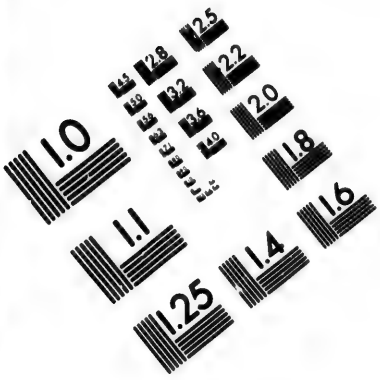
&

& les Anglois ont pris tant de gout pour cette Ville, que non seulement ils lui ont conservé le nom de Capitale, mais qu'aux cinq ou six cent maisons qui restent de l'établissement des Espagnols, ils en ont ajoûté plus de quinze cent, ce qui en fait une Place considérable. Les Habitans aiment le faste & les plaisirs. La plaine qu'ils appellent la Serana, & qui sert de promenade aux personnes de bel air, est aussi remplie vers le soir que le Parc de Saint James à Londres & le Cours à Paris. La Ville est gardée pendant la nuit par un Guet à pied & à cheval.

8. Sainte Dorothée. C'est dans cette Paroisse qu'est Oldharbour, ou le vieux Port, à quatre ou cinq lieues de Saint-Jago. Ce Port, qui est une espece de petit Golfe, peut contenir cinq cent Vaisseaux de la premiere grandeur.

9. La Paroisse de Vere. On y trouve Carlile, petite Ville de quarante ou cinquante maisons, & la Baye de Macary, qui est excellente pour la construction des Vaisseaux.

10. Sainte Elisabeth, est la dernie-



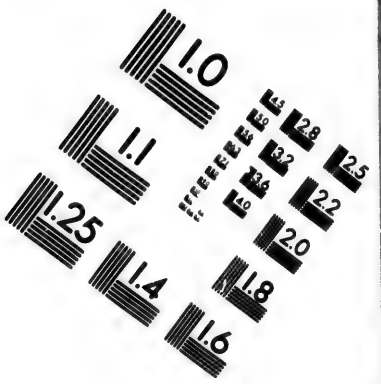
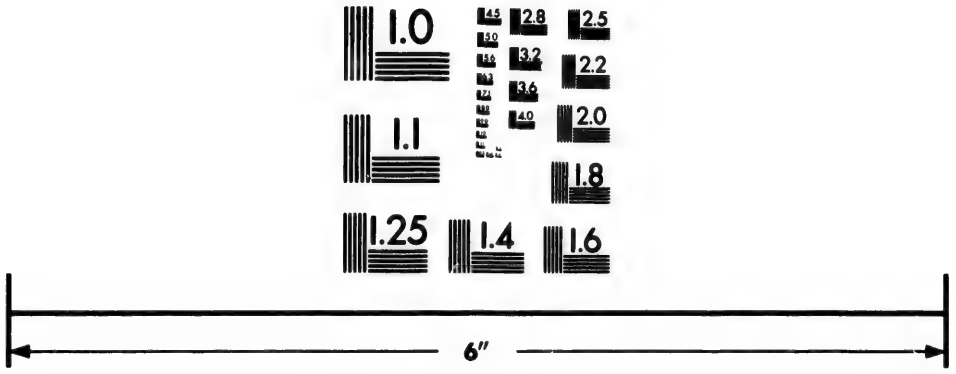
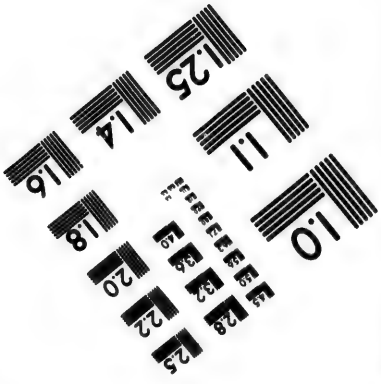


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

re Paroiſſe du côté du Sud. Dans la Baye, où tombe la Riviere de Blewfeld, étoit autrefois ſituée fort proche du rivage, une Ville nommée *Oriſtan*, qui avoit été bâtie par les Eſpagnols. Il y a ſur cette Côte un grand nombre de rochers, & quelques petites Iſles à peu de diſtance, comme Serranilla, Quiteſvena, Serrana, &c. On raconte qu'un Eſpagnol nommé Serrano, ayant été jetté par un naufrage dans la derniere de ces Iſles y paſſa trois ans ſeul, tandis qu'un de ſes Compagnons qui s'y trouvoit par la même diſgrace, y mena auſſi une vie ſolitaire, dans l'opinion que l'Iſle n'avoit pas d'autre Habitant que lui. Enfin, s'étant rencontrés, ils vécurent encore quatre ans enſemble, avant que d'autres accidens leur procuraſſent le moyen d'en ſortir. Juſqu'à la pointe de Negril, il y a d'autres Plantations à l'Occident. Cette pointe, qui a une fort bonne Rade, nous ſert beaucoup dans les guerres avec l'Eſpagne, pour obſerver les Vaiſſeaux ennemis qui viennent de la Havana ou qui s'y rendent.

Un peu plus loin, au Nord-Queſt

étoit ſituée Seville, ſur la Côte de la Mer. C'étoit la ſeconde Ville que les Eſpagnols avoient bâtie à la Jamaïque. Elle étoit grande. On y voyoit une riche Abbaïe, dont Pierre Martyr, qui a écrit les décades des Indes Occidentales, étoit Abbé. Onze lieues plus loin, à l'Eſt étoit la Cité de Mellila, le premier lieu où les Eſpagnols euſſent bâti, ou du moins qu'ils euſſent honoré du nom de Ville. C'eſt là que Chriſtophe Colomb fit naufrage, en revenant de Veragua au Méxique. Elle étoit ſituée dans la Paroiſſe de Saint Jacques, qui eſt l'onziéme, & qui a peu d'Habitans. La douziéme, qui ſe nomme Sainte Anne, n'eſt pas mieux peuplée. 13. Celle de Clarendon contient un grand nombre d'Habitans, & ne touche à la Mer d'aucun côté. 14. Sainte Marie, qui ſuit celle de Sainte Anne, contient Rio novo, où les Eſpagnols ſe retirerent après avoir été forcés d'abandonner les parties méridionales de l'Iſle. 15. On trouve enſuite Saint Thomas en vallée, où l'abondance répond au ſoin de la culture, & qui eſt ſuivie de Saint George, der-

niere Paroiſſe de la Jamaïque. Saint Thomas fait la partie Nord-Eſt du Païs. On y trouve le Port Francis, nommé par d'autres le Port Antonio, un des meilleurs Ports de la Jamaïque. Il eſt bien fermé & parfaitement couvert. Son ſeul défaut eſt d'avoir une entrée fort difficile, parce que le Canal eſt trop reſſerré par la petite Iſle de Lynch qui eſt à la bouche du Port, & qui appartient aux Comtes de Carlille, de la Maiſon des Stuarts. La Côte du Nord auſſi-bien que celle du Sud, ont pluſieurs Ports excellents; mais c'eſt la Côte du Sud qui eſt la mieux peuplée; l'une & l'autre ſont remplies de curioſités naturelles, dont M. le Docteur Sloane a publié la relation, après avoir paſſé pluſieurs années à la Jamaïque.

On pourra connoître tout d'un coup la proportion des richeſſes de toutes les Paroiſſes, en jettant les yeux ſur la répartition d'une taxe de quatre-cent cinquante livres ſterling, qui fut levée dans tout le Païs pour l'entretien de leurs Agens en Angleterre.

	l.	ſ.	d. ſt.
Port-Royal,	49	10	10
Saint André,	52	17	5
Sainte Catherine,	56	16	3
Sainte Dorothée,	25	3	1
Vere,	47	1	8
Clarendon,	42	1	8
Sainte Eliſabeth,	51	6	8
Saint Thomas au Nord Eſt,	27	10	0
Saint David,	16	11	0
Saint Thomas en vallée,	29	9	0
Saint Jean,	15	8	3
Saint Georges,	3	15	6
Sainte Marie,	11	13	7
Sainte Anne,	7	2	6
Saint Jacques,	2	16	8
Kingſton,	19	5	0

Le terroir de la Jamaïque eſt bon & fertile dans toutes ſes parties, ſurtout du côté du Nord, où la terre eſt blanchâtre & mêlée en pluſieurs endroits de terre glaiſe. Au Sud-Eſt elle eſt rougeâtre & ſabloneuſe. Mais en général, le fond de l'Iſle eſt excellent & répond fort bien à l'induſtrie de ceux qui le cultivent. Les arbres & les Jardins y ſont toujours verds, toujours chargés de fleurs ou de fruits, & chaque mois de l'année reſſemble pour l'agrément à nos mois d'Avril & de May. Il y a dans toutes

les parties de l'Iſle, mais particuliere-ment au Sud & au Nord, un grand nombre de Savanas, ou de plaines dans leſquelles il croît naturellement du bled d'Inde. On en trouve juſqu'au centre des Montagnes. C'eſt comme l'azile des bêtes féroces, quoiqu'il y en ait aujourd'hui beaucoup moins qu'à l'arrivée des Anglois. Les Eſpagnols y nouriſſoient de grands troupeaux, qu'ils étoient obligés de garder avec beaucoup de ſoin, & qui ſe ſont tellement multipliés, qu'on en trouve en pluſieurs endroits qui ſont devenus tout-à-fait ſauvages. Les Anglois en tuerent une prodigieuſe quantité, lorſqu'ils ſe furent emparés de l'Iſle, ce qui n'empêche point qu'il n'en reſte encore beaucoup dans les Montagnes & dans les bois. Les Savanas peuvent paſſer pour la plus ſtérile partie de la Jamaïque; ce qui vient uniquement de ce qu'elles demeurent ſans culture. Cependant la ſeule nature y produit de l'herbe ſi épaiſſe que les Habitans ſont quelquefois forcés d'y mettre le feu & de la brûler.

Comme la Jamaïque eſt la derniere des Antilles du côté du Nord, elle

eſt celle dont le climat eſt le plus temperé ; & de tous les Pays qui ſont entre les Tropiques, il n'y en a point où la chaleur ſoit moins incommode. Les vents d'Eſt, les pluies fréquentes, les roſées de la nuit y temperent continuellement l'air ; & juſqu'à la terrible révolution de 1692, on auroit eu peine à trouver au monde un lieu plus agréable & plus ſain. A l'Orient & à l'Occident, l'Iſle eſt plus ſujette aux vents & à la pluie qu'au Nord & au Sud, à cauſe de la multitude & de l'épaiſſeur des forêts. Dans les parties montagneuſes l'air eſt moins chaud, & l'on s'y plaint quelquefois de la fraîcheur exceſſive des matinées.

Avant le terrible ouragan de 1692, on ne connoiſſoit point à la Jamaïque, comme dans les autres Antilles, ces tempêtes furieuſes qui détruiſoient les Vaiſſeaux juſques dans les Ports, & qui faiſoient voler les maiſons dans l'air ; mais depuis ce tems-là elle eſt expoſée à ce fleau comme les Iſles voiſines. En général les mois de Mai & de Novembre y ſont humides, & l'hyver n'y eſt diffe-

rent de l'été que par la pluie & le tonnerre, qui ſont alors plus violens que dans les autres ſaiſons : le vent d'Eſt commence à ſouffler vers neuf heures du matin, & devient plus fort à meſure que le Soleil s'éleve ſur l'horiſon, ce qui facilite le travail à toutes les heures du jour. Les jours & les nuits ſont preſque égaux en longueur pendant toute l'année, & l'on n'y apperçoit preſque point de difference. Voici d'autres obſervations, qui paroîtront curieuſes.

Pendant la nuit le vent ſouffle de tous côtés à la fois ſur l'Iſle de la Jamaïque, de ſorte que les Vaiſſeaux ne peuvent alors en approcher ſûrement, ni en ſortir avant le jour. Lorſque le Soleil ſe couche, les nuées qui s'aſſemblent prennent differentes formes, ſuivant les Montagnes; & les vieux Matelots diſtinguent vers le ſoir chaque Montagne par la forme qu'ils voyent prendre aux nuées. On a raiſon d'attribuer ce Phénomene aux arbres qui attirent ou qui arrêtent les nuées, puiſqu'à meſure qu'on raſe les forêts, les nuées, & par conſéquent les pluies deviennent plus rares & moins épaiſſes. A la pointe de la Ja-

maïque, où eſt ſitué Port-Royal, il pleut à peine quarante fois dans l'année. Vers Port-Morant, on ne voit guéres d'après midi ſans pluie pendant huit ou neuf mois, à commencer du mois d'Avril, pendant lequel il ne tombe aucune pluie. A Spanish-town, il ne pleut que trois mois dans le cours de l'année.

Les Etrangers qui arrivent à la Jamaïque ſuent continuellement à groſſes gouttes pendant trois quarts de l'année, après quoi cette incommodité ceſſe. Mais une ſueur ſi exceſſive n'affoiblit point. La ſoif, qu'elle procure ſouvent, s'appaiſe avec un peu d'eau-de-vie. La plus chaude partie du jour eſt vers huit heures du matin, lorſqu'il n'y a preſque point de vents.

Dans la Plaine, qu'on appelle des *Magots*, qui eſt au milieu de l'Iſle, entre les Paroiſſes de Sainte-Marie & de Saint-Jean, lorſqu'il pleut, & que la pluie s'arrête dans les plis de quelque habit, elle ſe change, dans l'eſpace d'une demie-heure, en Magots (*a*). Cependant le ſéjour de cette Plaine n'eſt pas mal ſain; & quoiqu'on y

(*a*) Petits Vers, ſemblables à ceux qui s'engendrent dans le fromage.

trouve par-tout de l'eau à cinq ou ſix pieds ſous terre, on peut y paſſer la nuit à découvert ſans en recevoir aucune incommodité. Le vent de mer ne ſe fait point ſentir à la Jamaïque avant huit ou neuf heures du matin, & ceſſe ordinairement à quatre ou cinq heures après-midi. Mais dans les mois d'hyver le même vent ſouffle quelquefois quatorze jours & quatorze nuits de ſuite. Alors il n'y a point de nuées, & ce qui tombe du Ciel eſt ſeulement de la roſée. Mais pendant le vent du Nord, qui dure quelquefois auſſi longtems dans la même ſaiſon, il n'y a ni nuées ni roſée. Les nuées commencent vers quatre heures du ſoir à s'aſſembler ſur les Montagnes, tandis que le reſte du Ciel demeure ſerein juſqu'au Soleil couchant.

Les productions de l'Iſle ſont les mêmes qu'à la Barbade, & dans la plûpart des Antilles. Mais le ſucre de la Jamaïque eſt plus brillant & d'un grain plus fin. Auſſi ſe vend-il en Angleterre cinq ou ſix Shellings de plus par cent. En 1670, on ne comptoit à la Jamaïque, que 70 Moulins à ſucre, qui en produiſoient 2000000 de

livres; mais cette quantité eſt fort augmentée. L'indigo y eſt en plus grande abondance que dans aucune autre Colonie Angloiſe. Le cacao n'y eſt plus auſſi bon qu'il étoit autrefois, parce qu'à force d'en planter, la terre ou le fruit s'eſt alteré. Il faut conſulter M. Sloane pour toutes les autres plantes de la Jamaïque. Elle abonde ſur-tout en drogues & en herbes médecinales, telles que le gaine, la ſalſe-pareille, la caſſe, le tamarin, la vanille, &c. On y trouve des gommes & des racines précieuſes. La cochenille, ou plûtôt la plante qui la produit croît auſſi à la Jamaïque; mais les Habitans, faute d'induſtrie, n'en tirent pas beaucoup d'avantage; ſans compter que le vent d'Eſt, qui lui eſt contraire, l'empêche de parvenir à ſa maturité.

Il n'y a peut-être point de Colonie au monde où les beſtiaux ſoient en auſſi grand nombre qu'à la Jamaïque. Les chevaux y ſont à ſi bon marché qu'on en achete de fort bons pour ſept ou huit francs. Les ânes & les mulets s'y donnent auſſi pour rien. Les moutons y ſont gros & fort gras. La chair en eſt fort bonne, mais leur laine

n'eſt d'aucun uſage. Elle eſt d'une longueur extraordinaire & mêlée de mauvais poil. Les chevres & les porcs y ſont auſſi en abondance, & d'un auſſi bon goût que ceux de la Barbade. J'ai déja dit quelle quantité de vaches & de taureaux l'on y trouve dans les Montagnes; mais la difficulté de les tuer fait qu'on en tire des autres Colonies.

Les Bayes, les Etangs, & les Rivieres ſont remplies des meilleurs poiſſons de l'Europe & de l'Amérique. Le principal eſt la tortue, parce qu'on en tire un double avantage. Il s'en trouve une quantité prodigieuſe ſur les Côtes, à la gauche de Port-Negril, & ſur-tout proche des petites Iſles de Camaros, où tous les ans il vient pluſieurs Vaiſſeaux des Iſles Caraïbes, qui en emportent des carguaiſon entieres. La chair de ce poiſſon paſſe pour la meilleure & la plus ſaine de toutes les nourritures de l'Amérique. Le Docteur Stubb a remarqué que le ſang des tortues eſt plus froid qu'aucune ſorte d'eau de la Jamaïque, ce qui n'empêche point que le battement de leur cœur ne ſoit auſſi vi-

goureux que celui des animaux les plus vifs, & leurs arteres auſſi fermes que celles d'aucune eſpece de créature. Il n'y a point d'eſpece d'oiſeaux ni de gibier qui manque à la Jamaïque, & l'on y trouve plus de perroquets que dans toutes les autres Iſles. Les fleurs, les fruits, & les herbes, y ſont les mêmes qu'à la Barbade.

On remarque néanmoins quelques differences ſingulieres dans leur nature. Les arbres de la même eſpece ne meuriſſent point dans le même tems à la Jamaïque; c'eſt-à-dire, que dans une rangée de pruniers, par exemple, les uns pouſſent des feüilles & les autres des fleurs, tandis que d'autres portent déja des fruits. On voit ſouvent les jaſmins pouſſer leurs fleurs avant leurs feüilles, & pouſſer auſſi de nouvelles fleurs après que leurs feüilles ſont tombées. Je ne dirai rien du cacao, qui y croît ſi heureuſement. M. Louth a traité cette matiere avec beaucoup d'étendue. Une ſeule remarque qui fera juger des profits du Cacao, c'eſt qu'un arpent a valu, pour ceux qui le cultivoient, juſqu'à deux cens livres ſterling de revenu. Le Pi-

ment eſt une autre richeſſe propre à l'Iſle, & qui en tire le nom de *Poivre de la Jamaique*. M. Sloane lui attribue des qualités merveilleuſes pour la guériſon de quantité de maladies.

On ne doute point qu'il n'y ait des mines de cuivre ; & les Eſpagnols rapportent que les groſſes cloches de Saint Jago viennent des mines du Pays. Pourquoi n'y en auroit-il pas d'argent comme dans l'Iſle de Cuba ? Mais les Anglois ſe ſont plus attachés à cultiver la ſuperficie de la terre qu'à chercher des tréſors incertains dans ſes entrailles. Quelques années après mon retour en Europe, un Habitant fort groſſier a eu le bonheur de trouver, ſur les Côtes, une maſſe d'ambre gris qui peſoit cent quatre-vingt livres. M. Louth, en parle dans ſon ſecond Volume, page 492. & M. Tredway, qui avoit vû cette piece, a laiſſé auſſi par écrit, qu'il y avoit remarqué un bec, des aîles, & quelque partie d'un corps ; d'où il concluoit que l'ambre gris, dans ſon origine, a été quelque créature animée. Il ajoute même qu'un homme de foi l'avoit aſſuré qu'il avoit vû cette créature en vie ; d'autres ſont

perſuadés que c'eſt l'excrement de la baleine ; d'autres, que c'eſt le ſuc de quelque arbre, qui ſe diſtille ſur le bord de la Mer par ſes racines.

On pourroit faire beaucoup de ſel à la Jamaïque ; car il s'y trouve quantité de lieux propres à cette opération. On ſe borne néanmoins à la quantité néceſſaire pour l'uſage des Habitans. Dans l'année de mon ſéjour on y en avoit fait cent mille boiſſeaux.

Je laiſſe toutes les differentes ſortes d'animaux dont M. Sloane a donné la deſcription. Mais l'impreſſion qui me reſte encore du monſtre, qui ſe nomme Alligator, m'oblige de rapporter ce que j'en ai vû. C'eſt la plus terrible créature que j'aye jamais rencontrée dans mes voyages. Je revenois ſeul de la maiſon de campagne de M. Thorough, où j'avois laiſſé mon fils & ma belle-fille. Une odeur fort agréable, que je ſentis au long de la Riviere, me fit bien juger qu'il s'y trouvoit quelque choſe d'extraordinaire ; mais ne penſant à rien moins qu'à la véritable cauſe, je marchois ſans précaution, lorſque je découvris

preſqu'à mes pieds une bête dont la ſeule vûë m'auroit cauſé le plus vif effroi, quand elle ne m'auroit pas fait rappeller tout-d'un coup ce que j'avois entendu raconter de l'Alligator. Mon bonheur voulut que je ne me trouvaſſe point dans la ligne directe du monſtre, ſans quoi je n'aurois jamais échappé à ſes cruelles dents. Je retournai tout tremblant ſur mes pas, & prenant avec moi mon fils & tous ſes gens, nous revînmes bien armés, & nous n'eûmes pas de peine à tuer le monſtre, en le prenant comme l'uſage en eſt ordinaire aux Habitans. Il étoit long de dix-huit pieds. Son dos étoit couvert d'écailles impénétrables. J'aſſiſtai à l'ouverture qu'on en fit dans la maiſon de M. Thorough, & je trouvai beaucoup de plaiſir à l'odeur qui ſortoit de ſes entrailles.

Les Alligators ſont des animaux amphibies. Ils vivent de chair, & la cherchent avidemment; mais ils dévorent peu d'hommes, parce qu'il eſt aiſé de les éviter. Ils ne peuvent ſe mouvoir qu'en ligne droite, ce qu'ils font en s'élançant avec beaucoup de

vîteſſe ; mais il leur faut beaucoup de tems pour ſe tourner. Leur dos eſt défendu par des écailles ſi fortes qu'elles ſont impénétrables ; & la ſeule maniere de les bleſſer eſt de les prendre par les yeux ou par le ventre. Ils ont quatre pieds, ou quatre nageoires, qui leur ſervent à nager & à marcher. On ne leur connoît aucunes ſorte de cris ; ce qui les fait croire auſſi muets que les poiſſons. Voici leur maniere de chaſſer ; ils ſe tiennent ſur le bord des Rivieres, pour y attendre les animaux qui y viennent boire, & lorſqu'ils les voyent à leur portée, ils ſe jettent deſſus & les dévorent. Comme ils reſſemblent beaucoup à de longues pieces de bois, cette forme trompe facilement les yeux, & rend leur chaſſe plus certaine. Mais le mal qu'ils ſont capables de cauſer eſt compenſé par l'utilité qu'on tire de leur graiſſe, qui eſt admirable pour toutes les maladies des os & des jointures. L'excellente odeur qu'ils exhalent ſans ceſſe eſt une eſpece d'avertiſſement contre leurs ſurpriſes ; & par un inſtinct naturel, on voit juſqu'aux beſtiaux ſe détourner

lorſqu'ils commencent à la ſentir. Ils font leurs petits comme les crapaux ; c'eſt-à-dire, par des œufs, qui demeurent dans le ſable ſur le bord des Rivieres, & qui reçoivent leur fécondité de la chaleur du Soleil. Ces œufs ne ſont pas plus gros que ceux des poules-d'inde, & leur reſſemblent beaucoup par l'écaille, excepté qu'ils n'ont aucune tache. Dès que les petits en ſortent, ils gagnent, auſſi-tôt la Riviere.

La forme générale des Alligators eſt la même que celle des Lezards. Il n'y a point de difference non plus dans leur marche. Mais leurs dents ſont auſſi grandes & auſſi fortes que celles des plus grands chiens. Il eſt ſurprenant qu'un animal ſi terrible puiſſe être tué ſi facilement. Les Domeſtiques de mon fils, qui étoient verſés dans cette ſorte d'expédition, s'en approcherent ſans aucune crainte, en obſervant ſeulement de le prendre de travers, & de tourner à meſure qu'ils le voyoient s'agiter pour regagner la ligne droite. Avec de grands bâtons armés d'un fer pointu, qu'ils avoient apportés ; ils lui

firent des bleſſures ſi profondes au ventre & derriere les pattes, que nous le vîmes bien-tôt ſans autre ſigne de vie qu'un tremblement qui avoit encore quelque choſe d'effroyable.

Entre les curioſités naturelles de la Jamaïque, on compte pluſieurs ſources d'eau minerale, dont quelques-unes ſont naturellement ſi chaudes qu'on y cuit non-ſeulement des œufs, mais juſqu'à des écreviſſes & des Poulets. On leur attribue des qualités ſurprenantes, parmi leſquelles on met celle de guérir les maladies vénériennes.

Rien ne donne une ſi haute idée du commerce de la Jamaïque que le faſte des Négocians & des Chefs de Plantations. Ils ne ſortent que dans des caroſſes à ſix chevaux, précedés & ſuivis d'une livrée nombreuſe à cheval. On y comptoit, pendant mon ſéjour, ſoixante mille Anglois, & cent mille Négres. Les plaiſirs y ſont les mêmes qu'en Angleterre. Il y arriva, peu de tems avant mon départ, un événement qui dut ſervir d'exemple à tous les Prodigues. Deux jeunes gens, fils de deux freres, ſe trou-

voient ſi riches, après la mort de leurs peres, qu'ils paſſoient pour les plus conſidérables partis de l'Iſle. La paſſion du jeu, qu'ils entretenoient depuis longtems, leur fit tellement oublier le ſoin de leurs affaires, & celui de leur établiſſement, que le jour & la nuit ils étoient enfermés avec des gens moins riches qu'eux, mais plus habiles, qui travailloient ardemment à les ruiner. Quelques parens qui leur reſtoient, craignant les ſuites de cette yvreſſe, & voyant leurs remontrances inutiles, s'adreſſerent au Gouverneur, pour le faire ſervir du moins à troubler une ſocieté dont l'exemple pouvoit devenir pernicieux à la jeuneſſe. Le Duc de Portland entra dans leurs vûës. Il envoya quelques-uns de ſes Gardes porter aux Joueurs l'ordre de rompre leur aſſemblée. Mais ils arriverent dans le tems qu'un des Aſſociés venoit de perdre une très-groſſe ſomme. Le chagrin où il étoit de ſa perte, l'ayant porté à faire aux Gardes une réponſe fort bruſque, ceux-ci la repouſſerent par d'autres injures, & la querelle devint ſi vive qu'il y eut de leur part, & de

celle des Joueurs, pluſieurs perſonnes dangereuſement bleſſées. Un mépris ſi éclatant de l'autorité du Gouverneur choqua toute la Ville. Il en fut lui-même ſi offenſé, qu'il fit enlever ſur le champ tous les Joueurs qui ſe trouverent aſſemblés, entre leſquels les deux Couſins étoient encore. Ils furent conduits à la Priſon publique. Mais au lieu de les y renfermer étroitement, on leur laiſſa la liberté de voir leurs amis; & malheureuſement les ſeuls qui les viſiterent furent des gens qui cherchoient moins à les conſoler qu'à contribuer à leur ruine. Ils gagnerent tous enſemble les Geoliers par leurs profuſions, & la Priſon même devint bien-tôt pour eux un lieu de plaiſir & de diſſipation, où le jeu, la bonne chere, & toutes les autres débauches furent pouſſées ſecretement à l'excès. Les deux Couſins s'y marierent avec les deux filles du Geolier, qui étoient d'ailleurs aimables & fort bien élevées. Mais leur pere, qui croyoit avoir fait la fortune de ſes filles, & qui voulut approfondir les affaires de ſes Gendres, fut ſurpris d'apprendre, des Compagnons mê-

mes de leurs débauches, qu'ils devoient aux uns & aux autres la valeur de tout leur bien. A la vérité, c'étoient les dettes du jeu, qui étoient encore ſans autre engagement que leur parole. Cependant il crut devoir s'adreſſer au Gouverneur, pour aſſurer du moins la dot de ſes filles. Le Duc de Portland, aigri par les Parens mêmes des deux Couſins, qui étoient au deſeſpoir de leur infâme conduite, renvoya cette affaire au Tribunal ordinaire de la Juſtice, avec des recommandations particulieres aux Juges pour la pouſſer vigoureuſement. Par leur premiere Sentence, ils nommerent des Curateurs. Mais ce premier remede ne ſervit qu'à rendre le mal plus preſſant. Le ſoin qu'ils prirent pour l'éclairciſſement du bien des deux Prodigues, fit voir que leurs affaires étoient déja ruinées ſans reſſource. Le Geolier, homme violent, fut ſi deſeſperé d'avoir ſi mal placé ſes filles, qu'ayant querellé ſes deux Gendres dans leur Priſon, il en vint aux mains avec eux. La ſupériorité des forces l'emporta. Ils le tuerent à force de coups, & l'une de ſes deux

filles, qui ſe préſenta dans ce furieux moment pour le défendre, eut le même ſort que ſon Pere. Mais cette tragédie n'étoit pas terminée. Celui des deux Couſins qui vit ſa femme expirante ſous les coups de l'autre, tourna auſſi-tôt ſa rage contre le meurtrier de ce qu'il aimoit. Il le tua dans le même lieu. Une ſi affreuſe ſcene fut bien-tôt ſuivie de l'exécution publique du dernier coupable, qui fut condamné quatre jours après à perdre la tête. Ce qui lui reſtoit de bien, à lui & à ſon Couſin, fut ſauvé des mains des Joueurs, qui n'oſerent ſe préſenter pour faire valoir leurs prétentions. La Juſtice aſſigna une dot conſidérable à la Fille du Geolier qui ſurvivoit, & le reſte retourna aux héritiers naturels.

Cette Fille, qui devenoit un fort bon parti, & qui ne manquoit d'aucun des agrémens de ſon ſexe, fut recherchée auſſi-tôt par quantité de jeunes gens. Mais le chagrin qui lui reſtoit de ſon avanture, la fit penſer à quitter la Jamaïque, pour aller chercher un établiſſement en Angleterre. Nous commencions à faire les pré-

paratifs de notre départ. Elle vint nous prier de lui accorder le paſſage. Rien n'empêchoit que nous ne lui fiſſions cette faveur. Cependant M. Thorough, qui ſe trouvoit lié avec un de ſes nouveaux Amans, nous pria de la ſolliciter en faveur ſon ami, & de nous diſpenſer même, ſous quelques prétextes, de la recevoir dans notre Bord. Elle attribua nos ſollicitations à des motifs tout differens; & s'étant figurée que nous attachions quelque honte à l'avanture de ſa famille & à la ſienne, qui nous faiſoit ſentir de la répugnance à l'obliger, elle s'accorda pour ſon départ avec le Capitaine d'un autre Vaiſſeau.

Le Pere d'Helena, cette jeune Eſpagnole dont nous avions favoriſé la fuite, arriva dans le même tems de Carthagene, avec une ſuite qui fit prendre une haute opinion de ſes richeſſes. Quoique l'amour paternel lui eût fait perdre tout-d'un-coup le ſouvenir de l'offenſe, il n'avoit pas voulu entreprendre le voyage de la Jamaïque ſans avoir obtenu un paſſeport du Gouverneur; & ce ſoin avoit été la ſeule cauſe de ſon retardement.

Sa

Sa Fille, qui n'avoit reçu dans cet intervalle aucun avis de ſes diſpoſitions, commençoit à ſe croire abandonnée de ſon Pere, & paroiſſoit réſolue de fixer ſon établiſſement à la Jamaïque. M. le Duc de Portland, à qui ſon avanture avoit donné la curioſité de la connoître, lui marquoit tant d'eſtime & d'amitié, que la malignité du public l'avoit déja ſoupçonné de ſentir pour elle quelque choſe de plus tendre. J'aurois pû ſervir à la juſtifier, moi qui la voyois beaucoup plus familiérement, & qui n'avoit pas fait difficulté de la propoſer à ma Belle-fille, pour ſa compagne & ſon amie. Je lui dois ce témoignage, que pendant plus de ſix mois qu'elle paſſa dans le plus intime commerce avec nous, il n'y eut rien dans ſa conduite, ni dans celle de ſon mari, qui ne répondît parfaitement à la premiere idée qu'ils nous avoient donnée tous deux de leur caractere. Le vieil Eſpagnol eut la prudence, à ſon arrivée, de s'adreſſer à M. Rindekly, & à moi, pour apprendre de nous quelle avoit été la conduite de ſa fille, avant que de lui rendre ſon ami-

tié. Il nous fit d'abord quelques plaintes du ſecours que nous avions prêté à leur évaſion ; mais en lui expliquant les circonſtances, nous lui fîmes confeſſer que l'humanité nous en avoit fait une loi. Il finit par nous en faire des remercimens, & recevant avec une vive ſatisfaction le témoignage que nous lui rendîmes en faveur de ſes enfans, il nous marqua tous les ſentimens d'une vive amitié. M. le Duc de Portland, qui étoit le plus galant de tous les hommes, & qui mêloit peut-être quelques ſentimens de tendreſſe à l'eſtime qu'il avoit pour ſa fille, le traita, pendant ſon ſéjour à Spanish-town & à Port-Royal, avec toute la politeſſe qu'il auroit eue pour un Eſpagnol du premier rang.

M. Rindekly avoit réparé notre Equipage, en recevant à notre ſervice tous les Matelots qui s'étoient preſentés, & les circonſtances ne lui avoient pas permis d'être fort difficile dans le choix. Comme nous ne penſions plus qu'à retourner directement en Angleterre avec une carguaiſon des meilleures marchandiſes de l'Amérique, il ſe préſenta pluſieurs

perſonnes qui nous demanderent le paſſage. Le bonheur de ma famille nous fit recevoir M. Speed, un riche Marchand, qui, ayant perdu depuis quelque tems ſa femme, & ſe trouvant dans un âge fort avancé, avec deux fils qu'il aimoit tendrement, s'étoit déterminé, ſur leurs inſtances, à retourner à Londres avec toute ſa fortune. Il avoit diſpoſé d'une excellente Plantation en faveur d'un Quaker de Philadelphie, qui l'avoit à la vérité payée tout ce qu'elle valoit, mais qui avoit mérité de lui cette préference, par un ſervice fort ſingulier. M. Speed, revenant de la Virginie, où ſes affaires l'avoient conduit, s'étoit embarqué dans un Vaiſſeau qui apportoit du bled & d'autres grains à la Jamaïque. En faiſant le tour des Iſles, comme j'ai remarqué qu'on y eſt preſque toujours forcé dans certaines ſaiſons, il avoit été jetté, par un ouragan, dans l'Iſle de Nevis, où il tomba malade à Charles-town. Le Vaiſſeau qui l'y avoit apporté reprit ſa route, & laiſſa M. Speed à Charles-town, dans un état ſi deſeſperé, qu'il paſſoit pour mort. Cette

nouvelle fut apportée à ſa famille, qui faiſoit ſon ſéjour à Spanish-town, & s'y confirma d'autant plus qu'ayant été plus de ſix mois ſans ſe rétablir, & ſans trouver la moindre occaſion pour informer ſa femme, & ſes enfans de ſa ſituation, il fut réduit à la derniere néceſſité dans l'Iſle de Nevis. Quelques honnêtes gens, à la vérité, prirent ſoin de lui, ſur la ſeule foi de ſes diſcours; car il n'y étoit connu de perſonne. Mais n'ayant pû obtenir qu'on fît les frais de le reconduire exprès à la Jamaïque, le chagrin de ſe trouver comme abandonné à ſon infortune, lui fit prendre la téméraire réſolution de partir dans une petite Barque, avec deux Matelots à qui elle appartenoit, & qu'il avoit gagnés par la promeſſe d'une groſſe récompenſe. Leur voile n'ayant pas longtems réſiſté au vent, ils ſe trouverent ſans ſecours pour ſe conduire, & jettés, après deux ou trois jours d'agitation, dans une petite Iſle à peine connue, quoiqu'habitée par quelques familles Angloiſes. Elle ſe nomme Anguilla. Les Habitans en ſont ſi pauvres, & ſi accoutumés à la

pareſſe & à l'oiſiveté, qu'on auroit peine à ſe le perſuader d'une Colonie d'Anglois ſi l'on n'en étoit informé par des Relations certaines. Ils ſont ſans commerce avec les Iſles voiſines, ſans Prêtres, ſans Juges, & preſque ſans Chefs; car chaque famille ne reconnoît point d'autre autorité que celle du plus ancien, & n'y defere même que dans les cas où le bien public eſt intereſſé. Leurs occupations, comme leurs richeſſes, conſiſtent dans la culture de leurs terres, dont ils ne tirent que ce qui eſt purement néceſſaire à leur nourriture. Leur ignorance & leur groſſiereté ſont ſi exceſſives, qu'ils ne ſçavent point l'origine de leur établiſſement. Leurs voiſins, dans d'autres Iſles, n'en ſont pas mieux informés; & ſi l'on conſidere qu'il n'y a pas deux ſiecles que nos Anglois occupent quelques-unes des Antilles, on admirera ſans doute que dans un eſpace ſi court les mœurs, & même la raiſon, ſoient capables d'une ſi étrange révolution.

M. Speed fut reçu néanmoins fort humainement de ces Anglois Barbares. Sa maladie, dont l'impatience

de retourner dans ſa famille ne lui avoit pas permis d'attendre tout-à-fait la fin, ſe renouvella avec plus de danger que jamais. Il fut encore près de trois mois à l'extrêmité, dans l'Iſle d'Anguilla. Enfin, ſes forces étant revenues, il reprit la réſolution de ſe confier aux flots dans ſa Barque, avec les ſecours que ſes deux Matelots purent ſe procurer pour rendre leur navigation plus certaine. Mais en avançant dans une Mer dangereuſe, ils donnerent contre un rocher qu'ils n'avoient point apperçu, & qui fendit ſi malheureuſement leur Barque qu'elle coula preſqu'auſſi-tôt à fond. Ils ſe trouverent tous trois ſans autre reſſource que deux rames, qu'ils avoient eu le tems de lier enſemble à la premiere vûe de leur malheur. Ils s'y tinrent ſi fortement attachés que malgré l'agitation des vagues, ils paſſerent un jour preſque entier dans cette affreuſe ſituation. Vers le ſoir, un Vaiſſeau qui alloit d'Antego à la Jamaïque, ſe trouva ſi près d'eux qu'ils euſſent pû ſe faire entendre ſi l'extinction de leur voix ne les eut empêchés de jetter des cris. Mais par le

plus heureux hazard, le Quaker, qui étoit à Bord, apperçut un corps qu'il prit pour quelque monſtre marin. Sans autre ſoupçon, il prit lui-même un croc, qu'il lança deſſus, & qui ſaiſit les rames dans l'endroit où elles étoient liées. La facilité qu'elles eurent à ſuivre lui fit bien-tôt découvrir trois hommes, & l'on trouva auſſi-tôt le moyen de les ſecourir. M. Speed, tout affoibli qu'il étoit encore par une longue maladie, avoit réſiſté plus vigoureuſement que ſes deux Compagnons à l'impreſſion de la crainte & des flots. Il en vit mourir un preſqu'au moment qu'ils furent tirés dans le Vaiſſeau, & l'autre peu de jours après. Son Bienfaiteur, avec les principes de charité qui ſont ordinaires dans ſa Secte, continua, ſans le connoître, de lui rendre tous les ſervices dont il avoit beſoin dans ſa miſere; & par la crainte d'en diminuer le mérite aux yeux du Ciel, il refuſa enſuite toutes les récompenſes que la généroſité & la reconnoiſſance porterent M. Speed à lui offrir. Dans le marché même qu'il fit avec lui pour ſa Plantation, il voulut, par le même motif, qu'elle fût

eſtimée ſa juſte valeur ; de ſorte que l'unique obligation qu'il eut à M. Speed fut de l'avoir préferé à quantité d'autres qui s'étoient préſentés pour l'acheter.

Nous eûmes encore pour Compagnon de voyage, le Colonel du Bourgay, François réfugié, fort aimé de M. le Duc de Portland, qui l'avoit nommé ſon Lieutenant Général dans le Gouvernement de la Jamaïque. Il devoit retourner à Londres ſur le Kingſton, qui l'avoit amené avec M. le Duc ; mais une querelle qu'il prit avec le Capitaine lui fit naître l'envie de nous demander le paſſage. Cet Officier François n'eut pas le tems de ſe faire des amis à la Jamaïque par ſon mérite ; & s'y fit un grand nombre d'ennemis par ſes prétentions. Ayant vû les appointemens du Gouverneur augmentés juſqu'à cinq mille livres ſterling, c'eſt-à-dire preſqu'au double, il s'étoit crû en droit de demander la même augmentation pour les ſiens, & la faveur de M. le Duc de Portland avoit fait une eſpece de loi au Conſeil de lui accorder ſa demande. Mais tout le monde avoit murmuré

de cette exaction. Son Emploi même étoit un ſurcroît de charge que la Colonie croyoit inutile lorſque le Gouverneur y faiſoit ſa réſidence, & dont elle avoit eſperé ſe délivrer à l'arrivée du Duc. Cependant ce Seigneur, qui vouloit rendre ſervice à M. du Bourgay, avoit déclaré dans ſon premier diſcours, que l'intention du Roi étoit qu'il fût reçu avec des honneurs & des appointemens. L'Aſſemblée avoit d'abord écouté cette déclaration d'un air fort mécontent; ce qui n'empêcha point qu'elle n'accordât mille livres ſterling au Colonel. Mais les déſagrémens qu'il prévit dans un Office ſi peu goûté du public, lui firent prendre le parti de retourner en Angleterre, pour y joüir tranquillement de ſon titre & du revenu.

Toutes nos affaires étant arrangées avec M. Thorough & mon fils, nous mîmes à la voile dans un tems ſi ſerein que nous devions eſperer la plus favorable navigation. Cette eſpérance fut renverſée dès le premier jour par une horrible tempête, qui briſa deux de nos mâts, & qui nous fit regarder comme un bonheur d'être jettés

ſur la Côte de Saint Domingue, entre le petit Port de Cereſa & la Capitale Eſpagnole. Le vent ayant changé pendant la nuit, nous aurions pû nous garantir du danger qui nous menaçoit ſi notre Vaiſſeau n'avoit pas eu beſoin de réparation. Mais il s'y étoit fait pluſieurs voies d'eau, qui nous forcerent de demeurer deux jours à l'ancre. Un preſſentiment ſecret m'avoit rendu l'humeur extrêmement chagrine, lorſque nous fûmes abordés par deux Vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, auſquels nous ne vîmes aucune apparence de pouvoir réſiſter. Quoiqu'ils ne nous fiſſent point appréhender d'hoſtilités, & que retournant à Londres en qualité de Marchands, notre malheur ne dût nous en faire attendre que des politeſſes & du ſecours, il n'étoit que trop à craindre, dans des circonſtances où les plaintes des deux Nations augmentoient tous les jours, qu'ils ne nous fiſſent eſſuyer du moins des recherches incommodes. M. du Bourgay, qui étoit homme de courage, paroiſſoit auſſi deſeſperé que nous de n'être pas en état de rejetter toutes les propoſitions dont nous pou-

vions craindre des ſuites déſagréables. Mais il fallut ceder à la néceſſité. Les Eſpagnols, qui n'avoient pas moins de quatre cens hommes ſur leurs deux Bords, vinrent à nous avec toute la hauteur qu'ils pouvoient tirer d'une telle ſupériorité. Ayant reconnu que nous étions chargés en marchandiſes pour l'Europe, il ne leur reſta, pour chercher des prétextes à nous quereller, que de viſiter exactement notre cargaiſon. Elle conſiſtoit en ſucre, en indigo, en ambre gris, & en drogues des meilleures eſpeces, qu'ils ne purent méconnoître pour des effets de la Jamaïque; mais en portant leurs recherches juſques dans la chambre qui m'étoit commune avec M. Rindekly, ils trouverent nos trois caiſſes de perles, dont ils nous demanderent auſſi-tôt l'origine. Comme il ne nous reſtoit de notre ancien Equipage que le Pilote & deux Valets, ils auroient mal réüſſi à tirer de nos gens d'autres lumieres que celles qu'ils reçurent de nous. Je leur avois répondu qu'aïant fait le voyage de la plûpart de nos établiſſemens, j'avois ramaſſé le tréſor qu'ils me voyoient, dans diffe-

rentes Colonies ; ils prirent là-deſſus pluſieurs de nos Matelots à l'écart, & les menaces ne furent pas moins employées que les offres pour leur arracher notre ſecret. Mais tandis qu'ils ſe donnoient des mouvemens inutiles, un de leurs gens trouva dans un petit tiroir, qui tenoit à l'une des caiſſes, le Mémoire qui contenoit non-ſeulement le nombre des perles, mais quelques obſervations ſur celles qui avoient été pêchées en notre préſence, & ſur les differens lieux de la Marguerite, d'où nous avions tiré les autres. Si ce n'étoit point aſſez pour découvrir tout le miſtere de notre voyage, il n'en falloit pas tant pour fournir à nos Ennemis le prétexte qu'ils cherchoient. Ils conclurent que les Perles étoient un bien qui venoit des Pays Eſpagnols, & ſur la ſeule contradiction qu'ils prétendirent trouver entre nos premieres réponſes & le Mémoire, ils ſe ſaiſirent des perles comme d'un vol qu'ils étoient en droit de reclamer. A toutes nos plaintes, ils ne répondirent qu'en faiſant valoir la bonté qu'ils avoient de nous laiſſer notre ambre gris, parce qu'ils

ne voyoient pas ſi clairement, nous dirent-ils, qu'il vînt des Colonies d'Eſpagne, quoiqu'ils n'euſſent que trop de raiſons de le ſoupçonner. Ils ajouterent qu'ils vouloient nous apprendre les procedés juſtes & honnêtes, & qu'ils exhortoient notre Nation à profiter de ces exemples. Je ne puis douter que M. Rindekly & M. du Bourgay ne reſſentiſſent des agitations cruelles en ſe voyant forcés de ſouffrir cette raillerie. Mais les miennes furent ſi vives, que m'étant jetté ſur mon lit j'y demeurai longtems ſans connoiſſance, & que je ne revins de cet état que pour tomber dans une dangereuſe maladie.

Nous eûmes la liberté de remettre à la voile. Ce ne fut pas ſans avoir conſulté entre nous ſi nous ne devions pas porter nos plaintes au Gouverneur de Saint Domingue, & lui demander la reſtitution d'un bien qui nous étoit arraché contre toutes ſortes de droits. Mais outre que mille exemples nous apprenoient trop clairement qu'il n'y avoit point de juſtice à eſperer, les deux Vaiſſeaux de guerre avoient cinglé en pleine Mer, & nous

devions juger que s'ils n'étoient pas partis du Port pour quelque voyage, ils s'éloignoient peut-être pour aller partager nos dépoüilles.

M. Speed, dont le caractere étoit la bonté & la douceur, ne me quitta point un moment pendant ma maladie. Comme il ne pouvoit douter qu'elle ne vînt de ma perte, & qu'en s'efforçant de me conſoler, il me donna lieu de lui raconter l'hiſtoire de ma fortune, & combien le malheur qui venoit de m'arriver mettoit de changement dans mes eſpérances, il fut informé par dégrés de la ſituation de ma famille. L'interêt qu'il prit enſuite à ma ſanté me parut encore plus vif. Ses deux fils même partagerent les aſſiduités & les ſoins de leur pere. Enfin, profitant un jour de quelques momens de relâche que la fiévre m'avoit accordés, il me fit tant de queſtions ſur l'âge & le caractere des deux filles qui me reſtoient à marier, que je ne crus pas ſa curioſité ſans deſſein. M. Rindekly me dit le même jour, qu'il lui avoit parlé de moi dans les termes les plus tendres, & qu'il avoit voulu ſçavoir comment

il ſe trouvoit d'avoir épouſé ma fille. Ces diſcours néanmoins ne produiſirent point d'autre ouverture pendant le reſte de notre voyage.

Ma ſanté empirant de jour en jour, M. Rindekly, dont l'amitié pour moi ne s'étoit jamais refroidie, prit la réſolution, ſans me conſulter, de relâcher au premier lieu où je pourrois recevoir du ſecours & du ſoulagement. Nous étions ſans Chirurgien; & dans l'abondance de mille drogues dont notre Vaiſſeau étoit chargé, perſonne ne ſe fioit aſſez à ſes lumieres pour me propoſer d'en faire uſage. Je fus ſaigné trois fois par mon Valet, qui n'avoit que ſon adreſſe naturelle pour me raſſurer; car il portoit des lancettes dont il n'avoit jamais fait d'uſage. Cependant je me trouvai beaucoup mieux en arrivant à la vûë des Canaries, & ſi M. Rindekly s'étoit rendu à mes inſtances, nous aurions continué notre route ſans nous arrêter. Nous avions rencontré depuis deux jours le Kingſton, qui avoit fait une fort heureuſe route, puiſqu'il étoit parti de la Jamaïque après nous. C'étoit une eſcorte qui me

faiſoit inſiſter à le ſuivre. Et M. du Bourgay, qui ne déſiroit que de ſe revoir à Londres, aima mieux ſe réconcilier avec ſon ennemi que de manquer l'occaſion de hâter ſon retour. Il nous quitta pour paſſer dans ſon Bord, tandis que l'amitié de M. Rindekly, & de M. Speed, fit tourner nos voiles vers le Port de Ferro. Nous connoiſſions ce lieu, & ce fut la raiſon qui nous le fit préferer à celui de Canarie; ſans compter que le reſſentiment dont nous étions remplis contre les Eſpagnols, nous faiſant relâcher à regret ſur leurs Terres, le Port où nous pouvions aborder avec moins de répugnance étoit celui où leur Nation étoit en plus petit nombre.

Les hazards ne ſont jamais ſurprenans ſur Mer, parce que c'eſt proprement l'empire de la fortune. Il me parut bien merveilleux néanmoins que le premier viſage que je reconnus en débarquant à Ferro fut celui de M. King qui ſe promenoit ſur le Port. Je l'avois laiſſé dans l'Iſle de Java, ſi content de ſa fortune & ſi accoutumé au Pays, qu'il étoit réſolu d'y paſſer le reſte de ſes jours. Cepen-

dant la perte de ſes enfans, que la petite vérole avoit emportés dans un eſpace fort court, lui avoit inſpiré du dégoût pour ſon établiſſement. Il avoit chargé un Vaiſſeau de tout ſon bien, & s'y étoit embarqué avec ſa femme; il retournoit à Londres pour ſe procurer la ſatisfaction de laiſſer du moins ſes richeſſes à des héritiers qui lui appartinſſent de plus près que les Hollandois. Sa femme s'étoit trouvée fort mal ſur ſon Vaiſſeau, & c'étoit une raiſon de ſanté qui l'avoit porté comme nous à relâcher dans l'Iſle de Ferro. Il devint bien-tôt l'ami de M. Speed & de M. Rindekly, autant qu'il étoit le mien. Mais ſa femme, moins heureuſe que moi, mourut, quelques jours après, de ſa maladie.

Trois ſemaines de repos, me retablirent ſi parfaitement que je fus le premier à parler de notre départ. M. Rindekly n'avoit pas tant perdu le ſouvenir des Côtes d'Afrique que les déſirs de ſon cœur ne tournaſſent encore de ce côté-là. Il s'imagina même que dans le regret que je ſentois de notre perte, j'aurois plus de faci-

lité à former avec lui quelque nouveau projet, & n'ayant rien de reſervé pour M. Speed il me renouvella cette propoſition dans ſa préſence. Mais outre que la cargaiſon de notre Vaiſſeau ne nous permettoit pas de riſquer témérairement tant de richeſſes, je commençois à ſentir une vive impatience de me revoir à Londres. Les réflexions que notre perte & la douleur même qu'elle m'avoit cauſée, me faiſoient faire tous les jours ſur la fragilité des biens de la fortune, m'apprenoient à borner plus que jamais mes déſirs, & à me croire trop heureux de pouvoir jouir tranquillement d'une ſituation auſſi douce que celle où j'allois me voir encore. Je conſiderois que M. Speed, M. King, M. Thorough, après avoir paſſé toute leur vie à s'enrichir par le commerce, n'en avoient pas d'autre fruit à recueillir que celui que je pouvois déja m'aſſurer comme eux, & que ſi j'étois moins riche, je ne laiſſois pas de l'être aſſez pour me procurer toutes les douceurs qu'un eſprit raiſonnable peut attendre des richeſſes. J'avois ſur eux cet avantage qu'é-

tant plus jeune, l'avenir me promettoit plus de tems pour jouir. C'étoit un bien dont je ne pouvois me priver ſans folie, puiſque j'étois capable de le ſentir. Mon Fils & l'aînée de mes Filles étoient heureuſement établis. N'étois-je point en état de faire une condition auſſi heureuſe à mes autres enfans? & pourquoi riſquer non ſeulement ma ſanté & ma vie, mais la certitude préſente de ma fortune pour des eſpérances incertaines? Je fis entrer d'autant plus facilement M. Rindekly dans ces principes, qu'ils furent ſecondés par les raiſonnemens & les conſeils de M. Speed. La triſteſſe que M. King reſſentoit de la mort de ſa femme ne l'empêcha point de fortifier mon parti par ſes réflexions. Enfin nous remîmes à la voile, avec le ſeul déſir d'arriver promptement en Angleterre. Je n'oſe dire que ma modération fut recompenſée par la juſtice du Ciel; mais en paſſant à la vûë de Madere, nous rencontrâmes une Chaloupe montée de ſix perſonnes qui luttoient contre les flots, c'eſt-à-dire, qui ſe ſervoient de toute leur adreſſe & de toutes leurs forces, pour gagner l'Iſle.

Les flots leur étoient si contraires que le secours des rames paroissoit peu leur servir. Aussi-tôt qu'ils nous eurent apperçus, ils abandonnerent tout autre dessein, pour se laisser conduire au vent qui les poussoit vers nous. A mesure qu'ils approchoient, nous remarquâmes qu'ils étoient si moüillés par les vagues qu'on ne pouvoit distinguer la couleur de leurs habits. Enfin nous les reçûmes à bord ; mais ce ne fut pas sans difficulté. Deux femmes qui étoient dans cette malheureuse troupe tomberent évanouïes, lorsque leur Chaloupe fut accrochée au Vaisseau. Les hommes qui les conduisoient n'étoient guéres dans un meilleur état. Nous apprîmes d'eux en fort peu de mots qu'ils étoient échappés au plus affreux de tous les naufrages, & que voguant depuis deux jours dans la Chaloupe à la merci des flots, ils nous devoient la vie qu'ils recevoient de notre secours. La foiblesse où ils étoient tous ne leur permettant point de parler davantage, ils nous demanderent la liberté de se reposer & le tems de reprendre leurs forces. On tira de la Chaloupe avec eux quelques

malles, & un coffre fort péſant, dont ils nous recommanderent de prendre un ſoin particulier. Dès le même jour, une des deux femmes, qui paroiſſoit âgée de cinquante ans, mourut entre les bras de l'autre qui étoit ſa fille; & des quatre hommes, deux nous parurent ſi mal que nous eſperâmes peu pour leur vie.

Nous leur faiſions rendre toutes ſortes de ſoins, ſans permettre à notre curioſité de les interroger. A peine avions-nous pû diſtinguer leur Nation, parce que nous ayant reconnus pour Anglois, ils nous avoient parlé dans notre langue, mais avec peu d'éxactitude; & nous ne nous trompions point en les croyant Eſpagnols. Pendant trois jours ils eurent toute la liberté qu'ils ſoubaitoient, dans une cabane qu'on leur avoit abandonnée. Le quatriéme, ils firent prier le Capitaine d'y paſſer. M. Rindekly qui avoit toujours porté ce titre, ne laiſſa point de me demander ſi je voulois paroître pour lui, & m'en preſſa même, par la ſeule haine qu'il portoit aux Eſpagnols. J'y conſentis pour l'obliger. On me fit approcher d'un homme qui

paroiſſoit expirant. Il lui reſtoit neanmoins aſſez de voix pour faire entendre le diſcours qu'il me tint, & à ſes Compagnous qui étoient dans la même chambre que lui.

Il me declara qu'il étoit Eſpagnol; & qu'ayant commandé longtems un Vaiſſeau de guerre en Amérique, il revenoit avec ſa famille pour jouir en Eſpagne de quelques richeſſes qu'il avoit amaſſées. Il avoit eſſuié une furieuſe tempête, qui l'avoit forcé de ſe mettre dans ſa Chaloupe avec ſa femme, ſa fille, & trois hommes de ſon Equipage, & ce qu'il avoit pû ſauver de plus précieux. Son Vaiſſeau avoit péri preſqu'au même moment à ſes yeux, & l'intérêt de ſon propre ſalut, lui avoit fait une cruelle néceſſité de s'éloigner du reſte de ſes gens, dont la plûpart s'étoient efforcés inutilement de gagner ſa Chaloupe à la nage. Après avoir erré pendant deux jours, il s'étoit apperçu que la force des vagues lui avoit fait manquer l'Iſle de Madere, & nous l'avions trouvé dans les efforts qu'il faiſoit pour reprendre le deſſus du vent. Il doutoit qu'il y eût pû réuſſir, puiſqu'ayant paſſé deux

jours & une nuit preſque ſans nourriture, ſa vigueur & celle de ſes gens étoit auſſi épuiſée par le beſoin que par le travail. J'en pouvois juger par l'état où je les avois trouvés, par la mort de ſa femme, & par la ſienne qu'il ne ſentoit point éloignée. Les trois Eſpagnols qu'il avoit avec lui étant des domeſtiques auxquels il n'avoit qu'une confiance médiocre, il ſe flattoit de pouvoir faire plus de fond ſur des gens tels que nous, dont la politeſſe & l'humanité le prévenoit en notre faveur. Son plus cher tréſor étoit ſa fille, quoiqu'il n'eſtimât pas moins de cent mille ducats les coffres qu'il avoit ſauvés du Naufrage. Il me la confioit avec tout le bien qui alloit être ſon héritage ; & puiſque nous allions paſſer au long de l'Eſpagne, il me conjuroit de la remettre dans le premier Port où elle voudroit débarquer. Il ajoûta qu'il plaignoit le ſort de cette chere fille, qui alloit ſe trouver plus étrangere dans ſa Patrie qu'en Amérique, & qu'il ne pouvoit trop ſe reprocher un malheureux voïage qu'il n'avoit entrepris que par l'ambition

de paroître en Eſpagne avec une fortune pour laquelle il n'étoit pas né.

Je l'aſſurai que dans ſon malheur, il devoit rendre graces au Ciel de l'avoir fait tomber entre nos mains, & je lui promis avec ſerment que nous nous ferions un point d'honneur de répondre à ſa confiance. Il donna ordre à ſes gens d'éxécuter toutes mes volontés, & à ſa fille de m'obéir comme à lui. Elle n'avoit pas plus de dix-ſept ans. L'abbatement où je la voyois me fit craindre que ſa vie ne fut pas plus longue que celle de ſon pere. Je l'embraſſai en lui promettant de prendre pour elle tous les ſentimens qui pouvoient adoucir ſa perte & faciliter ſes affaires. Notre familiarité devint plus étroite après cette explication. J'étois à tous momens dans leur cabane, & je leur rendis toutes ſortes de ſoins; mais le pere n'en eut pas beſoin longtems. Je le vis mourir entre les bras de ſa fille, après m'avoir repeté, dans les termes les plus tendres, la priere qu'il m'avoit faite de lui tenir lieu de ce qu'elle alloit perdre.

M. Rindekly à qui j'avois rendu un

un compte fidelle de mes engagemens, n'approuva pas beaucoup la propoſition que je lui fis de nous arrêter à Cadis. Il craignoit les Eſpagnols autant qu'il les haïſſoit. Cependant mes promeſſes étoient ſi formelles, que l'honnêteté ne me permettoit pas d'y manquer. Je le forçai d'en convenir, & je tirai ſa parole qu'il ne s'y oppoſeroit point. Dans cet intervalle je conſolois la jeune Eſpagnole, qui ſe nommoit Anna Pelez, & je m'appercevois avec plaiſir que mes conſolations n'étoient pas inutiles. Elle perdit encore un de ſes trois domeſtiques, & la ſanté des deux autres ne paroiſſoit pas plus aſſurée; mais la ſienne ſe fortifia de jour en jour. Nous commencions à découvrir les Côtes d'Eſpagne, ſans qu'elle m'eût encore fait connoître ſes deſſeins, & je perſiſtois toujours dans la penſée de nous arrêter à Cadis; mais lorſque je lui en fis la propoſition, elle me pria d'écouter ce qu'elle avoit médité depuis la mort de ſon pere. Elle étoit née, me dit-elle, en Eſpagne, mais fille d'un ſoldat, & ſans aucune connoiſſance de ſa famille, qui de l'aveu

de ſon pere, étoit fort obſcure. Il étoit parti avec elle & ſa mere, dans un Vaiſſeau qui menoit quelques troupes à la Havana, & s'étant diſtingué par ſon courage & ſa conduite, il étoit parvenu de degrés en degrés à commander un Vaiſſeau de guerre, ſur lequel il avoit trouvé les occaſions de s'enrichir. Le déſir de s'établir dans ſa Patrie, lui avoit fait quitter l'Amérique; & ſous la conduite d'un pere, elle n'avoit pas douté qu'elle ne pût trouver quelque agrément en Eſpagne. Mais le malheur qu'elle avoit eû de le perdre changeoit entierement ſa ſituation. A qui s'adreſſeroit-elle à Cadis, ou dans une autre Ville, lorſqu'elle n'y connoiſſoit perſonne; & ſi elle cherchoit ſes parens dans les Aſturies d'où elle ſçavoit que ſon pere étoit originaire, comment pourroit-elle ſupporter le déſagrement de tomber dans une famille vile & pauvre, avec l'éducation qu'elle avoit reçue, & l'habitude où elle étoit de vivre dans le commerce des honnêtes gens! Sa repugnance étoit ſi forte à paroître en Eſpagne ſans connoiſſances & ſans appui,

que dans l'impuiſſance de retourner ſur le champ à la Havana, & remplie de la confiance que celle même de ſon pere lui avoit inſpirée pour moi, elle ne balançoit point à me demander la permiſſion de me ſuivre en Angleterre. Il n'y avoit point de lieu au monde où elle ne pût vivre heureuſe lorſqu'elle y vivroit avec honneur. Je rendrois témoignage de ſon avanture, & de ſa naiſſance. Je la tenois des mains de ſon pere. Elle ne doutoit pas qu'avec le caractere d'honnête homme, tel qu'elle devoit me le ſuppoſer dans ma Patrie, & le témoignage de tous les gens de notre Vaiſſeau, je ne puſſe contribuer à ſon établiſſement.

Sa réſolution me parut ſi bien affermie que je n'entrepris point de la combattre. M. Rindekly & nos autres amis ne manquerent pas de l'approuver. Nous doublâmes la pointe de l'Eſpagne ſans penſer davantage à Cadis, & le reſte de notre route fut heureux juſqu'à Londres. Je dois remarquer ſeulement que Mademoiſelle Pelez ne gardant plus de reſerve avec moi, remit à mes ſoins tous les

biens qui lui reſtoient de ſon pere, & qu'elle m'abandonna de même, la diſpoſition de ſa demeure & de ſa conduite en Angleterre.

J'étois le ſeul de notre ſocieté qui eût à Londres une maiſon prête à la recevoir; car M. Rindekly avoit laiſſé ſa femme avec la mienne, qui étoit ſa mere, & ne pouvoit pas ſe donner tout-d'un-coup un autre logement. M. Speed, avec ſes deux fils, & M. King, étoient comme étrangers dans leur Patrie, après avoir paſſé plus de trente ans dans les Indes. Je ne pouvois leur offrir de les recevoir tous chez moi. Mais leur voyant pour moi tant de confiance & d'amitié qu'ils ſembloient compter ſur mes ſervices pour leurs premiers arrangemens, je dépêchai mon Valet de Graveſend, pour avertir ma femme & Madame Rindekly de notre arrivée, avec ordre de loüer, dans le voiſinage de ma maiſon, trois appartemens, pour M. Speed, M. King, & Mademoiſelle Pelez. L'impatience de nos femmes les amenerent au-devant de nous dans un Bateau de la Tamiſe. Quelle joie de ſe revoir en bonne

ſanté, après une longue abſence & de ſi dangereux voyages ! Madame Rindekly avoit mis heureuſement au monde le premier fruit de ſon mariage, & n'avoit pas manqué de le faire apporter avec elle. Mes deux autres filles n'étoient pas moins aimables que leur aînée, & mon ſecond fils s'étoit formé par une fort bonne éducation. Il faut être pere, mari, & auſſi charmés que nous l'étions de tous ces titres, pour juger des tranſports de M. Rindekly & des miens. Quoique ma femme eût déja pris des meſures pour les appartemens que je lui avois fait recommander, elle avoit conçu que nos amis ne ſe ſépareroient pas de moi le même jour, & ſes ordres étoient donnés pour un ſouper magnifique où nous devions tous nous réünir.

Jamais la joie ne produiſit des effets plus vifs & plus naturels. Mademoiſelle Pelez s'attacha dès le premier jour à ma famille, & s'en fit aimer comme ſi j'euſſe été véritablement ſon pere. M. Speed obſerva beaucoup mes filles, & ſes deux fils ne parurent pas moins ſenſibles aux

agrémens de leurs manieres & de leur figure. Notre ſouper fut une des plus délicieuſes Fêtes du monde. Mais lorſqu'on parla de ſe retirer, je fus ſurpris de voir M. Speed appeller ſes deux fils dans une ſalle voiſine, où il fut quelques momens avec eux. Enſuite m'ayant fait prier d'y paſſer auſſi, il m'adreſſa un diſcours auquel j'étois fort éloigné de m'attendre. Les obligations, me dit-il, qu'il avoit à mon amitié, le goût qu'il avoit pris pour moi & pour ma famille, & celui que ſes deux fils venoient de concevoir pour mes filles, ne lui permettoient pas de remettre au lendemain la propoſition de s'unir plus étroitement à moi. S'il l'avoit differée juſqu'à Londres, c'eſt qu'il avoit ſouhaité, comme il venoit de s'en aſſurer heureuſement, que ſes fils trouvaſſent dans leur propre cœur des raiſons de ſe conformer à ſes volontés. Il ne perdoit pas un moment, parce qu'il prévoioit qu'à mon retour il ſe préſenteroit plus d'un mari pour mes filles. Il me prioit de tenir compte à ſes enfans de l'ardeur qu'ils avoient à s'offrir les premiers ; & ſe trouvant

riche de ſoixante mille livres ſterlings, il me promettoit de leur en donner chacun vingt-cinq mille, en attendant les dix mille autres, qu'il ſe réſervoit pour vivre, & qu'ils partageroient après ſa mort.

Je l'embraſſai avec reconnoiſſance. Mais étant ſans empreſſement pour marier mes filles, qui étoient fort jeunes, & que j'étois bien aiſe de voir quelque tems autour de moi, je me contentai de lui répondre que ſenſible comme je devois l'être à tant d'amitié, je m'engageois volontiers à ne pas recevoir d'autres gendres que ſes fils. J'ajoutai qu'à l'âge où ils étoient encore, un peu de culture étoit néceſſaire à leurs qualités naturelles, & que je travaillerois de mon côté à rendre mes filles plus dignes d'eux. M. Speed prit ce compliment pour une excuſe honnête, & m'en marqua tant de chagrin, que partagé entre le penchant que je me ſentois pour lui & la crainte de bleſſer l'inclination de mes filles, je me réduiſis à lui demander quelques jours pour laiſſer naître leur penchant, contre lequel il ne devoit pas ſouhaiter plus que

moi qu'elles fuſſent à ſes fils. Il ne put rien oppoſer à cette demande ; mais pour commencer lui-même à les gagner, il leur fit auſſi-tôt préſent de quelques diamans d'un grand prix, que je ne les empêchai point d'accepter ; & leur offrant ſes deux fils, il leur dit galammment que c'étoient deux Amans qu'il leur avoit amenés de l'extrêmité du monde. Ma femme, qui avoit pris de l'inclination pour Mademoiſelle Pelez, en apprenant ſon avanture, & qui craignit les dangers auſquels une perſonne de ſon âge pouvoit être expoſée dans un appartement de loüage, trouva le moyen de la loger avec mes filles.

Parmi tant de contentemens, j'eus le lendemain un ſujet d'inquiétude dont je craignis les ſuites. Les Parens de l'Ecrivain que nous avions emmené n'eurent pas plûtôt appris notre retour, que dans la ſurpriſe de ne le pas revoir, & de n'en apprendre aucune nouvelle des gens de notre Equipage, qui avoit été renouvellé entierement depuis ſa mort ; ils s'adreſſerent directement à M. Rindekly. Nous avions peu penſé à ſa caſſette dans un ſi long

intervalle. Cependant elle ſe trouvoit encore entre les nôtres, & M. Rindekly, après avoir raconté à ſes parens les circonſtances de ſa mort, ne fit pas difficulté de leur remettre tout ce qui lui avoit appartenu. En viſitant la caſſette, ils y trouverent l'ordre du Miniſtere, qui concernoit nos entrepriſes. Des gens avides, qui étoient fâchés que l'héritage de l'Ecrivain ſe réduisît à d'inutiles papiers, s'imaginerent qu'ils avoient quelque récompenſe à prétendre du Miniſtre en lui remettant une Piece qui ſembloit intereſſer le Gouvernement. En effet la Cour ſe rappella les circonſtances où elle avoit donné cet Ordre. M. Rindekly reçut, dès le jour ſuivant, celui de ſe rendre à Saint James, où le Roi lui-même avoit ſouhaité de l'entendre. On le preſſa beaucoup ſur le détail de nos voyages. Il raconta ingénument les entrepriſes que nous avions formées en divers tems, ſans craindre d'avouer les avantages que nous en avions tirés. Il avertit même le Roi que dans la même caſſette, où la Commiſſion de l'Ecrivain s'étoit trouvée, on trouveroit une deſ-

cription fort étendue de toute la Côte Occidentale de l'Afrique, dont le reſpect que nous avions crû devoir aux Ordres de la Cour nous avoit empêchés de nous ſaiſir ; & ne faiſant pas difficulté d'offrir au Roi la lecture de notre Journal, il ſe fit honneur d'avoir tenté pluſieurs projets extraordinaires que la fortune avoit fait réüſſir. Le Roi voulut ſçavoir pourquoi nous n'étions pas retournés en Afrique après un eſſai ſi avantageux. Il répondit que ſans y renoncer pour l'avenir, nous avions été refroidis par la difficulté de tomber dans les Cantons qui portent de l'or, après avoir tiré fort bon parti du premier, & qu'aſſez differens d'ailleurs de la plûpart des Négocians, nous avions ſçû borner nos deſirs lorſque nos beſoins avoient été remplis.

Notre entrepriſe à la Marguerite ſurprit beaucoup le Roi. Mais lorſque M. Rindekly lui eut expliqué avec quelle facilité elle nous avoit réüſſi, & combien d'autres eſpérances auroient pû nous réüſſir de même ſi les vents n'avoient été nos plus grands obſtacles ; il s'étonna beaucoup plus

qu'à l'égard du moins des Perles, on laiſſât recueillir aux Eſpagnols des richeſſes dont tous leurs droits n'excluent point les autres Nations, puiſque c'eſt du fond de la Mer qu'elles ſe tirent, & que dans un élement commun à tous les hommes du monde, elles devoient n'être que le partage du travail & de l'induſtrie. D'ailleurs, en ſuppoſant, par des principes aſſez reçus à d'autres égards, que certaines parties de la Mer n'ayent pas moins leurs Maîtres que les differens Pays de la Terre, l'état de Pyraterie mutuelle où nous étions depuis longtems avec les Eſpagnols, juſtifioit aſſez nos entrepri[illegible] Auſſi le Roi regreta-t'il beaucoup nos Perles, & nous permit-il de les mettre au rang des vols continuels dont il demandoit la reſtitution à la Cour d'Eſpagne.

L'ambre gris, dont nous avions rapporté une quantité fort conſidérable, fut un autre ſujet d'étonnement pour le Prince. Il ne concevoit pas, dit-il à M. Rindekly, comment les Marchands Anglois négligeoient une pêche ſi riche. Un Seigneur qui étoit préſent qui n'igno-

roit aucune des voyes du commerce, lui répondit, avec vérité, que cette pêche dépendoit beaucoup de la fortune, parce que pour une année heureuſe, il s'en trouvoit quinze & vingt qui ne produiſoient rien ; que les vents apportoient vraiſemblablement ces richeſſes par le roulement des vagues, & que notre bonheur conſiſtoit ſans doute à nous être trouvés aux Bermudes dans une excellente année. Il interrogea M. Rindekly, & ſes réponſes, qui ſe trouverent d'accord avec les idées qu'il avoit ſur cette matiere, lui cauſerent beaucoup de ſatisfaction. Le Roi ſouhaita de voir le plus gros morceau d'ambre gris que nous euſſions trouvé ; il peſoit vingt-quatre livres. Nous mîmes en délibération ſi nous ne devions pas l'offrir à Sa Majeſté. Mais, pour m'expliquer franchement, le ſouvenir des ordres dont on avoit chargé notre Ecrivain, nous perſuada que nous pouvions nous diſpenſer de cette généroſité. Le Roi fit ôter les Cartes Géographiques aux Héritiers de l'Ecrivain, & leur donna une ſomme honnête pour leur faire tirer quelque fruit du ſervice de leur Parent.

Pendant ce tems-là, les ſoins que M. Speed ſe donnoit pour ſe loger réguliérement, & mettre de l'ordre dans ſes affaires, ne l'empêchoient point de ſuivre les vûës auſquelles il s'étoit attaché. Quelques jours ſe paſſerent, pendant leſquels ſes deux fils ne s'éloignetent point un moment de ma maiſon. Je découvris aiſément que mes filles les ſouffroient ſans répugnance, & je m'éloignois moins que jamais de ces deux mariages. Mais lorſqu'on vint à s'expliquer ouvertement, il ſe trouva que celle de mes filles, que l'aîné des Speeds aimoit le mieux, étoit celle qui avoit du goût pour ſon frere, & qu'il en étoit de même de l'autre. Ce caprice de l'amour ſuſpendit tous nos projets; car malgré l'extrême jeuneſſe de mes filles, je m'étois rendu au deſir de M. Speed, à la ſeule condition que ſes deux fils paſſeroient un an ou deux à Oxford ou à Cambridge avant que d'entrer dans les droits du mariage. Ils me firent des plaintes de leur malheur, comme s'il eut dépendu de moi d'y remedier. Je m'expliquai avec mes filles, que j'aurois cru trop jeunes encore pour être capables de ces déli-

cateſſes de cœur. Mais en m'aſſurant de leur ſoumiſſion, elles me proteſterent qu'il n'y avoit qu'une déclaration abſolue de mes volontés qui pût leur faire ſurmonter leur inclination.

Je ne vis point d'autre reſſource que d'envoyer les jeunes Speeds à l'Univerſité, dans l'eſpérance que le tems rendroit les uns ou les autres plus raiſonnables. Leur Pere y conſentit à regret. Nous leur permîmes d'écrire chacun à leur Maîtreſſe, c'eſt-à-dire, à celle en faveur de qui leur cœur étoit prévenu; mais après l'aveu que mes deux filles m'avoient fait, elles ſe crurent autoriſées à refuſer, chacune de leur côté, des lettres qui ne flatoient pas leur inclination; & ce ne fut qu'après en avoir rejetté pluſieurs, qu'elles convinrent de ſe remettre l'une à l'autre celles de l'Amant qu'elles auroient ſouhaité. Cette comédie ne fut pas ſans agrément pour moi. Mais M. Speed en étoit inconſolable. Dans l'abſence de ſes enfans, il faiſoit leur rolle, en s'efforçant de tourner le cœur de mes filles vers celui dont chacune d'elles étoit aimé. Je lui faiſois ſentir en vain que ce n'étoit que la moitié de ce qu'il déſi-

roit, puiſqu'il n'y avoit pas moins de changement à faire dans le cœur de ſes fils.

Il arriva dans mon voiſinage un événement qui changea beaucoup toutes nos idées. M. . . . Chevalier Baronet fut aſſaſſiné dans ſon lit avec les affreuſes circonſtances qui ont été connues du public. Son Frere, qui étoit ſans biens, ſe trouvant tout-d'un-coup l'héritier de ſes richeſſes & de ſon titre, me fit l'honneur de venir me demander une de mes filles en mariage. Il s'étoit paſſé ſi peu de tems depuis l'infortune de ſon aîné, que je ne pus me perſuader que le deſir de ſe marier lui fût venu tout-d'un-coup. Mes ſoupçons étoient fortifiés par la demande qu'il me faiſoit de la cadette. Elle étoit la plus jolie, quoique ſa ſœur le fût beaucoup auſſi. Je m'expliquai avec politeſſe, ſans m'ouvrir aſſez pour lui faire connoître mes véritables inclinations. Mais je ne perdis pas un moment pour approfondir la vérité de mes conjectures. Je fis appeller Henriette ma ſeconde fille, & je lui demandai ſi elle connoiſſoit le Chevalier. Sa rougeur

m'inſtruiſit mieux que ſes réponſes. Elle me dit pourtant qu'elle l'avoit vû dans quelques maiſons où elle s'étoit trouvée avec ſa mere. Je feignis d'être mieux informé. Elle me confeſſa que depuis trois ou quatre mois il étoit paſſionné pour elle, & par d'autres demandes, je lui fis avoüer qu'elle avoit reçu ſes ſoins. J'étois ſi bon pere que la confiance ne devoit rien couter à mes enfans. Mes careſſes, aidant autant que mes inſtances à faire parler Henriette, elle m'apprit enfin qu'elle aimoit le Chevalier, & que le rolle qu'elle avoit joué juſqu'alors à l'égard des jeunes Speeds, n'avoit été que pour ſervir ſa ſœur aînée, qui n'avoit pas en effet d'inclination pour celui de ces deux Amans qui en marquoit pour elle. Cet aveu ne me donnoit pas plus de facilité à ſatisfaire M. Speed, & me jettoit dans un cruel embarras du côté du Chevalier, à qui je n'avois point de raiſon honnête à donner de mon refus, lorſque tout s'accordoit réellement en ſa faveur. Il étoit fort galant homme. Je pris le parti de lui ouvrir naturellement mon cœur, en

lui apprenant les engagemens que j'avois avec M. Speed, & la bizarre paſſion de ſes deux fils. Le Chevalier, qui comptoit ſur le cœur d'Henriette, ne parut point effrayé de cet obſtacle. Il conſentit aiſément à ſuſpendre ſes deſirs, ſur la ſeule promeſſe que je lui fis de ne pas forcer l'inclination de ma fille. Je ne ſçai comment je me ſerois délivré de cet embarras, ſi la mort du fils aîné de M. Speed n'eût ſervi au dénoument. L'aînée de mes filles, dont l'inclination pour lui s'étoit fortifiée de plus en plus, tandis qu'il n'en avoit que pour Henriette, en fut quitte pour de la douleur & des larmes; après quoi ſon cœur ſe tourna facilement vers celui dont elle étoit aimée. M. Speed, conſolé de la perte de ſon fils par ce changement, ne tarda point à me l'apprendre lorſqu'il s'en apperçut. J'entrai avec joie dans toutes ſes propoſitions, & le Chevalier n'ayant pas manqué de prendre le même tems pour me renouveller ouvertement les ſiennes, j'eus la ſatisfaction de voir mes deux filles heureuſes par deux mariages auſſi favorables à leur goût qu'à leur fortune.

J'aurois eû trop à me louer des faveurs du Ciel, ſi le cours de tant de proſperités n'eût jamais été interrompu. Trois mois aprés le Mariage de mes filles, j'eus le malheur de perdre ma femme, que j'aimois avec la plus conſtante paſſion. Elle étoit fille du celebre M. Rogers, qui avoit paſſé vingt ans dans les Cours du Nord, chargé des plus importantes affaires du Gouvernement. Il n'en avoit rapporté qu'un bien médiocre qui s'étoit diſſipé avec le mien dans les malheureux engagemens que nous avions pris au ſiſteme de la Mer du Sud. Comme il vivoit encore dans une heureuſe vieilleſſe, j'avois eu la conſolation, de lui procurer une vie fort douce depuis le retabliſſement de mes affaires. Il me rendit ce ſervice avec uſure par les ſoins qu'il prit pour calmer la douleur de ma perte. Rien n'eut plus de force pour la moderer que ſon propre exemple. Il me racontoit qu'étant à Copenhague en 1709, il avoit eſſuié la même diſgrace par un accident beaucoup plus cruel. Il n'étoit pas moins paſſioné que moi, pour ſa femme, & toutes

les demarches de ſa vie ſe rapportoient au bonheur d'une perſonne ſi chere. Etant au lit avec elle, dans une chambre ſans poële, parce qu'elle n'en pouvoit ſupporter l'odeur, il l'entendit ſe plaindre ſi ſouvent de l'excés du froid, qu'ayant appellé ſes domeſtiques, il leur donna ordre d'apporter près de ſon lit un grand baſſin de feu rempli de charbons allumés. L'air en devint plus doux, & ſa femme s'endormit comme lui; mais en s'éveillant le matin il la trouva morte à ſon côté. Un malheur de cette nature, dont il ſe reprochoit d'être la cauſe, le jetta dans un déſeſpoir ſi terrible, que n'en écoutant plus que les mouvemens, il reſolut de ſe délivrer de la vie par le même genre de mort qui lui avoit ravi ſa femme. Dès la nuit ſuivante, au lieu d'un baſſin de charbon, il en fit mettre pluſieurs dans ſa chambre, & ſe faiſant un plaiſir d'avaler la vapeur empoiſonnée, il ſe flatta de rejoindre bientôt ce qu'il aimoit. Cependant, ſoit que ſes domeſtiques euſſent pris ſecrettement des meſures pour en empêcher l'effet, ſoit que

ſon temperament ſe trouvât plus fort que le poiſon, il ne parvint pas même à cauſer le moindre deſordre dans ſa ſanté. Ce fut en réflechiſſant ſur l'excés où ſa douleur l'avoit emporté, qu'il reconnut par dégrés que le ſort des hommes étant entre les mains du Ciel, il eſt également contraire à la raiſon de ſe plaindre de la mort & de la vie, & que la ſoumiſſion ſeroit indiſpenſable quand elle ne ſeroit pas néceſſaire. Cependant les plus ſages réflexions ont ſi peu de force contre le ſentiment, que j'eus beſoin d'une année entiere pour mettre quelque modération dans mes regrets.

Je n'étois pas d'un âge auquel on pût donner encore le nom de vieilleſſe. J'avois quarante-deux ans, & la fatigue de mes voïages n'avoit point été aſſez violente pour alterer mon temperament. Cette raiſon m'avoit fait penſer, après la mort de ma femme, que la bienſéance ne permettoit plus à Mademoiſelle Pelez de vivre chez moi, & ſa propre vertu lui avoit fait naître là deſſus des ſcrupules. Cependant M. Rogers même, qui de-

meuroit auſſi dans ma maiſon, & mes filles, qui y étoient continuellement, furent d'avis que ce changement n'étoit pas néceſſaire. Leur conſeil renfermoit d'autres vûës que je ne penetrois pas. Ils avoient jugé que la confiance & l'amitié qu'ils voyoient pour moi à Mademoiſelle Pelez, pouvoit être utile à ma conſolation, & que tôt ou tard je penſerois peut-être à me lier plus étroitement avec elle. Ils m'aimoient; ils me devoient tous leur bonheur; leur paſſion commune étoit de contribuer au mien. Ce ne fut pas tout d'un coup néanmoins qu'ils me firent l'ouverture de leurs idées. Ils commencerent par Mademoiſelle Pelez, dont ils voulurent connoître les diſpoſitions. Après avoir employé beaucoup d'adreſſe à les preſſentir, ils crurent s'appercevoir que ſon attachement pour moi étoit auſſi propre que l'amour à lui faire recevoir agréablement la propoſition de notre mariage, & de ce moment, ils s'attacherent tous enſemble à m'en inſpirer le déſir. Je n'ai pas compté de combien cette entrepriſe avoit précedé la gueriſon de ma triſteſſe; mais

il eſt certain que je fus très longtems ſans comprendre leurs intentions. Je voyois dans Mademoiſelle Pelez des bontés & des ſoins que je n'attribuois qu'à ſon amitié. Mes enfans ne s'éloignoient pas un inſtant de chez moi, pour lui donner la facilité d'être inceſſament comme eux dans mon appartement. Je m'applaudiſſois de l'excellence de leur naturel, & je ne demandois pas au Ciel d'autres plaiſirs ni d'autres biens.

Enfin M. Rogers crut l'amour ſatisfait & la bienſéance remplie par une année de deüil. Il me propoſa naturellement, pour la ſatisfaction de mes enfans & pour la mienne, de m'engager dans un ſecond mariage; & ſans me laiſſer le tems de répondre, il me parla de Mademoiſelle Pelez comme d'une femme à qui il verroit occuper avec joie la place de ſa fille. Je laiſſe toutes les objections qui furent priſes encore de ma perte; mais lorſque la raiſon m'eût fait confeſſer que les plus juſtes douleurs ne peuvent être éternelles, j'eus peine à me perſuader qu'une fille de vingt ans pût accepter l'offre de ma main.

On n'attendoit que cette difficulté pour m'aſſurer qu'on ne tarderoit point à la détruire. Sur le champ M. Rogers paſſa chez Mademoiſelle Pelez; & me l'ayant amenée, je fus ſurpris de lui entendre dire, que la propoſition qu'elle venoit de recevoir étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. En vain je combattis & ſes bontés, & mes propres déſirs, qu'un incident ſi flatteur fit naître avec plus d'empreſſement que je ne m'en ſerois défié. Je lui repreſentai mon âge, ſa jeuneſſe & ſes eſperances. Enfin lui entendant repeter qu'elle ſe devoit toute entiere à ſon pere & à ſon bienfaiteur, je lui propoſai mon Fils, qui n'avoit beſoin que de peu d'années pour être en état de lui offrir ſon cœur & de l'épouſer avec plus d'égalité. Elle ſe plaignit d'être moins heureuſe à m'inſpirer de la tendreſſe que de la généroſité & de la compaſſion, & la fin de ce combat fut de regler le jour de notre mariage.

Je me dois ce témoignage, que l'eſtime & l'amitié étoient encore les ſeuls ſentimens qu'elle m'eût inſpirés.

Ma complaiſance pour mes enfans fit le reſte. Mais que de charmes ne découvris-je point dans cette aimable Eſpagnole, lorſqu'elle m'eût rendu le maître de ſon cœur & de tout ſon bien. Tout ce que je devois à la fortune ne me parut pas comparable à ce nouveau bienfait. Auſſi ne puis-je repréſenter la douceur de ma vie, ni l'air de proſpérité & de joie qui ſembloit diſtinguer ma famille entre les plus heureuſes de Londres. Il ne me reſtoit qu'un fils, dont l'établiſſement ne pouvoit me cauſer d'inquiétude. Mon Etoile me diſpenſa encore de ce ſoin, en lui procurant une fortune independante de moi.

Ma femme m'ayant donné un fruit de notre mariage dès la premiere année, il ſembloit que cet accroiſſement d'héritiers retranchât quelque choſe aux eſpérances de mon Fils. Quoique je fuſſe aſſez riche pour ne pas craindre de laiſſer pauvre aucun de mes enfans, je ſongeai auſſi-tôt à faire tout ce qui dépendroit de moi pour celui qui avoit les premiers droits à mes ſoins. Je penſois à lui ceder la part que j'avois au fond du commerce de

de la Jamaïque, & même à le faire partir pour cette Colonie avec un Vaiſſeau richement chargé dont je voulois lui abandonner la propriété. Mais l'amitié avoit déja pourvû à ſon établiſſement dans le cœur de M. Kyng. Ce riche vieillard ſe trouvoit ſans autres héritiers que des parens qu'il connoiſſoit à peine, & dont la parenté même étoit fort obſcure. Il avoit pris de l'inclination pour mon Fils. Auſſi-tôt qu'il m'en vit un de ma ſeconde femme, il forma la réſolution d'adopter l'autre ; & ce qui n'étoit encore qu'un projet pour l'avenir, lui parut une néceſſité preſſante lorſqu'il eut appris que je deſtinois mon fils pour la Jamaïque. Il ne s'ouvrit à moi que pour obtenir mon conſentement ; & ſans me communiquer le détail des articles, il inſtitua, par un Acte dans les meilleures formes, mon fils pour ſon héritier principal. Sa ſucceſſion valoit mieux que tout mon bien. Auſſi mit-il, pour la premiere clauſe de l'adoption, que mon fils renonceroit à mon héritage, & prendroit même ſon nom en ſe mariant. Il n'eut pas

la consolation de joüir longtems du fruit de sa générosité ; mais ne voulant pas quitter la vie sans avoir achevé son ouvrage, il souhaita au lit de la mort de voir célébrer à ses yeux le mariage de l'héritier qu'il s'étoit donné. Il avoit consulté ses inclinations pour lui choisir une femme qui n'étoit pas sans bien, & qui méritoit encore plus l'attachement d'un honnête homme par son esprit & son mérite. Cependant comme les plus belles espérances se trouvent quelquefois démenties par l'événement, ce mariage n'a pas été le plus heureux de ma famille, & divers incidens, qui n'ont eu que trop d'éclat, ont conduit enfin mon fils & sa femme à leur séparation.

Pendant six ans qui s'étoient passés depuis mon retour des Indes jusqu'à la séparation de mon fils & de sa femme, je n'avois pas eu d'autres chagrins que ceux que j'ai rapportés, & comme ils étoient des suites nécessaires de la condition humaine, j'avois trouvé dans les circonstances de ma situation de quoi me consoler. Mais cette premiere altéra-

tion de la paix de ma famille, & l'impuiſſance où je me vis, après beaucoup de ſoins, d'y apporter du reméde, fut une ſource de chagrins qui a répandu de l'amertume ſur toute ma vie. Peu de tems après je fus un peu dédommagé par le retour de mon aîné, qui après la mort de M. Thorough, ſon beau-pere, prit le parti de laiſſer toutes ſes affaires entre les mains d'un Facteur, & de revenir à Londres avec ſa femme. Leur fortune, qui étoit déja fort conſidérable, n'avoit fait qu'augmenter par ſon application. Mais il s'étoit engagé fort avant dans les nouvelles entrepriſes de la Georgie; & quand le deſir de ſe revoir dans le ſein de ſa famille n'auroit pas ſuffi pour le rappeller en Angleterre, ſon interêt l'auroit obligé d'y revenir pour ſolliciter la Cour en faveur de la nouvelle Colonie.

Il étoit un des principaux membres de l'honorable Compagnie qui avoit entrepris de peupler, ſous le titre de Georgie, tout ce grand eſpace qui eſt au Sud de la Caroline, entre la Riviere de Savannah, celle d'Alatamaha, & les Monts Apalaches. D'une

Riviere à l'autre on compte environ cent milles ; & dans l'enfoncement, depuis la Mer juſqu'aux Monts, on n'en compte pas moins de trois cens. Vers la fin du mois d'Août 1732, le Chevalier Gibert Heathcote avoit obtenu une Charte de Sa Majeſté pour l'établiſſement régulier de cette Colonie. Il en fit avertir le public, pour engager d'autant plus, dans ſon enpriſe, les perſonnes riches & charitables, qu'il ſe propoſoit, avec l'utilité de ſa Compagnie, d'aider une infinité de pauvres familles, en leur procurant le moyen de ſubſiſter par leur travail. Sans compter que l'eſpérance qu'on avoit de tirer de la ſoie de la Georgie, & d'épargner par conſéquent à l'Angleterre plus de cinq cens mille livres ſterling qu'elle fait paſſer tous les ans en Italie pour s'en procurer, étoit un avantage conſidérable pour notre commerce. Mon fils, qui demeuroit encore à la Jamaïque, ſe ſentit porté, par un penchant particulier, à mettre une groſſe ſomme dans cette aſſociation, ſur-tout lorſqu'il eut appris que le Parlement l'avoit encouragée juſqu'à fournir dix

mille livres ſterling. Comme il avoit eu continuellement les yeux ſur les eſſais du premier embarquement, il me communiqua ce qu'il crut propre à orner le Journal de mes Voyages.

Le 6 de Novembre de la même année, le Capitaine Thomas partit de Londres, à bord de l'Anne, Vaiſſeau de deux cens tonneaux, avec cent hommes deſtinés à jetter les fondemens de la nouvelle Colonie. Ils emportoient toutes ſortes d'inſtrumens, d'armes & de munitions. Le 15 M. Jacques Oglethorpe, un des Directeurs, qui étoient au nombre de vingt trois, parmi leſquels on comptoit Mylord Antoine Shaftſbury, Mylord Jean Percival, Mylord Jean Tyrconnel, Mylord Jacques Limerick, & Mylord Georges Carpenta, ſe rendit à Graveſend où il s'embarqua ſur le même Vaiſſeau, & le 15 de Janvier de l'année ſuivante, ils arriverent heureuſement à la Caroline.

Le Gouverneur de cette Province leur fit un accueil favorable. Il chargea M. Middleton, Pilote du Roi, de conduire leur Vaiſſeau à Port-Royal; il donna des ordres pour faire accom-

pagner de-là l'Equipage juſqu'à la Riviere de Savannah, & ſes ſoins allerent juſqu'à faire conſtruire, ſur leur route, des cabannes pour les loger pendant la nuit. En dix heures ils arriverent à Port-Royal. Le 18 M. Oglethorpe prit terre dans l'Iſle de Trench, & laiſſa une garde ſur la pointe de cette petite Iſle qui commande le Canal, & qui eſt à moitié chemin, entre Beaufort & la Riviere de Savannah. M. Watts, Lieutenant d'une Compagnie Franche de Beaufort, M. Farrington, Enſeigne, & d'autres Officiers des Places voiſines, ſe joignirent encore à lui pour l'eſcorter; enfin ils arriverent le vingt à la vûë de la Riviere de Savannah, & leur premiere entrepriſe fut de choiſir un lieu pour s'établir. Ils s'arrêterent à dix milles au-deſſus de l'embouchure. La Riviere forme dans ce lieu une belle demie-lune en tournant au Sud. La Plaine eſt large de cinq ou ſix milles ſur la longueur d'un mille. On peut faire remonter juſqu'à ce lieu des Vaiſſeaux qui demandent douze pieds d'eau. Ce fut au centre de la Plaine, ſur le bord de la Riviere, que M. Oglethorpe

réſolut de former une Ville. Le Payſage y eſt d'une beauté infinie.

Toute la Colonie s'y étant raſſemblée le 1 de Février, on ſe logea ſous des tentes pour commencer par le travail des fortifications. A cinquante milles, au long de la Riviere, eſt une petite Nation Indienne qu'on avoit eu la précaution de gagner par des careſſes & des préſens; de ſorte que l'entrepriſe fut pouſſée ſans aucune crainte. On avoit même pluſieurs raiſons d'eſperer que ces Indiens reconnoîtroient la Juriſdiction de l'Angleterre, & dans une eſpece de Traité qu'on avoit fait avec eux, on étoit convenu qu'on leur apprendroit notre méthode de cultiver la terre, & qu'on prendroit leurs enfans pour les inſtruire dans nos Ecoles. M. Oglethorpe donna le nom de Savannah à ſa Ville, par la ſeule raiſon qu'elle eſt ſur cette Riviere. Il n'en eut pas d'autre non plus pour choiſir ce lieu que l'agrément de ſa ſituation, & la perſuaſion qu'il ſeroit fort ſain, parce qu'il avoit remarqué que les arbres n'y étoient pas couverts de mouſſe, ce qui marque beaucoup d'humidité.

Tandis qu'on s'animoit au travail, M. Oglethorpe vit arriver de la Caroline le Colonel Bull, chargé d'une Lettre de M. Jones, Gouverneur de cette Province, pour lui apprendre ce que le Conseil de Charles-town vouloit faire en faveur du nouvel établissement. M. Oglethorpe résolut, sur cet avis, de se rendre lui-même à Charles-town. Mais avant que de s'éloigner de ses gens, il traça les rues, la place des maisons, celle du marché. La premiere maison fut faite entiérement de planches.

Les secours que M. Oglethorpe reçut à Charles-town, consisterent en bled, en semences, & dans une somme d'argent, qu'il employa aussi-tôt à se fournir de bestiaux. Il retourna aussi-tôt à Savannah par la Maison du Colonel Bull, qui est située sur la Riviere Ashley, où il reçut la visite de M. Guy, Ministre de la Paroisse de Saint Jean, qui lui apporta une honnête contribution de ses Paroissiens. En arrivant à Savannah, il trouva que M. Wiggau, son Interprête, avoit commencé un Traité fort avantageux avec les Creeks, Nation Indienne

composée autrefois de dix Tribus, mais réduite aujourd'hui à huit, qui ont chacune leur Roi, quoiqu'elles vivent dans une étroite alliance,& qu'elles parlent la même langue. M. Oglethorpe reçut les Chefs de cette Nation dans une des maisons de sa nouvelle Ville. Il y avoit un air de dignité dans leur cortege :

De la Tribu de Coweta.

Yahou Lakee, Roi de la Tribu, qu'ils appellent Mico.

Essaboo, Chef de la Guerre.

Huit Hommes de suite & deux Femmes.

De la Tribu de Cussetas.

Cusseta, Roi ou Mico.

Tatchiquatchi, Chef de la Guerre.

Quatre Hommes de suite.

De la Tribu d'Owseecheys.

Ogecse, Mico.

Neathlouthko, Chef de la Guerre, & Ougaki, Conseiller.

Trois Hommes de suite.

De la Tribu de Cheechaws.

Outhletebva, Mico.

Thlauthothlukce, Chef de la Guerre, Figer & Sootamilla, autres Chefs.

De la Tribu d'Echetas.

Chutabeeke & Robin, deux Chefs de Guerre. Le ſecond avoit été élevé parmi les Anglois.

Quatre Hommes de ſuite.

De la Tribu de Palachucolas.

Gillatee, Chef de la Guerre.

Cinq Hommes de ſuite.

De la Tribu d'Oconas.

Oeckachumpa, Mico.

Coowoo, Chef de la Guerre, & quatre Hommes de ſuite.

De la Tribu d'Enfaule.

Tomanmi, Chef de la Guerre, & quatre Hommes de ſuite.

Tous ces Indiens s'étant aſſis, Oeckachumpa, vieillard d'une fort haute taille, fit un diſcours, qui fut interpreté par M. Wiggan & M. Muſgrove. Il commença par reclamer toutes les terres qui ſont au Sud de la Riviere de Savannah, comme l'ancienne poſſeſſion des Creeks Indiens. Il dit enſuite que quoique leurs Peuples fuſſent pauvres & ignorans, celui qui avoit donné la vie aux Anglois l'avoit donneé auſſi aux Creeks, mais qu'à la vérité celui qui avoit donné la ſageſſe aux uns & aux autres en

avoit donné beaucoup plus aux Blancs; qu'il étoit perſuadé que le grand pouvoir qui réſidoit au Ciel, (en prononçant ces paroles il étendit les bras, & il leva le ſon de ſa voix) avoit envoyé les Anglois dans le Pays pour l'inſtruction des Indiens, & pour celle de leurs femmes & de leurs enfans; que par conſéquent les Indiens leur abondonnoient volontiers les Terres dont ils ne faiſoient pas d'uſage; que ce n'étoit pas ſeulement ſa propre opinion, mais encore celle des ſept autres Tribus qui compoſoient la Nation des Crecks, & qui avoient envoyé leurs Chefs avec des préſens de peaux, qui étoient toute leur richeſſe. A ces mots, tous les Chefs jetterent un paquet de peaux devant M. Oglethorpe. Le Prince Creck ajouta, que c'étoit ce que ſa Nation poſſedoit de plus précieux, & qu'elle l'offroit de bon cœur aux Anglois. Il finit en remerciant M. Oglethorpe du bon accueil qu'il avoit fait à un Creck, nommé Tomochichi, qui étoit ſon parent, & fort brave homme, dit-il, quoiqu'il eût été banni par la Nation des Crecks. Il dit en-

core qu'il n'ignoroit pas que la Nade des Cherokees avoit tué quelques Anglois ; mais que ſi M. Oglethorpe en marquoit quelque deſir, les Crecks feroient une incurſion dans leur Pays, ravageroient leurs maiſons, & tireroient d'eux une pleine vengeance.

Après cette Harangue, Tomochichi, qui étoit dehors avec quelques Indiens de ſa ſuite, ſe préſenta dans l'Aſſemblée. C'étoit un homme de fort bonne mine. Il fit une profonde inclination à M. Oglethorpe, & lui dit : J'étois un malheureux banni. Je me ſuis adreſſé à vous dans ma pauvreté, avec l'eſpérance que vous m'accorderiez quelque part à cette Terre, proche le tombeau de mes Ancêtres, mais non ſans crainte qu'étant plus fort que moi vous ne me cauſaſſiez quelque mal. Vous m'avez reçu humainement ; vous m'avez donné de la nourriture & des terres.

Tous les autres Micos firent ſucceſſivement leur Harangue ; enſuite on dreſſa les articles du Traité, qui furent ſignés par tout les Micos, & par M. Oglethorpe. On leur donna pour préſent à chacun, une chemiſe, un

habit galoné, & un chapeau bordé. Tous les Chefs de guerre eurent un habit & un manteau. On diſtribua aux gens de la ſuite, du gros drap pour ſe vêtir, & d'autres préſens de peu d'importance.

Les articles du Traité furent: 1°. Que les Crecks auroient la liberté d'apporter dans les Villes & les habitations de la Colonie toutes ſortes d'effets propres au commerce, qui ſeroient payés ſuivant le prix dont on conviendroit par le Traité.

2°. Que de part & d'autre les injures ſeroient réparées, & les reſtitutions faites avec beaucoup d'exactitude, & que les Criminels ſeroient jugés & punis ſuivant les Loix Angloiſes.

3°. Que les Anglois ne feroient point, avec les autres Indiens, de commerce préjudiciable au Traité.

4°. Que les Anglois poſſederoient les Terres dont les Crecks ne faiſoient point d'uſage; mais à condition qu'à l'établiſſement de chaque Ville nouvelle les Chefs Anglois s'aſſembleroient avec les Chefs des Crecks, pour régler les limites de chaque Territoire.

5°. Que les Crecks rendroient tous les Négres qui s'étoient ſauvés des Habitations Angloiſes, & qu'ils les conduiroient eux-mêmes, ou à Charles-town ou à Savannah, ou à Patachucola, à condition qu'on leur payeroit pour chaque Négre deux habits, ou l'équivalent en autres effets; & que pour les Négres qui prendroient la fuite en retournant chez les Anglois, & que les Crecks pourroient tuer & repreſenter morts, on payeroit ſeulement un habit ou l'équivalent.

6°. Que les Crecks ne recevroient point dans le Pays d'autres Blancs, & n'aideroient pas d'autres Nations à s'y établir.

Les Chefs Indiens mirent à ce Traité la marque de leurs familles. C'étoit faire beaucoup que de lier ſi ſolemnellement ces Barbares. M. Oglethorpe chargea MM. Saint Julien & Scott de préſider à la continuationd es ouvrages, & ſe rendit à Charles-town pour retourner de-là en Angleterre.

Le 14 de Mai on vit arriver, à la nouvelle Ville de Savannah, le *Jacques*, Vaiſſeau de cent tonneaux, commandé par le Capitaine Yoakley, avec un bon nombre de Paſſagers, &

des proviſions pour la Colonie. Il s'approcha contre la Ville, où il reçut le prix qui avoit été propoſé pour celui qui remonteroit le premier la Riviere juſqu'à ce lieu. Il trouva l'entrée & le Canal fort bon pour des Vaiſſeaux d'un beaucoup plus grand poids que le ſien. M. Yoakley apportoit des ſecours conſidérables pour la Colonie. On appliqua les ſommes d'argent à divers uſages: Une partie fut employée à des uſages religieux, c'eſt-à-dire, à la conſtruction d'une Egliſe, & au ſalaire des Miniſtres & des Maîtres d'Ecole. L'Agriculture & la Botanique en emporterent auſſi une grande partie. Il ſe trouvoit déja 14822 livres ſterling de dépenſes utiles. Le nombre des Habitans de Savannah montoit à 618 perſonnes, c'eſt-à-dire 320 hommes, 113 femmes, 102 garçons, & 83 filles, entre leſquels on comptoit 21 Maîtres & 106 Domeſtiques qui avoient fait le voyage à leurs dépens, & ſans autre engagement que leur volonté.

Avant que de partir pour l'Europe, M. Oglethorpe envoya M. Jones pour faire un Traité d'alliance & de com-

merce avec la Nation des Chactaws.

Tel étoit l'état de la Georgie en 1733, lorſque mon fils revint de la Jamaïque à Londres. Il s'employa auſſi-tôt pour obtenir du Miniſtere, de nouveaux ſecours d'hommes & de proviſions, & ſur tout pour procurer à la Colonie quelques pieces d'artillerie, ſans leſquelles on n'eſt jamais ſûr de contenir les Indiens dans la ſoumiſſion. Mais l'année ſuivante, M. Oglethorpe arriva lui-même à Londres, ayant à Bord le Mico Tomichichi, la Reine Senauki ſa femme, le Prince Toonakouki leur neveu, avec Hiſpilli, Chef de la Guerre, & cinq autres Chefs, nommés Apakouſki, Stimalcki, Sintouki, Stingvitski, & Umpiki. Ils furent logés à l'Office de Georgie, dans la Cour du vieux Palais, où l'on prit ſoin qu'il ne leur manquât rien. On les fit habiller proprement, & la Cour étant alors à Kenſington, ils y furent conduits par les Officiers du Roi. Tomochichi préſenta au Roi quantité de plumes d'aigles, qui ſont le plus reſpectueux de leurs préſens, & lui fit ce diſcours. » Je vois aujourd'hui la Majeſté de

» votre face, la grandeur de votre » Maiſon, & le nombre de votre » Peuple. Je ſuis venu pour le bien » de toute la Nation, qui ſe nomme » les Crecks, renouveller la paix » qu'ils ont depuis longtems avec les » Anglois. J'ai fait un long voyage » dans mes vieux jours, quoique je » n'en aie aucun avantage à recueil- » lir pour moi-même. Je ſuis venu » pour le bien des enfans de la Na- » tion des Crecks, afin qu'ils puiſ- » ſent être inſtruits dans la ſcience des » Anglois. Ces Plumes ſont des Plu- » mes d'Aigle, qui eſt le plus leger » de tous les Oiſeaux, & qui fait le » tour de toutes les Nations. Elles ſi- » gnifient parmi nous la paix & l'u- » nion. Nous vous les préſentons, ô » grand Roi, comme le ſigne d'une » Paix éternelle. O grand Roi, s'il » vous plaît de me charger de vos or- » dres, je les rapporterai fidellement » à tous les Rois de la Nation des » Crecks.

Le Roi fit une réponſe gracieuſe à ce diſcours, en aſſurant Tomochichi de ſon amitié & de ſa protection. Le jour ſuivant un Indien de ſa ſuite

mourut de la petite vérole, & fut enterré à la mode de leur Pays, dans le Cimetiere de Saint Jean. On enveloppa le corps dans deux couvertures de laine ; on mit une planche deſſus & une deſſous, qui furent liées avec une corde, & dans cet état on l'enferma dans un cercueil. Il n'y eut de préſent à la ſépulture que Tomochichi, trois ou quatre de ſes gens, le Marguillier de l'Egliſe de Saint Jean & le Foſſoyeur. Lorſque le corps fut mis dans la foſſe, on y jetta les habits du mort, avec quantité de colliers de verre, & quelques pieces d'argent. On n'oublia point d'y jetter auſſi une petite plaque de cuivre, ſur laquelle on avoit gravé le nom du mort, ſa Nation & le ſujet de ſon voyage.

Les Ambaſſadeurs Crecks paſſerent quelques mois en Angleterre, pour attendre un ſecours extraordinaire qui ſe préparoit du côté de l'Allemagne, & que les ſollicitations de mon fils ne ſervirent pas peu à faire recevoir. C'étoient des Emigrans de l'Archevêché de Saltzbourg, qui ne firent pas difficulté d'aller à l'extrêmité du

monde pour ſe dérober aux perſécutions de leur Archevêque. Ils s'embarquerent, avec Tomachichi & toute ſa ſuite, à bord du Vaiſſeau *le Prince de Galles*, ſous le commandement du Capitaine Georges Dumbar, qui étoit un des meilleurs amis de mon fils. Ils arriverent le 27 de Décembre à Savannah, d'où M. Dumbar écrivit auſſi-tôt cette Lettre à mon fils.

Nous avons heureuſement atteint la Côte de la Georgie, & les rives de la Savannah. En débarquant dans la nouvelle Ville du même nom, j'appris que les Eſpagnols avoient paſſé la Riviere d'Ogeeche; je remis à la voile auſſi-tôt pour aller faire mes obſervations ſur les Côtes. Tomochichi m'auroit accompagné ſi ſes affaires ne l'avoient forcé de retourner chez les ſiens; mais trois Chefs de la même Nation ſe ſont offerts à me ſuivre, & ſont effectivement avec moi.

Le 8 de Janvier, j'arrivai à Thunderbolt, où les Habitans de cette Colonie ont ſi bien nettoyé le terrain & l'ont ſemé avec tant d'induſtrie, qu'ils ne peuvent manquer de recueil-

lir une Moiſſon abondante à la premiere ſaiſon. Ils y ont déja bâti pluſieurs maiſons, & tous leurs projets s'avancent fort heureuſement. Le ſoir je paſſai à Skidaway, où les progrès me parurent encore plus conſiderables, ſoit pour la culture des terres, ſoit pour la conſtruction des édifices. On s'eſt d'ailleurs aſſez bien fortifié dans ces deux nouvelles Places de la Georgie. La garde s'y fait la nuit & le jour avec une régularité extrême. J'ai laiſſé, ſuivant mes ordres, quatre canons dans chacune. C'eſt autant qu'il eſt néceſſaire pour tenir les Indiens dans le reſpect. Le 9 je continuai ma route, & ſortant de la Savannah, je pris au Sud, en viſitant non ſeulement les Côtes, mais toutes les petites Iſles, juſqu'à celle de Jekil qui eſt à l'embouchure de la riviere d'Altamaha; mais je ne trouvai nulle part ni d'Eſpagnols ni d'autres Ennemis, & les Indiens que je rencontrai me comblerent de careſſes. Je ſuis retourné le 19 à Savannah, d'où je vous écris par le Hopewell, qui va mettre à la voile. Je ferai ici ma carguaiſon. Je ſuis en marché pour 800

barils de ris, pour de la poix, du tar, & d'autres productions naturelles de la Georgie, dont j'eſpere de l'avantage. Que ne doit-on point attendre de cette belle Colonie, lorſqu'elle ſera fortifiée & ſoigneuſement cultivée ?

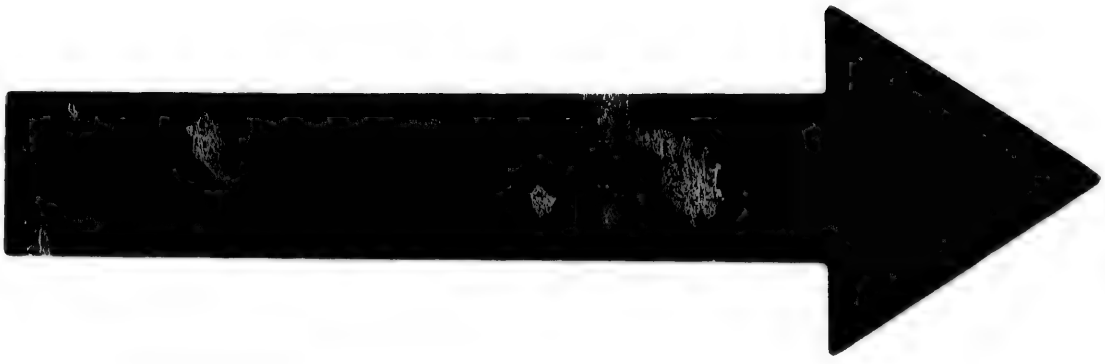
Au mois de Mai 1735, les Habitans de Savannah avoient fini preſqu'entierement leur Fort, & leurs maiſons, dont la plûpart ſont de brique, étoient déja en fort grand nombre. Au commencement de Janvier de l'année ſuivante, cent cinquante Montagnards Ecoſſois arriverent à Savannah, dans le deſſein de s'établir ſur la frontiere de cette Colonie qui touche aux Terres des Eſpagnols. Ils s'arrêterent quelque tems à Savannah, pour attendre M. Oglethorpe qui devoit y retourner de Londres; mais ennuiés de ſon retardement, ils ſe rendirent d'eux-mêmes ſur les bords de la Riviere Alatamaha, & s'y firent un établiſſement à douze mille de la mer. Ils commencerent par conſtruire un petit Fort, où ils mirent quatre pieces de canon qu'ils avoient apportées. Ils bâtirent un Corps-de-Garde, un Magaſin, une Chapelle, & pluſieurs Barraques auſ-

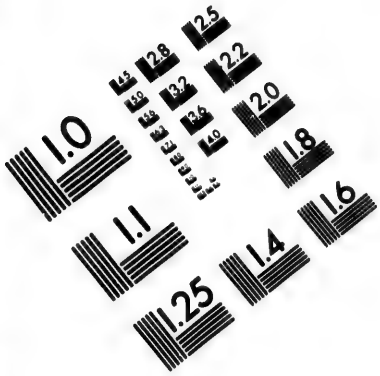
quels ils donnerent le nom de Darien.

Le 5 de Février, deux Vaiſſeaux, l'un nommé le Symonds, ſous le Capitaine Cornish, & l'autre Thelondon Marchant, ſous le Capitaine Thomas, ayant à bord M. Oglethorpe & trois cens hommes, paſſerent la Barre de Tybée, & mirent à l'ancre dans la route de Savannah. M. Oglethorpe viſita l'Etabliſſement de Tybée, pour en reconnoître les progrès. Le 6, il arriva au Port de Savannah, où il fut reçu, avec une décharge de l'artillerie, par tous les Citoyens ſous les armes. Son premier ſoin fut de faire bâtir une Egliſe ſolide, & conſtruire un Quai au long de la Riviere. Il forma une Compagnie de cent hommes pour achever les fortifications, & pour percer des chemins de communication d'un Etabliſſement à l'autre. Outre celui des Saltzbourgeois, qui avoient fondé une Ville nommé Ebenezer, celui des Ecoſſois, qui portoit le nom de Darien, & ceux de Anglois, qui s'étant diſperſés dans les endroits les plus fertiles du Pays, en avoient formé plu-

ſieurs autres dont j'ai déja rapporté les noms. Une Colonie de Suiſſes raſſemblés à Calais en 1734, où les Vaiſſeaux d'Angleterre les étoient allé prendre avec la permiſſion de la Cour de France, & rendus enfin à la Georgie dans le cours de la même année, avoit jetté auſſi les fondemens d'une Ville nommée Puryſbourg, du nom de M. Pury leur Chef.

Le 7, tous les Chefs de la Colonie Suiſſe, dont les principaux étoient M. Hutor, Berenger de Beauſain, .. Holzindorff, & M. Fiſsley Dechillon, vinrent faire leurs complimens à M. Oglethorpe, & lui communiquer l'état de leur établiſſement. Le jour ſuivant M. le Baron Vankeek, Chef des Saltzbourgeois, accompagné de deux Miniſtres, vint d'Ebenezer, à la priere de ſon Peuple, pour ſupplier M. Oglethorpe de trouver bon que leur Etabliſſement fût transferé du lieu où il étoit, à l'embouchure de la Riviere, & que les nouveaux Saltzbourgeois qui étoient arrivés avec lui euſſent la liberté de ſe joindre à leur Colonie. M. Oglethorpe ſe rendit à Ebenezer avec le Baron, pour exa-





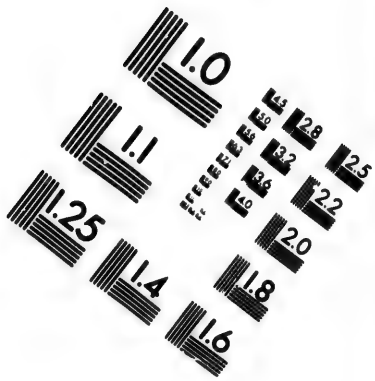
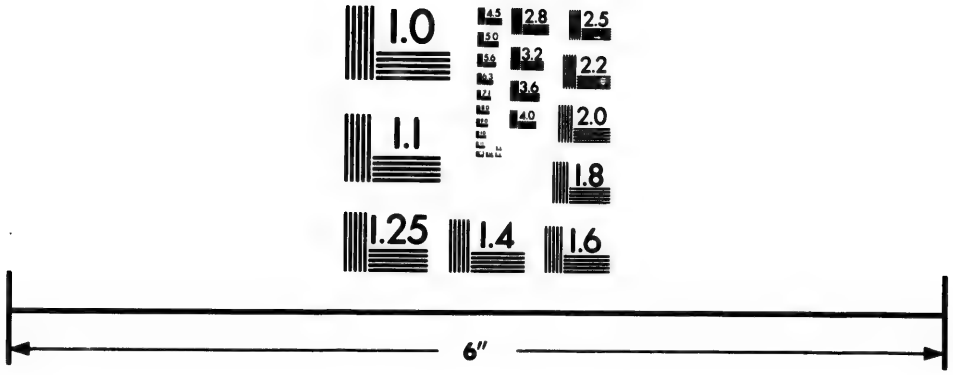
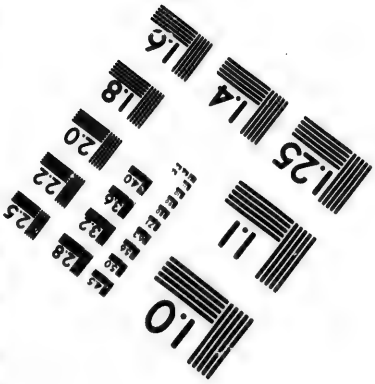


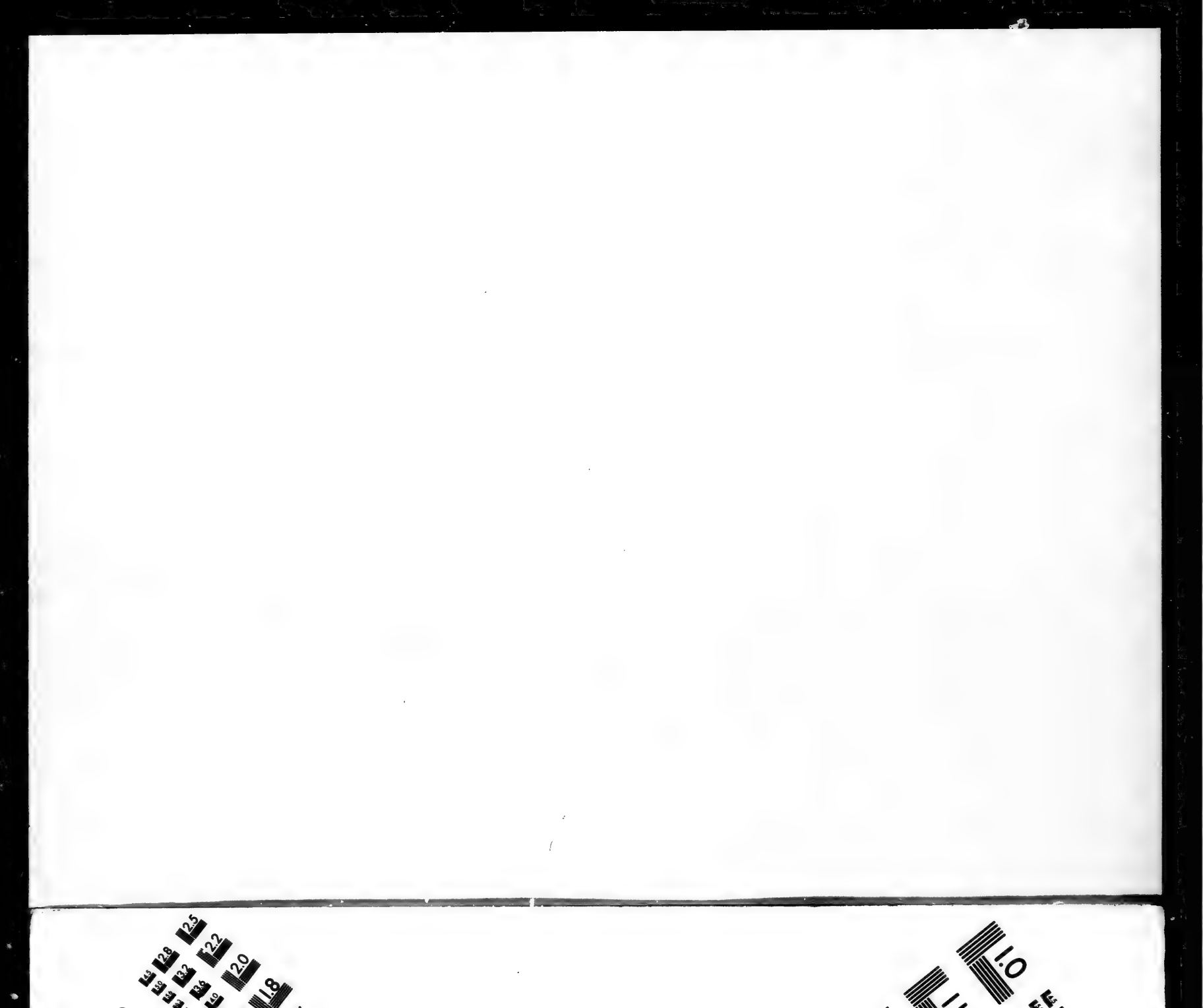
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



miner les raiſons qu'ils avoient de ſouhaiter ce changement. La diſtance eſt d'environ une journée de chemin. Il fut ſurpris de trouver déja un pont de brique, long de quinze pieds & large de dix, bâti ſur la riviere, quatre bons édifices de charpente pour l'Egliſe & les Ecoles, un Magaſin public, un Corps de Garde, & quantité de maiſons, que les Saltzbourgeois étoient reſolus d'abandonner pour s'établir dans un autre lieu. Il s'efforça de leur ôter cette penſée; mais leurs raiſons leur paroiſſant les plus fortes, il fut obligé de ſe rendre à leurs prieres & à leurs larmes. Le lieu où il leur permit de fonder une autre Ville a pris le nom du nouvel Ebenezer. M. Oglethorpe alla prendre poſſeſſion le 12, de l'Iſle de Saint Simon, où il arriva en deux jours. Il y laiſſa du monde pour bâtir un Fort & s'y former auſſi un établiſſement.

Enſuite il viſita les Ecoſſois dans leur Ville de Darien, dont il trouva les ouvrages fort avancés, & la campagne déja changée de forme aux environs. Etant retourné quelques jours après

après à l'Iſle de Saint Simon, il n'admira pasmoins la diligence des gens qu'il y avoit laiſſés. Le Fort dont il avoit tracé le plan devoit être flanqué de quatre Baſtions, défendus par un large foſſé & par quelques ouvrages exterieurs. Il avoit déja pris ſa forme, & l'entrepriſe fut achevée au mois d'Avril de la même année. Derriere le Fort, M. Oglethorpe marqua le lieu d'une bonne Ville; & diſtribuant le terrain à ſes gens, il les exhorta à profiter de la ſaiſon pour la culture des terres autant que pour les édifices.

Après ſon retour de l'Iſle de Saint Simon, le Mico Tomochichi & ſon neveu vinrent le viſiter à Savannah avec un corps de leur Nation, & lui apporterent une ſi grande quantité de Chevreuils, que pendant pluſieurs jours toute la Colonie n'eut pas d'autre nourriture. Ils lui dirent que leur deſſein étoit d'aller à la chaſſe du buffle juſqu'aux frontieres des Eſpagnols. Mais jugeant par quelques mots qui leur échaperent, qu'ils penſoient à tomber ſur les Gardes de l'Eſpagne, il leur propoſa, dans cette crainte, de partir avec eux &

de les accompagner. Tomochichi le prit au mot, en lui disant qu'il étoit bien aise de lui faire voir jusqu'où s'étendoient les Terres de sa Nation. Le premier jour ils le conduisirent dans une Isle qui est à l'entrée du Sund de Jekil, où il fut charmé de la situation d'un lieu qui lui parut commander absolument les embouchures de cette Riviere. Il y laissa un parti d'Ecossois, sous la conduite de M. Hugh Mackay, & leur ayant tracé le plan d'une Ville, il la nomma Saint André. Toonakowki, neveu du Mico, ayant tiré par hazard une montre qu'il avoit reçuë à Londres de M. le Duc Cumberland, on en prit occasion de donner à l'Isle le nom d'*Isle de Cumberland.*

Le jour suivant, ils passerent le Clothogotheo, qui est une branche de la Riviere d'Alatamaha, après laquelle ils découvrirent une autre Isle, de la longueur d'environ seize milles, qui charma leurs yeux par la multitudes d'Orangers, de myrthes, & de vignes sauvages qu'ils y apperçurent. On lui donna le nom de l'*Isle Amelie.* Le troisiéme jour, étant assez près

des Vedettes Eſpagnoles, M. Oglethorpe remarqua que ſes Indiens ſembloient ſe diſpoſer à leur aller faire une inſulte. Il eut aſſez de pouvoir ſur Tomochichi pour l'en empêcher, & deſcendant la Riviere de Saint Jean, il doubla la pointe de Saint Georges, qui eſt du côté Septentrional de cette Riviere, & le point le plus Méridional du Domaine des Anglois, dans le Continent de l'Amérique. Les Eſpagnols ont une Garde de l'autre côté de la Riviere.

M. Mackay, dont on a déja cité le nom, ayant reçu ordre de faire par terre le voyage de Darien à Savannah, pour meſurer l'éloignement, trouva 70 milles de diſtance en droite ligne, & 90 par les chemins pratiquables.

La Ville de Savannah eſt augmentée aujourd'hui juſqu'à 140 Maiſons régulieres, outre les Barraques & les Magaſins. Elle a une Cour de Juſtice, qui ſe tient toutes les ſemaines. Avec les Villes d'Ebenezer, de Puryſbourg, & les autres lieux que j'ai nommés, on fonda, dans le cours de la même année, la Ville d'Auguſta, dans un

canton fort agréable,& ſi fertile, qu'un arpent de terrain produit près de trente boiſſeaux de bled d'Inde,qui eſt l'aliment ordinaire pour toutes les perſonnes du commun,& qui continuera vraiſemblablement de l'être, comme dans nos autres Colonies du Continent. Auguſta de la Georgie s'eſt déja fait un commerce fort avantageux avec les Indiens ; & le voiſinage de tant de Nations, avec leſquelles le tems ne manquera point de la lier, pourra la rendre quelque jour un de nos meilleurs Etabliſſemens. Elle eſt par eau à deux cens trente ſix milles de l'embouchure de la Riviere, & les plus grandes Barques peuvent deſcendre juſqu'à la Ville de Savannah. Il s'y rend au printems une multitude d'Indiens de la Caroline & de la Georgie. On y compte déja près de ſix cens Blancs, & les Directeurs y entretiennent une petite Garniſon, qui ſert beaucoup à fortifier le commerce par la ſûreté qu'elle y établit. La Ville eſt ſituée ſur un terrein aſſez élevé, au bord de la Riviere. On a ouvert des chemins de pluſieurs côtés, de ſorte qu'on peut aller ſûrement par terre

d'Auguſta à Ebenezer, à Savannah, & dans les Habitations des Cheokees, qui ſont au Nord-Oueſt d'Auguſta. Les Crecks ſont à l'Oueſt; leur principale Habitation ſe nomme Cowetas, à deux cens milles d'Auguſta; & ſur leur frontiere, on a bâti un petit Fort nommé Alhamas. Au delà des Crecks on trouve les Chickeſaws, qui habitent les bords de la Riviere de Miſſiſſipi; de ſorte qu'en faiſant alliance avec cette Nation nous pouvons participer au commerce de ce grand Fleuve.

On a formé quantité d'Habitations au Sud de Savannah, dont les principales portent le nom de Highgate & de Hamſtead; le reſte de la Province commence à n'être pas plus déſert. L'Iſle de Saint-Simon ſe peuple auſſi, & la Ville de Frederica eſt déja fort augmentée. Dans le voiſinage eſt une belle prairie de trois cent vingt arpens, où l'on nourrit toutes ſortes de beſtiaux. A quelque diſtance, M. Oglethorpe a formé un Camp pour le Regiment qui porte ſon nom. Il a diſtribué des terres aux Soldats, dont la plûpart ſont mariés; & dès

la premiere année ils ont produits 55 enfans. Les Habitans de Frederica ont commencé à faire de la biere & d'autres liqueurs. Les femmes des Soldats filent du cotton du Païs. Il y a dans cette Ville une Cour de Juſtice, qui préſide à la partie méridionale de la Province, & qui a le même nombre d'Officiers que celle de Savannah.

La Georgie étoit une partie de la Caroline, & c'eſt à ce titre que les Propriétaires de la Caroline ont vendu leur droit à la Couronne. C'eſt une preuve fort claire, que les Eſpagnols qui ont reconnu le droit des Anglois ſur la Caroline dans tous leurs Traités avec l'Angleterre, ſeroient mal fondés à former des prétentions ſur la Georgie, comme ils l'ont tenté nouvellement.

La latitude de cette nouvelle Colonie, qui eſt entre 29 & 32 degrés, montre quelle doit être l'excellence du climat & du Terroir pour les Habitans & pour les fruits de la terre. Outre les productions naturelles du Païs, on a déja remarqué qu'il eſt favorable à toutes les ſemences & à

toutes les plantes de l'Europe.

Il n'y a perſonne qui ne ſente de quel avantage la Georgie eſt aux Anglois pour la ſûreté de leur commerce & de toutes les autres Colonies dans le Continent de l'Amérique. C'eſt une garde continuelle contre les Eſpagnols; car Savannah, qui en eſt la Capitale, ne ſe trouve qu'à 77 milles au Sud-Oueſt de Charles Town, Capitale de la Caroline, & à 150 milles au Nord-Eſt de Saint Auguſtin Capitale de la Floride Eſpagnole & le plus grand obſtacle au commerce Anglois entre le Golfe du Méxique & leurs Provinces.

On pourroit s'imaginer qu'un Païs auſſi déſert que les Anglois ont trouvé la Georgie, étoit couvert d'arbres, qui pouvoient rendre l'air mal ſain pour les Habitans. Mais on ne s'eſt apperçu de rien qui ait confirmé cette crainte. A meſure qu'on nettoiera le terrain, ce qu'on a fait juſqu'ici ſans relâche, il arrivera que ces arbres dont la quantité ſeule eſt incommode, tourneront à l'avantage des Habitans. Les plus communs ſont le Chêne, l'Orme, le Cedre, le Noyer,

le Cyprès, le Myrthe, la Vigne & le Murier. C'eſt du dernier qu'on eſpere le plus; & la principale attente de tous ceux qui ſont allés former la Colonie, eſt fondée ſur les vers à ſoye. Dès le premier embarquement, deux ou trois Piemontois firent le voïage pour apprendre aux Habitans la methode d'élever les vers. Ils y porterent des œufs d'Italie, & les premieres experiences furent ſi favorables qu'on en vit bien-tôt quelque fruit en Angleterre. Le Chevalier Thomas Lombe à qui l'on envoya pluſieurs paquets de ſoye de la Georgie, & qui paſſe avec raiſon pour l'homme du monde le plus entendu dans ces matieres, en ayant fait l'épreuve à Derby avec ſa machine, aſſura » que cette ſoye étoit la » meilleure qu'il eût jamais vûë, & » qu'elle ſurpaſſoit celle qu'on appel- » le la ſuperfine du Piemont. » On eſt donc ſûr de la qualité; & ce qui manque encore eſt un nombre d'Ouvriers ſuffiſant pour nous en procurer une grande abondance. Les autres productions de la Georgie ſont les mêmes que celles de la Caroline. L'avenir nous apprendra s'il s'y trouve

des mines; mais quoique rien n'empêche encore de s'en flatter, ce n'eſt pas cette eſpérance qui a fait naître la Colonie, & l'on peut ſe borner aux richeſſes exterieures du Païs, ſans fatiguer la terre juſque dans ſes entrailles. Le prix des vivres & des denrées y eſt déja fort médiocre. (*a*) Le bœuf y eſt à deux ſols la livre; le porc & le veau au même prix, le mouton à quatre ſols, la bierre forte à trois ſols la quarte, le cidre à quatre ſols, le vin de Madere à douze ſols, le thé à un écu la livre, le caffé à dix-huit ſols, la fleur de farine à un ſol, le ris à cinquante quatre ſols le quintal.

(*a*) Cette évaluation eſt ſuivant la monnoye d'Angleterre, de ſorte que c'eſt à peu près le double en monnoye de France. On ſçait que l'Etabliſſement de la Georgie a été ruiné par les Eſpagnols; mais il ſe rétablit.

SUPPLEMENT
A
L'HISTOIRE
DE LA BAYE DE HUDSON.

MON Fils s'étant aſſocié à la nouvelle Compagnie qui a recommencé le commerce de Pelleterie dans la Baye de Hudſon, m'a communiqué le Mémoire qu'il a fait faire de l'état de cette entrepriſe, & de ce qui s'eſt paſſé dans ce Pays-là depuis les premieres Relations des Anglois & des François.

On ſçait qu'en 1576 le Capitaine *Martin Frobisher* entreprit ſon premier voyage pour la découverte d'un paſſage à la Chine & au Cathay, par le Nord-Oueſt, & que le 12 de Juin ayant découvert la Terre de Labrador à 63 degrés huit minutes, il entra dans le Détroit auquel il a donné ſon nom. Il revint en Angleterre le 1 d'Octobre. L'année ſuivante ayant

remis à la voile pour la même découverte, il regagna le même Détroit, & tous ſes efforts furent employés à lier quelque commerce avec les Naturels du Pays, dans l'eſpérance d'en tirer les lumieres qui convenoient à ſon deſſein ; mais il les trouva ſi féroces qu'ils ne chercherent qu'à le détruire avec tous ſes gens. Il revint encore au commencement de l'hyver ; & le printems d'après il tenta pour la troiſiéme fois ce dangereux voyage, mais avec auſſi peu de ſuccès. Nous avons ſes trois Relations, qui ne contiennent que le détail de ſes périls & de ſes craintes.

Six ans après, c'eſt-à-dire en 1585, Jean David partit de Darmouth dans les mêmes eſpérances, parvint à la latitude de 64 degrés 15 minutes, & continua de s'avancer juſqu'au 64e degré 40 minutes. L'année d'après il alla juſqu'au 66e degré 20 minutes, & ſuivit les Côtes au Sud juſqu'au 56e degré. Reprenant enſuite au 54e degré, il trouva une Mer qui s'ouvroit à l'Oueſt, & qu'il prit pour le paſſage qu'il cherchoit ; mais la ſaiſon devenant fort orageuſe, il fut

forcé de retourner en Angleterre. Il recommença la même entrepriſe l'année ſuivante.

Ce deſſein fut enſuite abandonné juſqu'en 1607, qui eſt celle de la découverte du Capitaine Henry Hudſon. Il s'avança juſqu'à 80 degrés 23 minutes, ſous un climat ſi froid que que la ſeule Relation eſt capable de glacer le Lecteur & l'Ecrivain. En 1608, il ſe remit en Mer, & revint ſans avoir rien ajouté à ſes découvertes. Deux ans après, c'eſt-à-dire, (*a*) en 1610, il recommença encore le voyage, toujours réſolu de trouver un paſſage au Nord-Oueſt. Il s'avança cent lieues plus loin qu'on n'avoit encore fait, juſqu'à ce que l'excès du froid, l'abondance des glaces, & la force du danger, l'obligerent de s'arrêter. Se trouvant même coupé pour ſon retour, il paſſa l'hyver dans ces terribles lieux, & ſon courage n'ayant fait que s'animer par le péril, il continua au printems de pouſſer ſes découvertes. Mais il fut pris par les Sauvages avec ſept de ſes Compagnons.

(*a*) La Relation de M. Jéremie met fauſſement ce voyage en 1612.

Le reſte de ſes gens n'eut point un ſort plus heureux. Enfin il perit d'une maniere miſérable, payant ainſi bien cher l'honneur d'avoir donné ſon nom à cette Baye.

On a prétendu que c'étoient les Danois qui avoient fait cette découverte, & qu'ils avoient appellé ce Détroit *Chriſtiana*, du nom de Chriſtiern IV. qui étoit alors leur Roi régnant. Mais ſans entrer dans cette diſcuſſion, il eſt ſûr du moins que c'eſt Henry Hudſon qui a pénetré le premier juſqu'au fond de la Baye.

L'année de ſa mort, Sir Thomas Button entreprit, ſur les inſtances du Prince Henry, de continuer le même voyage. Il paſſa les Détroits de Hudſon, & laiſſant la Baye au Sud, il s'avança l'eſpace de deux cens lieues au Sud-Oueſt, où il découvrit un grand Continent qu'il nomma la *Nouvelle Galles*. Il y paſſa l'hyver dans un lieu qu'on a nommé depuis le Port de Nelſon; il viſita toute la Baye qui a pris enſuite le nom de Baye de Button, & il retourna dans l'Iſle de Digg.

En 1616, M. Baffin entra dans la Baye de Sir Thomas Smith, juſqu'au

78e degré, & revint après avoir perdu l'eſpérance de découvrir un paſſage de ce côté-là.

Ainſi toutes les entrepriſes de nos Avanturiers, du côté du Nord, n'avoient pour but que de trouver un paſſage à la Chine.

En 1631, le Capitaine James fit voile au Nord-Oueſt, & marchant au hazard dans ces Mers, arriva dans l'Iſle de Charlton, où il paſſa l'hyver au 52e degré. Le Capitaine Fox fit auſſi cette année un voyage dans la même vûë; mais il n'alla pas plus loin que le Port Nelſon.

Les guerres civiles d'Angleterre firent perdre aſſez longtems le goût de ces découvertes. On ne trouve le nom d'aucun Avanturier juſqu'en 1667, que Zacharie Gillam paſſa les Détroits de Hudſon, & la Baye de Baffin juſqu'au 75e degré; enſuite reprenant vers le Sud au 51, il entra dans une Riviere, nommée depuis la Riviere du Prince Rupert, où il lia une correſpondance aſſez favorable avec les Sauvages. Il y bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort Charles, & revint en Angleterre.

Pendant ce tems-là deux François, l'un nommé M. des Groſeliers, & l'autre M. Ratiſſon, ſon beaufrere. étant au Canada vers le Lac d'Aſſimponalo, pouſſerent ſi loin qu'ils ſe procurerent quelque connoiſſance de la Baye de Hudſon. Etant retournés à Quebec, ils ſe joignirent à quelques Bourgeois, armerent une Barque, & prirent la réſolution d'entreprendre de nouvelles découvertes. Après avoir navigué longtems au Nord, ils entrerent dans une Riviere où ils firent un Etabliſſement du côté du Sud, dans des Iſles qui ſont à trois lieues de l'embouchure. Pendant l'hyver, tout étant glacé, les Canadiens, que M. des Groſeliers avoit avec lui, étant à la chaſſe au long de la Mer, trouverent, avec beaucoup de ſurpriſe, un Etabliſſement d'Européens. Ils retournerent promptement vers leur Chef ſans avoir été découverts. M. des Groſeliers ne manqua point de faire armer auſſi-tôt tous ſes gens, & de ſe mettre à leur tête pour approfondir la vérité de cette avanture. Il fit ſes approches, & ne voyant qu'une mauvaiſe chaumine, couverte de

terre, dont la porte n'étoit pas même fermée, il y entra les armes à la main. Il y trouva ſix Matelots Anglois, qui mouroient de froid & de faim, & qui, loin de ſe mettre en défenſe, s'eſtimerent fort heureux de ſe voir Priſonniers des François, puiſque cette rencontre leur aſſuroit la vie. Ces ſix Matelots avoient été abandonnés, par un Navire qui avoit armé à Boſton, dans la nouvelle Angleterre, & qui n'avoit aucune connoiſſance des voyages entrepris à Londres. Etant arrivé fort tard, le Capitaine les avoit envoyé à terre dans ſa chaloupe pour chercher un lieu d'hyvernement. Mais le froid étoit devenu ſi grand pendant la nuit, que les glaces ayant entraîné le Navire, ils n'en avoient plus entendu parler.

Pendant le cours de l'hyver, M. des Groſeliers ſe lia avec quelques Sauvages du Pays, qui lui apprirent qu'à ſept ou huit lieues de ſon Etabliſſement, il y en avoit un d'Anglois. C'étoit celui du Port Nelſon. Il ſe diſpoſa auſſi-tôt à les aller attaquer; mais comme ils étoient fortifiés, il eut beſoin de précautions. Il attendit le jour des

Rois, pour les surprendre dans l'yvresse. Cette idée lui réussit avec tant de bonheur, que quoiqu'ils fussent au nombre de 80, & que celui des François ne surpassât point quatorze, il se saisit d'eux sans la moindre résistance. Ainsi M. des Groiseliers demeura maître absolu du Pays.

L'été suivant, ayant laissé son fils avec cinq hommes pour garder le poste qu'il avoit conquis, il revint à Quebec avec Ratisson, chargé de Pelleteries & d'autres marchandises Angloises. Mais quoiqu'ils eussent assez réussi dans leur entreprise pour avoir mérité d'être bien reçus, on les chagrina beaucoup sur quelques pillages prétendus dont ils n'avoient pas donné connoissance aux Armateurs. Le ressentiment qu'ils en eurent les fit passer en France, où ils se promirent plus de justice de la Cour. Ils presenterent des Mémoires, ils employerent beaucoup de tems & d'argent pour se faire écouter, & leur malheur voulut qu'ils ne le furent pas plus qu'à Quebec. L'Ambassadeur que l'Angleterre avoit alors à Paris, apprenant leurs plaintes, s'imagina qu'ils pou-

voient rendre ſervice à ſa Nation, & leur perſuada de paſſer à Londres. Ils y furent bien reçus de pluſieurs perſonnes de qualité & d'un grand nombre de Marchands qui n'avoient pas perdu le ſouvenir des anciennes entrepriſes. Le Capitaine Gillam fut invité à ſe remettre en mer avec eux. Ceux qui firent les frais de cette nouvelle entrepriſe obtinrent du Roi Charles II. une Patente pour eux & pour leurs ſucceſſeurs, ſous le nom de Compagnie de la Baye de Hudſon, dont la datte eſt le deux de Mai 1670, la vingt-deuxiéme année du Régne de ce Prince.

Les premiers Proprietaires furent le Prince Rupert, le Chevalier Jacques Hayes, MM. Guillaume Young, Gerard Weymans, Richard Cradock, Jean Letton, Chriſtophe Wrenn, Nicolas Hayward.

La Baye prend depuis le 64e degré de latitude du Nord juſqu'au 51e degré, & peut avoir ſix cens mille de longueur. L'entrée des Détroits eſt au-deſſus. A la bouche même eſt l'Iſle qu'on a nommée la Réſolution. L'Iſle Charles, l'Iſle Saliſbury, &

l'Iſle de Noringham, ſont dans les Détroits, & ſervent à les former. Celle de Mansfield eſt à la bouche de la Baye.

On donne aux Détroits d'Hudſon, qui conduiſent à la Baye, environ cent vingt lieues de longueur. La terre des deux côtés eſt habitée par des Sauvages qui ſont peu connus. La côte du Sud porte le nom de Terre de Labrador. Celle du Nord a reçu autant de noms differens qu'il y eſt venu de differentes Nations qui ont prétendu à l'honneur de la découverte. A l'Oueſt de la Baye les Anglois ont fondé, comme on l'a déja remarqué, le Port Nelſon, & tout ce Pays eſt connu à preſent ſous le nom de Nouvelle Galles. La Baye porte en ce lieu le nom de Button; c'eſt l'endroit le plus large de toute la Baye de Hudſon, il n'a pas moins de 130 lieues. Sur la côte de Labrador ſont pluſieurs Iſles qui portent differens noms. Le fond de la Baye, par où l'on entend toute cette partie qui s'étend depuis le Cap Henriette Marie au Sud de la Nouvelle Galles, juſqu'à *Redonda*, au-deſſous de la Riviere du Prince Rupert, a

quatre-vingt lieues de longueur. Les François prétendent que le Continent qui eſt au fond de la Baye fait partie de la Nouvelle France ; effectivement il faut confeſſer que depuis la Riviere de Sainte Marguerite, qui ſe jette dans celle du Canada, juſqu'à la Riviere du Prince Rupert, qui eſt au fond de la Baye de Hudſon, il n'y a pas plus de 150 milles.

J'ai dit que M. Gillam avoit bâti ſur la Riviere de Rupert un Fort auquel il avoit donné le nom de Fort-Charles. Les Anglois n'avoient jamais eu d'établiſſement dans ce lieu, & ne ſeront peut-être jamais tentés d'y en former un nouveau, car le Païs n'eſt guéres habitable. L'exceſſive rigueur du froid les forçoit de s'y tenir renfermés dans leurs Hutes. Au long de la nouvelle Galles eſt une Iſle longue de 5 ou 6 lieuës, qu'on appelle Little-Rocky-Iſle, ou la petite Iſle aux rochers, qui n'eſt en effet qu'un affreux amas de rochers & de pierres, & dans laquelle on ne laiſſe pas de voir quantité de grands oiſeaux. Environ trois milles au deſſous de la partie de cette Iſle qui eſt au Sud-Sud-Eſt on

rencontre un dangereux banc de ſable.

L'Iſle de Charlton, qui eſt auſſi dans la Baye, eſt compoſée d'un ſable blanc & leger, & couverte de mouſſe blanche. On y voit des arbres en grand nombre. Cette Iſle préſente un ſpectacle agréable à ceux qui après un voïage de trois ou quatre mois au milieu d'une Mer extrêmement dangereuſe & parmi des Montagnes de glace, qui expoſent continuellement un Vaiſſeau à mille dangers, commencent à découvrir ici de la verdure, du moins ſi leur navigation ſe fait au Printems.

Si l'air au fond de la Baye eſt exceſſivement froid pendant 9 mois, il eſt très chaud pendant les trois autres mois. Sur les deux Côtes de Labrador & de la nouvelle Galles, la terre ne produit aucune ſorte de grains; mais vers la Riviere de Ruper on trouve dans la bonne ſaiſon quelques fruits tels que des groſeilles, des fraiſes, &c. Le Soleil ſe couche dans le cours du mois de Decembre à deux heures trois quarts, & ſe leve à neuf heures & demie. Pour peu qu'il paroiſſe, & que le froid ſoit temperé, on tue autant

de perdrix & de lievres qu'on en déſire. A la fin d'Avril les oyes, les outardes, les canards & quantité d'autres oiſeaux y arrivent, pour s'y arrêter environ deux mois. On voit auſſi dans le même tems une quantité prodigieuſe de cariboux. Ces animaux viennent du Nord & vont au Sud. On auroit peine à croire quel eſt leur nombre. Ils occupent en profondeur le long des rivieres plus de ſoixante lieuës d'étenduë, & les chemins qu'ils font dans la neige ſont plus entrecoupés que les rues des plus grandes Villes. La maniere de les prendre, pour les Sauvages, eſt d'abbatre des arbres qu'ils entaſſent les uns ſur les autres, entre leſquels ils laiſſent des ouvertures où ils tendent des collets. Aux mois de Juillet & d'Août les mêmes troupes retournent du Sud au Nord; & lorſqu'elles paſſent les Rivieres & l'eau, les Sauvages les tuent facilement de leurs Canots, à coups de lance.

Mais ce qui peut engager les Européens à mépriſer les obſtacles que la nature leur oppoſe dans ces horribles lieux, eſt la multitude de caſtors, d'orignaux, de renards noirs & d'autres

animaux qui fourniſſent les plus prétieuſes pelleteries, avec la certitude de ſe les procurer preſque ſans aucuns frais. Voici une piece curieuſe qui fera juger du profit des Marchands. C'eſt le tarif des échanges de la Compagnie. J'en ai tiré de ma propre main cette copie ſur l'original.

Regle d'échange pour les Marchandiſes de la Compagnie

Un Fuſil,	dix bonnes peaux de Caſtor.
Poudre à tirer,	un Caſtor pour une demie livre.
Plomb à tirer,	un Caſtor pour quatre livres.
Haches,	un Caſtor pour une grande & une petite.
Couteaux,	un Caſtor pour ſix grands couteaux.
Grains de colliers,	un Caſtor pour une livre.
Habits galonnés,	ſix Caſtors pour un habit.
Habits ſans galon,	cinq Caſtors pour un habit rouge.

Habits de femme avec galon,	ſix Caſtors pour un habit.
Habits de femme ſans galon,	cinq Caſtors.
Tabac,	un Caſtor pour une livre.
Boëte à Poudre de corne,	un Caſtor pour une grande boëte ou pour deux petites.
Chaudron,	un Caſtor pour le poids de chaque livre.
Peigne & Miroir,	deux peaux.

On voit par ce tarif quel immenſe profit la Compagnie devoit faire à la Baye de Hudſon ſi ce commerce eut été bien ſoutenu. On ne gagna pas d'abord moins de 400 pour cent: mais à meſure qu'on avança, la pareſſe ou d'autres obſtacles arrêterent tellement le progrés, que les charges monterent bien-tôt plus haut que les retours.

En 1670 la Compagnie envoia Charles Baily, avec le titre de Gouverneur.

verneur. Il partit accompagné de M. Ratiſſon, un de ces mêmes François qui avoient fait le voïage avec M. Gillam. Ils menoient avec eux vingt hommes, qui devoient reſter au Fort Georges, bâti par M. Gillam ſur la Riviere de Rupert. M. Bayly nomma pour ſon Secretaire, Thomas Gorſt, & lui donna ordre de tenir un Journal de leur voïage que j'ai actuellement entre les mains : mais j'y trouve tant de remarques triviales & qui ſont dans toutes les autres Relations, que je n'en tirerai que les plus curieuſes.

Le Chef des Sauvages qui habitoient les environs du Fort, reçut de nos Anglois le nom de Prince. Peu de jours après leur arrivée il vint avec d'autres Indiens & leurs familles demander des vivres au Gouverneur, en lui declarant que ſes Sauvages ne pouvoient rien tuer cette année, & qu'ils mouroient de faim. Cet incident fit faire de terribles réflexions aux Anglois qui n'avoient que des proviſions médiocres, & qui ne faiſoient pas trop de fond ſur l'eſpérance d'en recevoir d'Angleterre. Cepen-

dant M. Bayly nourrit le Prince & ſa famille, avec pluſieurs autres qui s'étoient adreſſés à lui les premiers. Mais les excitant auſſi à ne rien négliger pour ſe procurer des vivres, il ſe mit à leur tête avec une partie de ſes gens, & les conduiſit à la chaſſe dans des lieux affreux. Ils n'y tuerent que douze Renards, qui ne pouvoient leur faire une nouriture fort abondante ni fort agréable. Tout leur paroiſſoit excellent, parce que la faim devenoit plus preſſante, & que l'air étant inſuportable, on devoit compter pour un bonheur de trouver quelques-uns de ces animaux hors de leurs trous. Quelques jours après cette chaſſe le Prince Sauvage apporta de fort bonne foi au Gouverneur 4 jeunes Chevreuils qu'il avoit tués, ſuivant la convention qu'ils avoient faite enſemble de ſe communiquer mutuellement leurs proviſions.

Pendant ce tems là M. des Groſeliers, qui étoit demeuré au Port de Nelſon avoit cherché des routes pour gagner la Riviere de Rupert, mais ſans en pouvoir découvrir. Il trouva dans ſes courſes pluſieurs baraques qu'il reconnut pour d'anciennes habitations de

quelques Européens qui s'étoient retirés ou qui avoient peri de froid. Il trouva auſſi les débris du Vaiſſeau de Sir Thomas Button ; & ſes Compagnons rapporterent par curioſité quelques pieces de ſes meubles qui s'étoient conſervées depuis ſoixante ans. M. des Groſeliers retourna ſans avoir réuſſi dans ſon entrepriſe, quoiqu'il fût ſûr que la Riviere étoit dans la Baye où il faiſoit ſes recherches.

M. Bayly, qui s'étoit ſoutenu avec les proviſions qu'il avoit apportées d'Angleterre, tomba dans une horrible frayeur au paſſage des Oies qui commencerent à ſe rendre du Nord au Sud. C'étoit la marque que le froid alloit augmenter, & que l'hiver dont il n'avoit encore ſenti que les approches devoit être extrémement rude. Quelle attente pour lui & pour ſes gens ! N'ayant néanmoins aucune eſpérance de pouvoir gagner un climat plus temperé, il commença par ſe précautionner contre l'excès du froid en faiſant couvrir toutes les hutes des peaux qu'il avoit & de celles que les Sauvages lui apporterent en abondance. Il fit couper une grande quantité de bois, afin

de l'avoir prêt autour du Fort dans les tems où il n'eſpéroit pas que ſes gens puſſent ſupporter la rigueur de l'air. Il envoya ſa Chaloupe à la pointe de Confort, entre la Riviere Rupert & l'Iſle de Charlton, pour y ramaſſer des coquillages dont on pouvoit tirer une eſpece d'huile qui ſervoit au défaut de chandelles, ſecours abſolument néceſſaire dans un Païs où les nuits ſont ſi longues. Enſuite s'impoſant des loix ſéveres dans la diſtribution des alimens qui lui reſtoient, il exhorta ſes gens & les Sauvages qui avoient lié commerce avec lui à faire de nouveaux efforts pour rendre leurs chaſſes plus heureuſes. Ils s'y employerent effectivement pendant huit jours avec un peu plus de bonheur; mais il tomba tant de neige dans une ſeule nuit que la terre en étant couverte à deux pieds de hauteur, il fallut abandonner la chaſſe. Les Oyes & d'autres oiſeaux de paſſage, qui continuoient de traverſer le Païs, voloient ſi haut, qu'il étoit impoſſible d'y prétendre par les armes à feu. L'unique eſpérance qui leur reſta fut que la gelée durciſſant bien-tôt la neige, on pouroit re-

commencer la chaſſe & tuer toujours par intervalles quelques bêtes ſauvages. M. Bayly à qui l'on a reproché depuis d'avoir accordé trop facilement la communication de ſes vivres au Prince Sauvage & à ſes gens, ſe juſtifioit en répondant que toute compenſation faite il avoit tiré plus de ſecours de ces Barbares qu'il ne leur en avoit donné; ſans compter qu'étant plus entendus que les Européens à chaſſer dans des lieux qui ſont autant d'horribles précipices pour ceux qui ignorent comment il faut avancer au milieu de la glace & de la neige; jamais nos Anglois n'auroient pû trouver l'art de tuer le moindre animal au milieu de l'hiver.

Enfin le froid devint ſi perçant, la glace ſi dure, & la neige ſi épaiſſe que les Sauvages confeſſerent eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais vû d'exemple d'un hiver ſi rigoureux. Mais ce qui fut beaucoup plus terrible que le froid, c'eſt que la faim paroiſſant augmenter à meſure que les proviſions diminuoient, on ſe vit à la veille de manquer tout-à-fait d'alimens. M. Bayly ſe reduiſit comme tous ſes gens à une

demie livre de biſcuit par jour & un quarteron de viande ſalée. Le Prince Sauvage à qui l'on déclara qu'il falloit renoncer au ſecours des Anglois, ſe remit à chaſſer, au mépris de la ſaiſon, mais avec ſi peu de ſuccés que ſouvent dans quatre jours il ne tuoit pas une ſeule piece de venaiſon. Soit que les bêtes ſauvages ſe fuſſent retirées au Sud, ſoit que gardant leurs tanieres dans ces froids extraordinaires, elles y vivent quelque tems ſans nourriture; ſoit enfin, comme les Sauvages le prétendent, qu'elles s'entremangent dans leurs tanieres mêmes; on couroit des jours entiers ſans appercevoir ſur la neige aucune trace de leurs pas. Dans une chaſſe où nos Anglois accompagnerent les Sauvages, ſur le recit d'un de ces Barbares qui avoit decouvert la piſte de quelques bêtes, on tua deux Ours blancs d'une prodigieuſe groſſeur; mais ces animaux, affamés eux-mêmes, avoient attaqué ſi furieuſement les chaſſeurs, qu'ils avoient tué pluſieurs Sauvages & bleſſé deux Anglois. M. Bayly en laiſſa un au Prince, & ſubſiſta de l'autre pendant quelques jours.

On n'étoit encore qu'au milieu du mois d'Octobre, de ſorte que ces premiers embarras ſembloient annoncer de cruelles extremités dans le cours de l'hiver. La neige avoit déja ſept ou huit pieds de hauteur; & la néceſſité de l'écarter preſque continuellement des huttes n'étoit pas une peine médiocre. M. Bayly en exhortant ſes gens à la patience leur annonça, que ſi le tems ne s'adouciſſoit point, ou ſi la chaſſe ne devenoit pas plus abondante dans l'eſpace de quinze jours, la portion de nourriture ſeroit réduite encore à la moitié. Cette crainte faiſoit déja trembler tout le monde, lorſque le 23 d'Octobre on vit paroître un grand nombre de Perdrix auſſi blanches que la neige. Nos Anglois en tuerent d'abord cinquante, qui leur firent un feſtin délicieux; mais le bruit de la poudre les ayant bien-tôt effarouchées, l'approche en devint ſi difficile, qu'en huit jours de tems ils n'en purent tuer que douze. Il fallut ſe cacher dans la neige pour les ſurprendre, & la violence du froid y fit périr trois hommes. M. Bayly eut le viſage gelé, c'eſt-à-dire que ſon

nez, ſes levres, ſes oreilles & pluſieurs endroits de ſes joües devinrent abſolument inſenſibles & demeurerent dans cet état juſqu'à la fin de l'hiver.

Le 25 de Janvier il arriva au Fort trois Indiens qui apporterent un Caſtor & trois douzaines de Perdrix. C'étoient des Chaſſeurs du Prince qui s'étoient fort écartés de leur habitation, & qui avoient riſqué de paſſer pluſieurs nuits dehors, ce qu'aucun de leurs Compagnons n'oſoit entreprendre. Ils apportoient leur proie à M. Bayly plus volontiers qu'à leur Prince, dans l'eſpérance d'obtenir quelques verres d'eau de vie, dont il reſtoit encore pluſieurs barils aux Anglois. Ils raconterent qu'à pluſieurs journées de la Riviere ils avoient trouvé quelques corps morts, qu'ils croyoient être de la Nation des Onachanves, parce qu'elle avoit été en guerre avec celle des Nodwayes, & qu'elle en avoit beaucoup ſouffert. Le premier de Février on s'apperçut ſenſiblement qu'il dégeloit, & ce changement dura trois jours. Les Anglois n'avoient pas ſenti juſqu'alors, qu'en vivant preſ-

qu'uniquement de viande ſalée ils avoient gagné le ſcorbut. Mais quoique leurs douleurs devinſſent cuiſantes pendant le degel, ils profiterent ſi heureuſement de cet intervalle pour la chaſſe des perdrix, que pénétrant dans des lieux où elles n'étoient point encore effrayées, ils en tuerent un fort grand nombre. Cependant la gelée recommença le 4, & fut en deux jours plus inſuportable que jamais. La proviſion de perdrix qu'on avoit faite, & quelques autres animaux qu'on avoit tués dans le même tems, ſervirent à faire paſſer aſſez tranquillement le reſte du mois.

Au commencement de Mars il arriva pluſieurs Indiens des Nations écartées, qui conſtruiſirent des Hutes à l'Eſt du Fort, ſe propoſant d'y paſſer le reſte de l'hyver pour être à portée de tráfiquer au commencement du printems. Ceux qui ſe trouverent les plus voiſins du Fort, étoient de la Nation des Cuſcudahs. Leur Prince envoya dire à M. Bayly de lui venir parler. Cette ſommation parut incivile aux Anglois, & quoiqu'il ne ſoit pas queſtion de politeſſe avec des

Barbares, M. Bayly ne jugea point à propos de les accoutumer à ces airs de hauteur. Il ſortit du Fort le 23 de Mars, accompagné de Jean Abraham & de dix autres de ſes gens. Mais au lieu de ſe rendre aux Hutes du Prince des Cuſcudahs, il affecta de paſſer outre, & d'aller juſqu'à la pointe de Confort, aux Tentes des autres Nations, où il acheta toute la viande fraiche qu'on voulut lui ceder.

Le Prince des Cuſcudahs prit la peine de venir lui-même au Fort le 27. Il ſe fit préceder de ſix de ſes gens pour annoncer ſon arrivée. Elle ne produiſit pas beaucoup de changement parmi les Anglois. On le conduiſit au Gouverneur, qui lui fit donner un verre d'eau-de-vie, & qui attendit enſuite ce qu'il avoit à lui demander. Le Prince Sauvage lui dit qu'il avoit aporté peu de caſtors, parce qu'il avoit été obligé d'en envoyer cette année un grand nombre en Canada; mais qu'il avoit néanmoins quelques belles peaux, dont il étoit prêt à faire l'échange. Il ajouta que pour marquer ſon affection au Gouverneur il vouloit l'avertir que la Nation des Nod-

wayes, ſur les Terres deſquels il avoit paſſé, étoit réſolue de venir au printems attaquer & détruire les Anglois. Enſuite il fit préſent à M. Bayly d'une fort belle peau, qu'il avoit apportée pour lui.

Le 31 de Mars on commença de tous côtés à voir paroître les oyes, les canards, les outardes, & pluſieurs autres ſortes d'oyſeaux qui annoncent l'approche du printems. Les Anglois en prirent un ſi grand nombre qu'on ſe trouva dans l'abondance au Fort. Pendant ce tems-là les Indiens étoient toujours dans leurs cahutes. Le bruit s'étoit répandu parmi eux, qu'ils devoient être attaqués par quelques Nations Sauvages que les Miſſionaires avoient animés contr'eux, parce qu'ils tournoient leur commerce du côté des Anglois. Les François du Canada n'avoient pas employé moins d'artifices pour les empêcher de nous apporter leurs pelleteries. Ils les leur avoient payées beaucoup plus cher; & quelque tems avant l'hyver, ils étoient venus former un Etabliſſement à huit journées de chemin du Fort Anglois de la Riviere de Rupert. M. Bayly

mit en délibération s'il ne devoit pas tranſporter ſon Etabliſſement dans un autre lieu. Le Conſeil fut aſſemblé le 3 d'Avril 1674. L'opinion de M. Bayly fut de quitter un lieu dangereux. Mais le Capitaine Cole ſoutint que ce changement le ſeroit encore plus. Ce fut pendant ce débat que M. de Groſeliers arriva heureuſement au Fort avec quelques-uns de ſes gens. Il fut d'avis que ſans abandonner le Fort, qui étoit en état de faire une bonne défenſe, il falloit aller trafiquer dans d'autres lieux avec les Barques, & prendre pour cela le tems où les Nations Indiennes dont on avoit à ſe défier, ſeroient occupées à la chaſſe.

Pendant ce tems-là les Indiens qui étoient venus pour le trafic, bâtirent leurs Wigawams ou leurs Hutes fort près du Fort; & ſe retranchant avec preſqu'autant d'habileté que les Anglois, ils avoient étendu ſi loin leurs paliſſades qu'elles touchoient preſqu'aux nôtres. Cependant la communication étoit encore aſſez libre. Un de ces Barbares, devenu jaloux de ſa femme, & l'ayant trouvée dans le

Fort des Anglois, tira une hache qu'il portoit cachée ſous ſon habit, & la bleſſa mortellement à la tête. La crainte d'être puni lui fit prendre auſſi-tôt la fuite dans les bois. Un exemple ſi dangereux porta M. Bayly à donner ordre qu'on ne reçût plus dans le Fort que le Prince de Cuſcudah, avec un petit nombre de ſes principaux Courtiſans, & l'on mit à la porte une garde bien armée.

Comme la neige, & la glace même, commençoit à fondre, elle manquoit ſouvent ſous les pieds des Sauvages; mais ils ſe tiroient d'embarras en nageant & en barbottant comme des canards, de ſorte qu'il y en eut fort peu de noyés. Le grand dégel arriva le 20 d'Avril. Alors les Anglois, qui avoient conſumé leur eau-de-vie, leur bierre, & leurs autres liqueurs d'hyver, recommencerent à boire de l'eau. Les oiſeaux & les animaux de toute eſpece devinrent ſi communs qu'on fut dédommagé des ſouffrances paſſées par l'abondance des vivres. Le commerce alloit fort bien avec les Sauvages. Outre les peaux qu'ils avoient apportées, ils ſe répan-

doient déja dans les forêts, où leurs chaſſes étoient fort heureuſes. Le Gouverneur ayant été trompé par les Indiens de la pointe de Confort, qui lui avoient vendu beaucoup de mauvaiſe viande, les alla retrouver avec une partie de ſes gens, & ſe fit faire ſatisfaction.

Le 20 de Mai, douze Indiens, ſujets du Prince des Cuſcudahs, arriverent dans ſept Canots. Leur Prince les amena au Fort. Ils dirent au Gouverneur qu'il ne falloit pas s'attendre cette année à voir venir beaucoup de Sauvages des Terres d'en haut, parce que les François les avoient engagés à tourner du côté du Canada. Cet avis n'empêcha point le Gouverneur de faire préparer ſa Chaloupe pour remonter la Riviere. L'arrivée des douze Indiens, entre leſquels étoit le Frere de leur Prince, fut l'occaſion d'une Fête éclatante pour tous ces Barbares. Ils s'aſſirent tous en cercle. Un homme de la Troupe, qui étoit parent du Roi, partagea la viande, & ſur-tout la graiſſe, en petites pieces. Le Roi fit enſuite un petit diſcours, dont la ſubſtance fut

qu'ils devoient prendre courage contre leurs Ennemis. Alors toute l'Aſſemblée jetta un grand cri, après quoi le Diſtributeur fit le partage de la viande. Il eſt impoſſible de s'imaginer la prodigieuſe quantité de nourriture que ces affamés dévorerent. La chair de toutes ſortes d'animaux les flattoit indiſtinctement. Ils avaloient, pour liqueur, l'eau qui avoit ſervi à la cuire, graſſe, épaiſſe, & noire comme de l'encre. Ce dégoutant repas ne dura pas moins d'une heure. Enſuite on diſtribua dans l'Aſſemblée de petits bouts de tabac. Ils commencerent à fumer tous enſemble. Ce fut comme le ſecond acte de la Fête. Le troiſiéme fut la danſe, & le chant, au ſon d'une eſpece de timbale, c'eſt-à-dire d'un chaudron ſur lequel ils avoient tendu une peau ſechée. Ils paſſerent dans cet exercice le jour entier juſqu'à la nuit; & lorſqu'ils ſe retirerent, chacun apporta les reſtes du feſtin pour en faire part à ſa famille; car il eſt rare qu'ils y amenent leurs femmes.

Le 22 de Mai il y eut une autre cérémonie, qui ne parut pas moins ex-

traordinaire à nos Anglois. Les Indiens avoient avec eux une ſorte de Devin, ou de prétendu Magicien. Ils lui bâtirent une petite tour, haute d'environ huit pieds, découverte par le ſommet ; mais ſi bien environnée de peaux que la vûë n'y pouvoit pénétrer. A l'entrée de la nuit, le Devin, qu'ils nommoient Pouaou, ſe renferma dans la Tour. Tous les Sauvages, s'étant attroupés aux environs, vinrent ſucceſſivement le conſulter ſur les événemens dont ils vouloient ſçavoir le ſuccès. Quelques-uns lui demanderent s'il n'étoit point à craindre que les Nodways vinſſent les attaquer. Il répondit qu'ils viendroient bien-tôt, & que ſa Nation devoit être ſur ſes gardes, auſſi-bien que les Miſtigouſes ; c'eſt le nom qu'ils donnent aux Anglois.

Ils renouvellent ſouvent cette cérémonie, ſuivant leurs craintes ou leurs eſpérances ; mais ſur-tout lorſqu'ils commencent leurs chaſſes, & lorſqu'ils ſe marient. Chaque Sauvage a communément deux femmes, qu'il tient dans une dépendance qui approche de l'eſclavage. Ils leur font cou-

per du bois, faire du feu, nettoyer les peaux. Les hommes tuent les animaux ſauvages, & ce ſont les femmes qui les ramaſſent, qui en coupent les chairs, & qui prennent ſoin de les conſerver ou de les préparer.

Le 24 de Mai, M. Baily, accompagné de quelques Anglois, & de quelques Sauvages, alla juſqu'au fond de la Baye, pour découvrir les Nodways, & s'aſſurer ſi le bruit qui s'étoit répandu de leur approche avoit quelque fondement; mais il ne rencontra ni eux, ni perſonne qui pût l'éclaircir.

A la fin de Mai, les oyes partirent pour gagner le Nord, où elles vont faire leurs œufs.

Le 27, il arriva, ſur vingt-deux Canots, cinquante Sauvages, tant hommes que femmes & enfans. Ils avoient peu de caſtors. Leur Nation étoit celle des Pichapacanos, qui eſt fort voiſine de celle des Eſquimaux. Elles ſont également pauvres. M. Bayly conçut mieux que jamais que les François attiroient vers eux la meilleure partie du commerce. Cependant, comme il avoit fait ſes préparatifs pour

remonter la Riviere, il envoya M. des Groſeliers, le Capitaine Cole, & M. Gorſt, avec quelques autres Anglois, & pluſieurs Sauvages, pour tenter quelque choſe par cette route. Ils revinrent, après un voyage de quinze jours, avec deux cens cinquante peaux. Le Chef de la Nation des Tabitis leur avoit dit que les Miſſionnaires Jéſuites engageoient tous les Indiens de cette Contrée à fuir les Anglois, & à ſe lier avec les Nations qui étoient en Traité avec les François.

M. Bayly réſolut d'attendre pendant une partie de la belle ſaiſon, à quoi pourroit aboutir le commerce de ceux qui venoient volontairement. Dans les entretiens qu'ils avoient avec eux par le moyen de M. des Groſeliers & de quelques Anglois qui ſçavoient leur langue, il leur demanda comment ils avoient fait dans un hyver auſſi rude que le dernier, pour ſe procurer des alimens. La plûpart avoient eu des proviſions ſi abondantes qu'ils s'étoient peu reſſentis des incommodités de la ſaiſon. Mais ils avouerent que dans d'autres tems, lorſqu'ils avoient été preſſés par la faim, ils avoient été

jusqu'à tuer leurs enfans pour les manger. Il s'étoit même trouvé des occasions où le mari & la femme s'étoient battus jusqu'à ce que le plus fort avoit tué & mangé l'autre. Ces affreux recits se trouvent confirmés par toutes les Relations. Un Sauvage, qui avoit dévoré dans un hyver sa femme & six enfans, disoit qu'il n'avoit été attendri qu'au dernier qu'il avoit mangé, parce qu'il l'aimoit plus que les autres, & qu'en ouvrant la tête pour en manger la cervelle, il s'étoit senti touché de l'affection naturelle qu'un pere doit ressentir pour ses enfans. La pitié l'avoit tellement saisi qu'il n'avoit point eu la force de lui casser les os pour en succer la moële.

Quoique ces gens-là essuient beaucoup de misere, ils ne laissent pas de vivre fort vieux. Lorsqu'ils arrivent dans un âge tout à fait décrepit, qui les met hors d'état de travailler, ils font un festin, si leurs facultés le permettent, auquel ils invitent toute leur famille. Après avoir fait une longue harangue par laquelle ils les invitent à se bien conduire & à vivre dans une parfaite union, ils choisissent celui de

leurs enfans qu'ils aiment le mieux; ils lui préſentent une corde qu'ils ſe paſſent eux-mêmes au col, & prient cet enfant de les étrangler pour les délivrer de cette vie où ils ſe croient à charge aux autres. L'enfant charitable ne manque pas d'obeir auſſi-tôt aux ordres de ſon pere & l'étrangle le plus promptement qu'il lui eſt poſſible. Les Vieillards s'eſtiment heureux de mourir à cet âge, parce qu'ils croyent qu'en mourant vieux ils doivent renaître dans un autre monde comme de jeunes enfans à la mamelle & vivre de même toute l'éternité; au lieu que lorſqu'ils meurent jeunes, ils croyent renaître vieux, & par conſequent toujours incommodés comme les vieilles gens.

Cependant ils n'ont aucune eſpece de religion; chacun ſe fait un Dieu ſuivant ſon caprice. Ils l'appellent Maneto; & dans leurs beſoins ou dans leurs maladies, ils ont recours à ce Dieu imaginaire qu'ils invoquent en chantant, en hurlant autour du malade, & en faiſant des contorſions & des grimaces moins propres à le ſecourir qu'à précipiter ſa mort. Ils

n'ont pas moins de confiance à leur Pouaou. Ils croyent ſi aveuglément ce que ce Charlatan leur dit qu'ils n'oſent rien lui refuſer, de ſorte qu'il en obtient tout ce qu'il veut dans leurs maladies. Lorſqu'on lui demande la gueriſon de quelque fille ou de quelque jeune femme, il ne conſent à les ſervir qu'après en avoir obtenu quelque faveur. Quoique tous ces Barbares vivent dans une ignorance & une groſſiereté qui fait honte à la nature, ils ne laiſſent pas d'avoir une connoiſſance confuſe de la création du monde & du déluge, dont les Vieillards font des hiſtoires abſurdes aux jeunes gens.

Ils ſont d'ailleurs fort charitables à l'égard des veuves & des orphelins. Ils donnent tout ce qu'ils poſſedent avec beaucoup de déſintereſſement. Auſſi ſont-ils auſſi riches les uns que les autres. Leurs tentes ſont de peaux d'Orignaux ou de Cariboux, qu'ils portent l'eſté ſur leur dos lorſqu'ils décampent d'un lieu pour aller dans un autre ; & l'hiver ils les traînent ſur la neige. Ils ſe ſervent de raquettes pour marcher ſur la neige, com-

me les Sauvages du Canada.

Il y a beaucoup de Caſtors dans la Baye de Hudſon, & meilleurs même que ceux du Canada. Mais il eſt ſurprenant de voir la peine que les Sauvages ont à les prendre en hiver, parce que la peau n'en vaut rien l'Eté & qu'elle n'a point de poil. Il faut qu'ils rompent les glaces à coups de haches & d'autres ferremens, quoique la glace ait dans le fort de l'hiver plus de quatre ou cinq pieds d'épaiſſeur. Ces animaux ont un inſtinct particulier pour ſe loger. Ils choiſiſſent une petite Riviere qu'ils barrent dans l'endroit le moins large, pour arrêter l'eau qui leur ſert d'étang, au bord duquel ils font une cabane qu'ils couvrent de terre aſſez épaiſſe. Ils y font leurs amas de branches d'arbres, pour en manger l'écorce pendant l'hiver.

Ils ont divers appartemens dans ces cabanes. Ils ne mangent point dans le lieu où ils couchent, pour n'y pas faire de ſaleté. Le jour, ils n'approchent de leurs lits que lorſqu'ils ont envie de dormir. Ils ſont ordinairement dans ces cabanes, deux, quatre ou ſix, toujours nombre pair, mâles

& femelles, parmi leſquels il y a un maître qui a ſoin de faire travailler les autres. S'il ſe rencontre quelque pareſſeux, les autres le battent tant qu'ils le contraignent d'abandonner la cabane & de chercher parti ailleurs. Les caſtors ont les jambes fort courtes. Leur ventre traîne toujours à terre. Ils ont quatre dents fort grandes, deux deſſous, deux deſſus, avec leſquelles ils coupent le bois ſi facilement que dans un eſpace très court, ils abbatent un arbre auſſi gros qu'un homme l'eſt par le corps. Ils ont la queüe platte comme une truelle de Maçon, avec laquelle ils portent la terre & maçonnent leurs cabanes & leurs écluſes, avec plus d'induſtrie que l'Artiſan le plus habile.

Outre le Caſtor, il ſe trouve des Loups cerviers, des Ours, des Martres, des Pequans, des Orignaux, des Elans, enfin de toutes ſortes d'animaux dont les peaux ſont les plus recherchées en Europe. La Baye de Hudſon eſt ſans contredit le lieu de toute l'Amérique, qui eſt le plus fecond dans cette ſorte de richeſſe. On y a auſſi l'agrément de la pêche pen-

dant l'Eté. On tend des filets dans les Rivieres, avec leſquelles on prend des Brochets, des Truites, des Carpes, & quantité de cette ſorte de poiſſons qu'on appelle du poiſſon blanc. Il reſſemble à peu près au Harang blanc, & c'eſt ſans contredit la meilleure eſpece de poiſſon qu'il y ait dans l'univers. On en peut faire des proviſions pour l'hiver, en les mettant dans la neige, comme on y met la viande qu'on veut conſerver. Lorſqu'ils ſont une fois gelés, ils ne ſe gâtent plus juſqu'à ce qu'il dégele. On conſerve auſſi de cette maniere, des Oyes, des Canards & des Outardes, que l'on met à la broche pendant l'hiver, pour accompagner les Perdrix & les Lievres; de ſorte que pour ceux qui ayant paſſé la belle ſaiſon dans le Païs ont eu le tems de ſe précautionner pour l'hiver, il y a mille moyens de ſe rendre la vie commode ſous un ſi mauvais climat, pourvû qu'on y ait ſeulement du pain & du vin de l'Europe. Quoique l'Eté ſoit fort court, il donne le tems de cultiver de petits jardins, d'où l'on tire des laitues, des choux verds & d'autres légumes qu'on

qu'on peut même ſaler pour l'hiver.

Enfin les Nodways ſe firent voir à un mille du Fort, & l'allarme fut auſſi vive parmi les Indiens que pour les Anglois. Mais l'ennemi n'eut point la hardieſſe d'avancer plus loin. M. Bayly ſe mit en marche pour tomber ſur ces Barbares dans leur retraite. N'ayant pû les joindre, il profita de la tranquillité que leur départ lui laiſſa pour faire un voyage ſur differentes Rivieres, d'où il rapporta 1500 peaux. Le 24 de Juin, tous les Indiens qui étoient proche du Fort abandonnerent leurs Wigwams pour commencer leur grande chaſſe.

Le Gouverneur entreprit un autre voyage pour découvrir la Riviere de Shechitawam, dans le deſſein de gagner de là le Port Nelſon où l'on n'avoit point encore bâti de Fort. Dans le même tems M. Gorſt qui étoit demeuré dans le Fort avec la qualité de Lieutenant, envoya quatre hommes bien armés dans une Barque juſqu'à la Riviere des Nodways, à laquelle ils trouverent cinq mille de largeur dans le lieu où les chutes d'eau les obligerent de s'arrêter. Elle eſt pleine

de Rocs & de petites Iſles, qui ſervent de retraite à une prodigieuſe quantité d'Oyes.

Après deux mois d'abſence M. Bayly revint au Fort, & fit cette relation de ſon voyage. Il avoit trouvé la Riviere de Shechitawam où les Anglois n'avoient point encore pénetré. Il y étoit demeuré juſqu'au 21 de Juillet, à la recherche des Caſtors dont il n'avoit trouvé qu'un fort petit nombre. Cette Riviere eſt belle. Elle eſt au 52e degré de Latitude du Nord. Ses bords & les environs ſont habités par une Nation aſſez nombreuſe dont il avoit vû le Roy. Ayant promis à ce Prince de venir l'année ſuivante avec un Vaiſſeau bien fourni de Marchandiſes, on s'étoit engagé auſſi à tenir prête une bonne proviſion de Caſtors, & à faire naître aux Indiens d'enhaut l'envie de venir trafiquer avec les Anglois. Le 21, M. Bayly ayant continué de voguer dans ſa Chaloupe vers le Cap Henriette-Marie, avoit decouvert à quatorze lieuës de l'embouchure de la même Riviere, une grande Iſle, entre le Nord-Nord-Eſt, & le Sud-Sud-Eſt. Il ne lui croioit pas moins de trente lieuës de tour, &

ne lui connoiſſant point de nom il lui donna celui d'Iſle de Viner.

Le 23, ſuivant la Côte pour doubler une pointe, il decouvrit une épaiſſe fumée, qui lui fit prendre le parti de deſcendre à terre. Il trouva ſept Indiens dans une affreuſe langueur. Les ayant pris dans ſa Chaloupe, il les conduiſit juſqu'à une petite Riviere nommée Equan, au bord de laquelle on trouva pluſieurs cadavres de Sauvages. La mortalité s'étoit miſe parmi eux après les ſouffrances du dernier hiver. M. Bayly laiſſa des vivres à ceux qu'il avoit laiſſés à bord, & leur vit remonter la Riviere d'Equan dans un Canot; mais la trouvant trop étroite, il n'oſa s'y engager avec ſa Chaloupe.

Le 27 ſa Chaloupe faillit d'être ſubmergée entre les glaces. Son Pilote étoit un Sauvage de la Nation des Washaos, qui avoit aux deux machoires une double rangée de dents. Il ne pouvoit ſupporter la préſence de l'aiguille aimantée, parce qu'il la prenoit pour quelque dangereux animal; ce qui le rendit ſi incommode aux gens de M. Bayly qu'on prit de con-

cert le parti de le mettre à terre. On ne trouvoit point de Caſtors, & quelques Sauvages, qu'on rencontroit toujours ſur les Côtes aſſurerent qu'au delà du Cap, la Mer étoit encore remplie de glaces. Les vivres d'ailleurs commençoient à manquer dans la Chaloupe. M. Bayly reſolut de s'en retourner au Fort. Il fut forcé, dans ſon retour, d'aborder à l'Iſle de Charlton, où il ſouffrit pendant deux jours une faim violente, ſans y rien trouver qui fût propre à la ſoulager. Enfin il arriva au Fort le 30 d'Août.

Quelques jours après ſon arrivée, on vit deſcendre dans la Riviere un Canot, chargé de deux hommes. L'un étoit un Miſſionaire Jeſuite, né en France de parens Anglois; & l'autre, qui n'étoit avec lui que pour l'accompagner, ſe donna pour un Sauvage de la Nation des Cuſdidahs & parent du Prince. Le Jeſuite préſenta au Gouverneur Anglois une lettre du Gouverneur de Quebec, dattée le 8 d'Octobre 1673, par laquelle il prioit les Anglois, en vertu de la bonne intelligence qui regnoit entre les deux Couronnes, de traiter civilement ce

Miſſionaire. Il étoit parti depuis longtems de Quebec, mais il avoit été arrêté par divers avantures & par l'exercice de ſa Miſſion. Quoiqu'il prétendît que ſa lettre n'étoit qu'une recommandation hazardée, pour les occaſions où il pourroit rencontrer des Anglois, M. Bayly s'imagina avec beaucoup de vraiſemblance qu'il étoit envoyé pour obſerver nos établiſſemens; & ſans le traiter avec moins de civilité, il prit le parti de le garder juſqu'à l'arrivée des Vaiſſeaux d'Angleterre. Ces ſoupçons furent augmentés par une lettre que le Miſſionaire remit à M. des Groſeliers. Elle étoit de ſon Gendre, qui demeuroit à Quebec, & qui s'étant mis en chemin avec le Jeſuite & trois autres François, pour venir juſqu'à la Baye de Hudſon, s'étoit rebuté des fatigues du voyage & du riſque de paſſer entre tant de Nations Sauvages. Il étoit retourné à Quebec avec les trois François. M. des Groſeliers même ne fut pas à couvert de la défiance de M. Bayly, & tous les Anglois ne jugerent pas mieux de cette correſpondance avec ſon Gendre.

Cependant lorſqu'on eut donné des habits au Jeſuite, qui avoit été dépoüillé des ſiens dans ſa route, & qu'on lui eut fait aſſez de careſſes pour lui inſpirer de la reconnoiſſance & de la tranquillité, il s'ouvrit d'un air ſi naturel qu'on revint aiſement ſur le ſujet de ſon voyage. Quelque zele qu'il conſervât pour la converſion des Sauvages, il déclara que ſes ſoins ayant eu peu de ſuccès, il n'étoit pas d'humeur à recommencer un voyage de quatre cens milles pour regagner Quebec, & que ſon deſſein étoit de repaſſer en Europe ſur les Vaiſſeaux Anglois.

M. Bayly étoit ſouvent alarmé par la crainte des incurſions d'un certain nombre de Nations Indiennes, qui s'étoient retirées mécontentes, parce qu'elles prétendoient que les Anglois leur avoient vendu leurs denrées trop cher. Il fit mettre toutes ſes marchandiſes en ſûreté dans ſa grande Barque, & ſe voyant à la veille de manquer de bien des choſes néceſſaires, il commença ſerieuſement à reflechir ſur ſa ſituation. On étoit au 7 de Septembre, & juſqu'a lors il n'étoit point en-

core arrivé de Vaiſſeau d'Angleterre plus tard que le 22. La poudre lui manquoit. Il ne lui reſtoit pas plus de trois cens livres de farine ou de biſcuit. Il ne falloit plus compter ſur la viande fraîche, puiſque ſes gens ne pouvoient plus faire uſage de leurs fuſils, & les proviſions de chair ſalée n'étoient pas aſſez abondantes pour lui faire enviſager tranquillement l'avenir. La pêche étoit une reſſource ; mais il ſe ſouvenoit que la patience avoit manqué plus d'une fois à ſes gens, & de quoi ne devoit-il pas ſe croire menacé ſi la ſaiſon ſe paſſoit ſans qu'ils viſſent arriver aucun Vaiſſeau d'Angleterre ? Toutes ces réflexions lui cauſerent tant d'inquiétude, que dans le chagrin qu'il eut lui-même de ſe voir négligé par la Compagnie, il fixa un terme, au-delà duquel il prit la réſolution de tout entreprendre pour retourner en Angleterre. C'étoit le dix-ſept qu'il devoit partir, & ce deſſein, qu'il déclara publiquement fut applaudi de tout le monde. On n'avoit à la vérité qu'une Chaloupe & deux grandes Barques ; mais le déſeſpoir rend tout fa-

cile, ou fait perdre du moins la vûë du danger à des gens accoutumés à la Mer.

Telle étoit la diſpoſition de toute la Colonie, lorſque le Jéſuite, étant vers le ſoir dans ſes exercices de Religion, à quelque diſtance du Fort, avec M. des Groſelliers, & un autre Catholique crut avoir entendu fort diſtinctement ſept coups de canon. Ils revinrent au Fort dans le mouvement de leur joie, pour communiquer cette nouvelle au Gouverneur. On tira auſſi-tôt les plus gros canons du Fort, quoique ſur une nouvelle ſi incertaine on eut peut-être mieux fait d'épagner la poudre. Cependant un Sauvage de la pointe de Confort vint donner avis le jour ſuivant qu'on y avoir entendu pluſieurs coups de canon. Comme on avoit fait partir la Chaloupe pour aller à la découverte juſqu'à cette pointe, l'impatience fut extrême juſqu'à ſon retour. Le jour entier ſe paſſa ſans qu'on la vît paroître, & tout le monde auguroit mal de ce retardement. Enfin elle ſe fit voir, mais ſans ſignal Ce. fut un nouveau ſujet de défiance qui réduiſit tous les

ſit tous les Anglois preſqu'au déſeſpoir. Mais à ſon approche on découvrit ſix Matelots, qui n'étoient pas du Fort, & qui avoient été députés pour avertir que le Capitaine Gillam étoit arrivé à la pointe de Confort, commandant le Prince Rupert, à bord duquel il avoit M. Willam Lyddal nouveau Gouverneur.

Le jour ſuivant M. Baily & M. Gorſt ſe rendirent à la pointe de Confort, où le Shafhbury, commandé par le Capitaine Shepherd, arriva auſſi d'Angleterre. Le nouveau Gouverneur ayant lû ſa Commiſſion, tout le monde ne penſa plus qu'à réparer les Vaiſſeaux qui voient beaucoup ſouffert du voyage [illegible] qu'à les charger promptement, avant que la ſaiſon devînt plus mauvaiſe pour le retour.

Le 18 de Septembre M. Lydal arriva au Fort, & prit poſſeſſion de ſon Gouvernement. Mais l'air étoit déja ſi froid, & les pronoſtics ſi fâcheux pour l'hyver ſuivant, que les Matelots les plus expérimentés commencerent à douter s'il n'y auroit pas trop d'imprudence à ſe remettre en Mer. On tint là deſſus pluſieurs Conſeils. En-

fin l'on réſolut que les deux Vaiſſeaux paſſeroient l'hyver dans la Baye, & que, pendant quelques beaux jours qui reſtoient à eſperer, les deux Equipages s'employeroient à couper du bois, à bâtir des maiſons pour eux-mêmes, & à conſtruire quelques édifices communs.

Mais en calculant les proviſions qui étoient arrivées par les deux Vaiſſeaux, & le nombre de bouche qu'il y avoit à nourrir pendant un hyver, dont la durée pouvoit aller juſqu'à dix mois, M. Baily fit confeſſer à M. Lidal que la réſolution du Conſeil étoit beaucoup moins prudente que celle du départ. Il ſe trouvoit, par un compte clair, qu'on ne pouvoit faire fond pour chaque tête que ſur quatre livres de farines par ſemaines. M. Liddal, qui avoit l'humeur fort vive, répondit à cette objection que le pis aller étoit de mourir de faim tous enſemble. Mais les raiſonnemens de M. Baily prévalurent enfin, & les deux Vaiſſeaux retournerent cette année avec une partie des gens qui avoient ſouffert les rigueurs de l'hyver précedent. Entre pluſieurs curioſités qu'ils

rapporterent, on a conſervé, dans les papiers de la Compagnie, quelques mots du langage des Indiens de la Baye, que M. Bayly même avoit pris ſoin d'écrire de ſa main.

Arakana,	du pain.
Aſtam,	venez ici.
Aſſine,	du plomb.
Apit,	un gril.
Arremitogiſy,	parler.
Anotch,	tout-à-l'heure.
Chickahigon,	une hache.
Eſckon,	des ciſeaux.
Pishihs,	une petite choſe.
Paſtofigon,	un canon.
Piſtoſigou à hish,	un piſtolet.
Pihikeman,	un grand couteau.
Petta à Shum,	donnez-moi une piece.
Pe guish à con gau moon,	je mange du potage ou du pudding.
Spog,	une pipe.
Stenna,	du tabac.
Shckahoun,	un peigne.
Tapoy,	cela eſt vrai.
Manitohinggin,	un habit rouge.
Metus,	des ſouliers.

Mokeman,	un couteau.
Mickedy, *ou* Pickau,	de la poudre.
Mekihs,	des colliers.
Mouſtodauhish,	une pierre.
No munnish e to ta,	je ne vous entens point.
Owma,	celui-ci, ceci.
Tancey,	ou.
Tiniſonec iſo?	comment appellez-vous cela?
Tequan?	que dites-vous?

M. Bayly, à ſon retour en Angleterre, rendit compte de toutes ſes obſervations, & des facilités qu'on pouvoit trouver à donner plus d'étendue à notre commerce dans la Baye de Hudſon. Les eſpérances qu'il fit concevoir, dépendant particuliérement de la certitude des vivres pendant l'hyver, on réſolut de pourvoir ſi libéralement à cet article, qu'il y eût toujours pour chaque tête le double de la nourriture néceſſaire. Ce fut ſur ce fondement qu'on réſolut de fortifier l'année ſuivante Port Nelſon, qui avoit été ſi négligé juſqu'alors, que M. des Groſeliers avoit été forcé de

l'abandonner avec le petit nombre d'Anglois qu'il y avoit eu pendant quelque tems. M. Jean Bridger fut nommé pour cette entrepriſe, ſous le titre de Gouverneur de la partie Occidentale de la Baye de Hudſon, depuis le Cap Henriette Marie, qui fut compris dans le Gouvernement de la partie Occidentale.

M. Jean Nixon ſucceda l'année ſuivante à M. Liddal, & ce fut ſous lui que la Compagnie transfera l'Etabliſſement du Fort Rupert à la Riviere de Chickewan, lieu plus fréquenté par les Indiens. L'iſle de Charlton commença auſſi dans le même tems à ſe peupler, & à devenir le rendez-vous de tous les Facteurs de la Baye, qui y tranſporterent leurs marchandiſes, pour y charger les Vaiſſeaux à meſure qu'ils arrivoient d'Angleterre.

Ce ne fut qu'en 1682, que M. Bridger s'embarqua pour le Port Nelſon. Avant qu'il y put arriver, Benjamin Gillam, Capitaine d'un Vaiſſeau de la nouvelle Angleterre, & fils du Capitaine Gillam, qui commandoit le Prince Rupert au ſervice de la Compagnie, s'étoit établi au même lieu;

& par un autre hazard, à peine y avoit-il passé quinze jours que MM. des Groseillers & Ratisson, qui avoient quitté le service de la Compagnie Angloise sur quelques mécontentemens, y étoient venus aussi du Canada, à la tête d'une nouvelle Compagnie de François. Gillam n'avoit point été assez fort pour les repousser. Mais il étoit demeuré au Port Nelson, où M. Bridger arriva dix jours après les François. A son arrivée MM. des Groseliers & Ratisson lui firent signifier, sur son Vaisseau, qu'il eût à se retirer promptement, parce qu'ils avoient pris possession de ce lieu au nom du Roi de France. M. Bridger ne laissa point de débarquer une partie de ses marchandises, & de mettre ses gens à l'ouvrage pour former son Etablissement. Les François demeurerent aussi sans aucune marque d'hostilité. M. Ratisson se lia même fort étroitement avec M. Bridger, & cette amitié dura depuis le mois d'Octobre 1682 jusqu'au mois de Février de l'année suivante; mais sur quelque differend qui s'éleva, Groselier s & Ratisson se saisirent de Bridger, de

Gillam, & de leurs gens, & de tous leurs effets. Les ayant gardés Prisonniers pendant quelques mois, ils partirent enfin pour Quebec, où ils menerent avec eux Bridger & Gillam; mais ce fut après avoir embarqué le reste des Anglois dans une fort mauvaise Barque, avec laquelle ils eurent le bonheur de joindre un Vaisseau Anglois près du Cap Henriette Marie.

Groseliers & Ratisson repasserent de Quebec en France. La Compagnie d'Angleterre ayant appris leur retour en Europe, leur écrivit pour leur promettre d'oublier le tort qu'ils lui avoient fait, & de les employer avec des appointemens considérables, s'ils vouloient entreprendre de chasser du Port Nelson les François qu'ils y avoient établis, & faire tomber entre les mains des Anglois toute la pelleterie qu'ils y avoient amassée, comme une sorte de dédommagement pour les pertes que la Compagnie avoit essuyées. Cette proposition leur fut si agréable, que s'étant rendus en Angleterre, ils reprirent la route du Port Nelson, d'où ils chasserent en en effet leurs compatriotes. Le Ca-

pitaine Jean Abraham fut nommé Gouverneur à la place de M. Bridger, & conſerva cet emploi juſqu'en 1684.

De l'autre côté, M. Nixon, Gouverneur du Fort Rupert, fut rappellé en 1683, & reçut pour ſucceſſeur Henry Sergeant, ſous lequel, ou du moins par les inſtructions duquel je trouve que cet Etabliſſement fut transferé ſur la Riviere de Chickewan, qu'on a nommée depuis la Riviere d'Albany. On y bâtit un nouveau Fort, dont le Gouverneur fit le lieu de ſa réſidence. Il eſt au fond de la Baye, au-deſſous de la Riviere Rupert. M. Sergeant eut ordre d'apporter tous les ans, au commencement du printems, toutes les pelleteries qu'il auroit amaſſées à l'Iſle de Charlton, pour y attendre les Vaiſſeaux de la Compagnie, & de viſiter les autres Etabliſſemens, pour en faire apporter la pelleterie au même rendez-vous.

Les choſes demeurerent dans cet état juſqu'en 1686, que M. le Chevalier de Troies vint de Quebec avec un corps de François, qui nous chaſſerent de nos Etabliſſemens. Nous y rentrâmes en 1696; mais l'année ſui-

vante, nous perdîmes dans les glaces, à l'entrée de la Baye deux Vaiſſeaux, le *Hamshire* & l'*Owners*. Cette perte découragea la Compagnie, & le commerce fut languiſſant juſqu'à la guerre du commencement de ce ſiécle, qui nous fit tout perdre, à l'exception du ſeul Fort d'Albanie, où M. Knight eut l'art de ſe ſoutenir juſqu'en 1706, qu'il reſigna ſon Poſte à M. *Fullerton*. Rien ne marque mieux la décadence de nos affaires que le ſilence de tous nos gens de Mer juſqu'à la paix d'Utrecht. Mais on trouve dans la relation d'un étranger, nommé M. Jeremie, le récit ſuivant. Il parle comme témoin.

» J'étois de l'embarquement qui ſe fit en France par les ſoins de M. de la Forêt. Nous nous rendimes à Plaiſance avec quatre Vaiſſeaux, dont M. d'Iberville Gouverneur du Canada, prit le commandement. Il s'embarqua ſur le *Pelican*, de 50 canons. M. de Serigny, ſon frere commandoit le *Palmier*, de 40 canons. Le *Profond*, étoit commandé par M. du Gué; & M. de Chartier commandoit le *Veſpe*.

Lorſque nous fûmes entrés dans le Détroit de Hudſon, les glaces nous

forcerent de nous ſeparer. M. d'Iberville prit le devant & M. du Gué fut pouſſé par les courans, tout-à-fait du côté du Nord, où il rencontra trois Navires Anglois contre leſquels il ſe battit depuis huit heures du matin juſqu'à onze heures du ſoir, ſans que les Anglois le puſſent prendre. M. d'Iberville arriva le 5 de Septembre à la rade de Port Nelſon, que les François avoient nommé en 1694 le Fort Bourbon, comme ils avoient donné à la Riviere le nom de Sainte Thereſe, parce qu'ils avoient réduit ce jour-là le Païs ſous leur obeiſſance. Il envoya ſa Chaloupe à terre, avec 25 hommes de ſon Equipage.

Le 6 les Navires Anglois arriverent. M. d'Iberville ſe diſpoſa à les recevoir. Il leva les ancres & fut au devant d'eux. Le voyant ſeul contre trois, ils ſe flattoient de l'enlever; mais ils furent extrêmement ſurpris de l'intrépidité avec laquelle il alla les attaquer. Dès ſa premiere volée, il en traita un ſi mal qu'il le força de ſe rendre ſans oſer plus remuer. Enſuite, il perça le côté à l'Amiral qui étoit de 50 pieces de canon, contre lequel il fit tirer ſi à propos ſa volée, qu'a-

vant que les Anglois euſſent le tems de changer de bord, ils virent la moitié de leurs voilures dans l'eau, & coulerent à fond devant leur troiſiéme Vaiſſeau qui ne penſa qu'à ſe ſauver. M. d'Iberville lui donna la chaſſe, mais il ne put l'empêcher de s'éloigner à la faveur de la nuit, & retournant vers ſa priſe il s'en mit en poſſeſſion.

La nuit du ſept au huit, il s'éleva une ſi furieuſe tempête du vent du Nord, que M. d'Iberville & ſa priſe furent jettés ſur la Côte ſans pouvoir l'éviter. Le Navire Anglois fut perdu comme l'autre, avec vingt trois hommes qui ſe noïerent. Tous les autres ſe ſauverent à terre, parce qu'heureuſement la marée ſe trouva baſſe.

Tous nos Vaiſſeaux s'étant raſſemblés, nous commençâmes l'attaque du Fort. Les Anglois firent peu de reſiſtance, & lorſqu'ils eurent appris de leurs gens mêmes le ſort de leurs Navires, ils ſe rendirent ſans capitulation. M. d'Iberville ayant fait ſon entrée dans le Fort, y mit l'ordre qui convenoit aux interêts de la France; après quoi il s'embarqua le 24 de Septembre ſur le Profond pour re-

tourner en Europe. Il n'emmena que le Veſpe, parce ce que le Palmier avoit caſſé ſon Gouvernail en touchant ſur une barre; & M. Serigny qui le commandoit, demeura Gouverneur du Fort.

En 1698, il vint un autre Navire à qui l'on avoit eu ſoin de faire apporter un Gouvernail, parce que dans tout ce Païs, qui n'eſt couvert que de Sapins, on ne trouve point de bois qui puiſſe ſervir à cet uſage. Alors les deux Vaiſſeaux repaſſerent en France, & M. de Serigny laiſſa le commandement du Fort à M. de Matigny ſon parent. Pour moi j'y reſtai avec le titre de Lieutenant & ma qualité d'Interprete. Il y eut ſucceſſivement trois Gouverneurs, ſous leſquels il ne ſe paſſa rien de remarquable.

En 1707, après avoir demandé pluſieurs fois mon congé à MM. de la Compagnie pour repaſſer en France, j'eus le bonheur enfin de l'obtenir. A mon arrivée à la Rochelle, je fus propoſé à la Cour pour aller relever celui qui commandoit au Fort Bourbon. C'étoit alors M. de Lille, frere de M. de Saint Michel, qui étoit autrefois Capitaine de Port à Rochefort.

Je levai une nouvelle Garniſon à la Rochelle, avec laquelle je partis en 1708. Mais lorſque nous eûmes gagné l'entrée de la Baye de Hudſon, les vents nous furent ſi longtems contraires, qu'ils nous forcerent de relâcher à Plaiſance, où nous tirâmes des vivres du Canada. L'année ſuivante ayant eu le vent plus favorable, je me rendis au Fort Bourbon, & j'y trouvai M. de l'Iſle dans le dernier embarras. Il étoit à la veille de manquer de vivres. Comme j'étois arrivé fort tard, & que le Navire avoit été fort maltraité par les glaces, il fallut faire un ſecond hivernement; ce qui cauſa une perte conſidérable à MM. de la Compagnie, qui avoient tout à la fois deux Garniſons, avec un gros Equipage, à payer & à nourrir. Pendant l'hiver M. de l'Iſle fut attaqué d'un aſme dont il mourut. Je ſuis reſté pendant ſix ans Gouverneut du Fort Bourbon, où j'avois eu l'honneur d'être établi par une commiſſion du Roy que je garde encore, quoique mes Prédeceſſeurs n'euſſent jamais eu cet avantage; & je n'ai quitté mon emploi qu'en 1714, lorſque je reçus des

ordres de la Cour, avec des lettres de M. de Pontchartrain, pour remettre le Poſte aux Anglois, ſuivant le Xe & le XIe article du Traité d'Utrecht, par leſquels la France reſtituoit aux Anglois tout ce qu'ils avoient poſſedé dans la Baye de Hudſon, avec les Stipulations contenues dans ces deux articles.

J'ai acquis dans un ſi long intervalle des connoiſſances dont je ne ſuis redevable qu'à mes obſervations. Quoique le Fort ſoit bâti ſur la Riviere que nous avons nommée Sainte Thereſe, c'eſt par la Riviere de Bourbon que deſcendent tous les Sauvages qui viennent en traite. Cette Riviere eſt d'une ſi grande étendue qu'elle paſſe par pluſieurs grands Lacs, dont le premier, éloigné de la Mer d'environ 150 lieues, n'a pas moins de 100 lieues de circonférence. Les Sauvages le nomment Tatusquoiaouſecahigan, ce qui veut dire Lac des Forts. Il s'y décharge du côté du Nord une Riviere que l'on nomme Quiſiſquatchiouen, c'eſt à dire *Grand courant*. Cette Riviere prend ſa ſource d'un Lac éloigné du premier de plus de

300 lieuës, qui ſe nomme *Michinipi* ou *Grande Eau*, parce qu'en effet il eſt le plus grand & le plus profond de de tous les Lacs. Il a plus de 600 lieues de tour, & reçoit pluſieurs Rivieres, dont les unes correſpondent avec la Riviere Danoiſe & les autres dans le Païs des Placotes de Chiens. Autour de ce Lac & le long de toutes ces Rivieres, il y a quantité de Sauvages, dont les uns ſe nomment Gens de la grande Eau & les autres ſont les Aſſinibouels. Il faut remarquer qu'autant que les Eſquimaux ſont farouches & barbares, autant ceux-ci ſont humains & affables, auſſi-bien que ceux avec qui l'on entretient commerce dans la Baye de Hudſon. Ils ne traitent les François qu'avec les noms de peres & de patrons. Ils ſont amis de la vérité & de la juſtice, & le menſonge paſſe parmi eux pour un grand crime.

A l'extrêmité du Lac des Forts, la Riviere Bourbon reprend ſon cours, qui procede d'un autre Lac, nommé Aniſquaounigamou, c'eſt à dire, jonction des deux Mers, parceque dans ſon milieu les terres s'approchent & ſe joignent preſqu'entierement. La

partie du côté de l'Eſt, qui eſt ſituée en long, à peu près Nord & Sud, eſt un Païs de terres épaiſſes, où l'on trouve beaucoup de Caſtors & d'Orignaux. Là commence le Païs des Criſtimaux. Le climat y eſt beaucoup plus temperé qu'au Fort Bourbon. Le côté de l'Oueſt de ce Lac eſt rempli de fort belles prairies, dans leſquelles il y a quantité de beſtiaux. Ce ſont des Aſſinibouels qui occupent tout ce Païs. Ce Lac n'a pas moins de 400 lieues de tour, & 200 lieues environ du premier.

A 100 lieues plus loin, vers l'Oueſt-Sud-Oueſt, toujours le long de cette Riviere, il y a un autre Lac qu'ils nomment Ouenipigouchi, ou la petite Mer. C'eſt à peu près le même Païs que le précedent. Ce ſont des Aſſinibouels, des Criſtimaux & des Sauteurs, qui occupent les environs de ce Lac. Il a 300 lieues de tour. A ſon extrémité, eſt une Riviere qui ſe décharge dans un Lac que l'on nomme Tacamiouen, & qui eſt moins grand que les autres. C'eſt dans ce Lac que ſe décharge la Riviere du Cerf, qui eſt d'une ſi grande étendue

due que les Sauvages de la Baye n'ont encore pû aller juſqu'à ſa ſource. Par cette Riviere on en peut joindre une autre, qui porte ſon courant du côté de l'Oueſt, au lieu que toutes celles, dont je viens de parler, ſe déchargent dans la Baye de Hudſon, ou dans la Riviere du Canada. J'ai fait tous mes efforts, pendant que j'étois au Fort de Bourbon, pour envoyer des Sauvages de ce côté là, dans la vûë de découvrir s'il n'y a point quelque mer dans laquelle cette Riviere ſe décharge. Mais ils ſont en guerre continuelle avec une Nation qui leur barre le paſſage : j'ai interrogé des Priſonniers de cette Nation que nos Sauvages avoient amenés exprès pour me les faire voir. Ils me dirent qu'ils étoient en guerre avec un autre Nation beaucoup plus éloignée qu'eux à l'Oueſt ; & cette Nation, ajouterent-ils, avoit pour voiſins des hommes barbus qui ſe fortifient avec de la pierre & ſe logent de même. Ces hommes portant barbe ne ſont pas vêtus comme eux & ſe ſervent de chaudieres blanches. Ils cultivent la terre avec des outils qui ſont auſſi

d'un métal blanc ; & de la maniere dont le Sauvage que j'interrogeois me dépeignit le grain qu'ils recueillent, il faut que ce ſoit du maïs.

Pendant que j'étois à Quebec, M. Begon, Intendant du Canada, me pria de lui donner les connoiſſances que j'avois de ce Pays-là, pour faire entreprendre quelque découverte par la nouvelle France. Mais elle ſeroit beaucoup plus facile par les routes que je viens de marquer, ſi nous poſſedions encore le Fort Bourbon. Outre que le chemin ſeroit beaucoup plus court, ce ſont preſque toujours de beaux Pays, où l'on ne manqueroit point de chaſſe par la quantité d'animaux de toutes ſortes d'eſpeces qu'on rencontre dans toutes ces Contrées ; ſans compter que la terre y produit quantité de fruits ſans culture, tels que des pommes, des prunes, du raiſin, &c. Au Sud-Oueſt du Lac Tacamiouen, on trouve une Riviere qui ſe décharge dans un autre Lac, nommé le Lac des chiens, & qui n'eſt pas fort éloigné du Lac ſupérieur, où nos Voyageurs vont tous les jours par la Riviere de Montreal.

La Riviere de Sainte Thereſe, que les Anglois nomment Riviere de Port Nelſon, n'a pas plus d'une demie lieue de large à ſon embouchure où le Fort eſt ſitué. En 1710, on fit bâtir, à deux lieues du Fort, du côté du Sud, le Fort Phelipeaux, & un grand Magaſin, pour ſervir de retraite dans les cas preſſans. C'eſt dans ce lieu que commencent les Iſles dont la Riviere eſt entrecoupée. A vingt lieues du Fort, elle ſe partage en deux bras, & celui qui vient du côté du Nord, que les Sauvages nomment *Apitſi*, ou Riviere du Batefeux, communique à la Riviere de Bourbon. C'eſt par cette route que la plûpart des Sauvages qui viennent en traite, deſcendent, à l'aide d'un Portage qu'ils font, du Lac des Forêts juſqu'à cette Riviere.

Vingt lieues au-deſſous de cette premiere diviſion, il y en a une autre qui vient du Sud, & qui communique à la Riviere des Saintes Huiles dont je vais parler. Le bras qui vient de l'Oueſt n'a pas beaucoup d'étendue. Il eſt diviſé en pluſieurs petits ruiſſeaux, ſur leſquels on trouve

quantité de caſtors, de loups-cerviers, de martres & d'autres pelleteries.

Entre le Fort Bourbon, & celui de Phelipeaux, eſt une petite Riviere, qu'on nomme l'Egarée, par laquelle on tire quelquefois du bois de chauffage; commodité précieuſe, parce qu'il eſt fort rare autour du Fort. Plus bas, tout-à-fait à l'ouverture de la Mer, il y a une autre petite Riviere, nommée la Gargouſſe, dans laquelle les hautes marées amenent quantité de Marſoüins. Elle eſt ſi étroite qu'il ſeroit facile d'y tendre une pêche; & ſi cette entrepriſe étoit une fois bien établie, on y feroit tous les ans plus de ſix cens Bariques d'huile. Les premiers frais ne monteroient peut-être pas à 2000 écus, & la dépenſe annuelle de l'entretien ne ſurpaſſeroit pas 2000 francs; ce qui ſeroit néanmoins d'un grand profit en France, où les huiles valent toujours de l'argent.

Il n'y a de remarquable au long de la Mer, vers le fond de la Baye de Hudſon, que la Riviere que nous nommons des Saintes Huiles, & que

les Anglois appellent Hayes, où ils avoient formé un Etabliſſement pour faciliter leur commerce avec les Sauvages. Mais ſe voyant attaqués par les François, ils mirent volontairement le feu à leur Fort, & brûlerent tout ce qu'ils ne purent emporter. Leur eſpérance étoit de ſe réfugier par terre au Fort Bourbon; mais ils furent pourſuivis & faits priſonniers. Alors ce poſte fut abandonné juſqu'en 1702, que M. de Flamanville, Commandant au Fort Bourbon, reçut ordre de MM. de la Compagnie de Canada d'envoyer M. de Beaumeſnil ſon frere pour le rétablir. Il y fit conſtruire une petite Maiſon, qu'on ne put entretenir plus de deux ans, parce qu'il en coutoit plus à la Compagnie qu'elle n'en retiroit de profit. Cependant le haut de cette Riviere eſt rempli de caſtors. Il y viendroit quantité de Sauvages en traite. On pourroit même y attirer une grande quantité de ceux qui trafiquent avec les Anglois, & qui ſont établis au fond de la Baye. La Riviere eſt fort plate à ſon entrée, ce qui n'en permettroit l'accès qu'à des Bâtimens de 50 à 60 tonneaux. Il ſeroit facile

de s'y loger, parce que le bois y eſt commun. Je ne connois pas le Continent de la Baye qui tire vers le poſte que les Anglois occupoient pendant la durée de mon emploi. Mais pour revenir au Fort Bourbon, j'ai reconnu que ce poſte eſt très-avantageux pour ſon commerce lorſqu'il eſt bien entretenu. On y traite avec les Sauvages à des conditions très-favorables, pourvu qu'on ait des marchandiſes telles qu'ils les demandent. Le Fort eſt ſitué au 57e degré de latitude du Nord. Par conſéquent le froid y eſt extrême pendant l'hyver, qui commence à la Saint Michel & ne finit qu'au mois de Mai. Le Soleil ſe couche dans le mois de Décembre à 2 heures $\frac{1}{4}$, & ſe leve à 9 heures $\frac{1}{4}$. Lorſque le tems s'adoucit un peu, les perdrix & les lievres y paroiſſent en abondance. Pendant un hyver que M. de la Grange, Capitaine de Flute du Roi, paſſa au Fort Bourbon avec ſon Equipage, nous eûmes la curioſité de compter combien il en feroit apporter au Fort. Au printems nous trouvâmes qu'entre 80 hommes que nous étions, tant de Garniſon que d'Equipage, nous

avions mangé 90 mille perdrix & 25 mille lievres.

A la fin d'Avril les oyes, les outardes, & les canards, arrivent dans le Pays pour s'y arrêter deux mois. Ces animaux ſont en ſi grand nombre qu'on en peut tuer autant qu'on en veut, & lorſque les Chaſſeurs de la Garniſon ſont occupés au travail, on envoye des Sauvages à la chaſſe, en leur donnant une livre de poudre & quatre livres de plomb, pour vingt oiſeaux qu'ils ſont obligés d'apporter. Les cariboux paſſent auſſi dans ce tems, pour repaſſer au mois d'Août, & leurs troupes ſont véritablement innombrables. On les tue dans les bois, & plus facilement encore au paſſage des Rivieres, qu'ils traverſent à la nage.

Quoique les peuples qui habitent tous ces Pays ſoient fort dociles, & naturellement amis des François, il m'arriva une avanture fort triſte à l'occaſion des cariboux. En 1712, je me trouvai dans la néceſſité d'envoyer une partie de mes gens à cette chaſſe, parce que je n'avois point reçu de ſecours de France depuis que j'en étois parti en 1708, & que je n'avois plus

aſſez de plomb & de poudre pour faire chaſſer au gibier avec des fuſils. J'avois député mon Lieutenant, les deux Commis, & les meilleurs hommes de ma Garniſon, auſquels je m'étois efforcé de donner tout ce que je pouvois retrancher de ma poudre, & de mon plomb. Ils ſe camperent malheureuſement proche d'un camp de Sauvage, qui jeûnoient beaucoup & manquoient de poudre, parce que je ne voulois pas en trafiquer avec eux, & que je la conſervois précieuſement pour ma défenſe. Ces Sauvages ſe voyant bravés par mes gens, qui tuoient toute ſorte de gibier, & qui faiſoient bonne chere à leurs yeux ſans leur en faire part, formerent le deſſein de les maſſacrer pour ſe ſaiſir de leur proie. Il y avoit deux François qu'ils redoutoient plus que les autres. Pour les ſurprendre, ils les inviterent à une fête qu'ils devoient faire la nuit dans leurs Cabanes. Les deux François s'y rendirent ſans défiance, & leurs Compagnons, qui étoient au nombre de ſix, ſe coucherent tranquillement, parce qu'ils ſe croyoient en ſûreté. Lorſque les deux Convives voulurent entrer dans la

Cabane des Sauvages, ils trouverent ces perfides rangés en haye, avec des bayonettes à la main, dont ils se servirent pour les poignarder. Après cette exécution, ils ne penserent qu'à prendre des mesures pour égorger les six autres. Ils prirent des armes à feu avec leurs bayonettes, & fondant sur ces malheureux, qui étoient ensevelis dans le sommeil, ils commencerent par faire leur décharge, & les acheverent à coups de poignard. Il y en eut un néanmoins, qui n'ayant eu que la cuisse percée d'un coup de balle, feignit d'être mort : les assassins le voyant sans mouvement se contenterent de lui ôter ses habits comme aux autres, avec toute la précipitation qu'inspirent le remord & la crainte. Mais lorsque le François se vit seul, & qu'il n'entendit plus de bruit, il laissa ses compatriotes étendus, & se traîna de son mieux jusqu'au bois, où dans l'effort qu'il fit pour se lever, il s'apperçut que le coup n'avoit percé que les chairs. Il boucha ses plaies avec des feüilles d'arbres, parce qu'il perdoit tout son sang, & revint au Fort, nud, & presque sans forces. Il

avoit fait dix lieues dans cet état. Son recit me cauſa autant d'inquiétude que de douleur. Je ne penſai plus qu'à me tenir ſur mes gardes, dans la crainte que ces perfides ne fiſſent quelque tentative ſur le Fort. Comme nous ne reſtions que neuf hommes, en y comprenant l'Aumonier, un petit garçon, un Chirurgien, il m'étoit impoſſible de garder les deux Poſtes. Je rappellai autour de moi la petite garniſon qui me reſtoit, pour faire bonne garde nuit & jour, ſans oſer ſortir du Fort. Les Sauvages affamés de nos marchandiſes autant que de nos vivres, vinrent au Fort Phelipeaux, où ils ne trouverent perſonne. Ils pillerent tout ce qui tomba ſous leurs mains; & ce qu'il y eut de plus chagrinant pour moi, ils me prirent onze cens livres de poudre que je n'avois pas eu le tems de faire tranſporter au Fort Bourbon, & qui étoit abſolument mon reſte. Ainſi nous paſſâmes tout l'hyver dans le Fort ſans oſer mettre le pied hors du Fort, ſans vivres & ſans poudre, toujours dans la crainte de revoir ces malheureux à notre porte. Mais heureuſement ils n'ont pas paru depuis.

En 1713, Meſſieurs de la Compagnie envoyerent un Navire qui nous apporta toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & de marchandiſes pour la traite. Les Sauvages avoient un beſoin extrême de notre ſecours; car il y avoit quatre ans qu'ils étoient dans la diſette parce que je n'avois plus de marchandiſes à trafiquer avec eux. Auſſi en étoit-il mort de faim un grand nombre. Ayant perdu l'uſage des fleches depuis que les Européens leur portent des armes à feu, ils n'ont d'autre reſſource pour la vie que le gibier qu'ils tuent au fuſil. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de cultiver la terre pour faire venir des légumes. Ils ſont toujours errans, & jamais on ne les voit plus de huit jours dans le même endroit. Lorſqu'ils ſont tout à fait preſſés par la faim, le pere & la mere tuent leurs enfans pour les manger; enſuite le plus fort des deux mange l'autre. »

Voilà ce que j'ai pû tirer des Relations Françoiſes, pour remplir le vuide des nôtres depuis le commencement de ce ſiécle. Le Traité d'Utrecht ayant été fidellement exécuté,

nos Anglois recommencerent à former des projets de commerce, & d'établiſſement dans la Baye de Hudſon. Mais après un ſi long intervalle il ne ſe trouvoit perſonne qui connût aſſez cette Mer & le Pays pour faire renaître la confiance des Marchands. Il ſe paſſa quelques années, pendant leſquelles il n'y eut point de Compagnie réguliere, & le premier Vaiſſeau qui fut envoyé dans la Baye, n'ayant trouvé que des maſures dans les Forts, ne rapporta rien qui fût propre à ranimer les eſpérances. Le Fort d'Albanie & l'Iſle de Charlton paroiſſoient toujours les lieux les plus commodes & les plus ſûrs pour rentrer dans les anciennes voies. On ſçavoit que les raiſons qui avoient déterminé la premiere Compagnie à choiſir l'un pour le principal établiſſement, & l'autre pour l'entrepôt de toutes les marchandiſes, étoient celles qui devoient encore engager les Marchands au même choix. Mais il falloit un guide, dont la fidélité & les lumiéres fuſſent également ſûres, & ce n'étoit pas du hazard qu'on devoit l'attendre. Enfin il ſe préſenta un Ca-

pitaine de Vaiſſeau, nouvellement arrivé d'Antejo, nommé Georges Beſt, arriere-petit-fils d'un des premiers Avanturiers, qui avoient fait, avec le Chevalier Frobisher, la découverte des Pays qu'on nommoit alors *Meta incognita*. Il conſervoit dans ſa famille un Mémoire de ſon Ayeul, qui faiſoit foi des lumieres qui s'y étoient perpétuées. Cette Piece mérite d'autant plus de voir le jour qu'elle en peut jetter beaucoup ſur les anciennes Relations de Frobisher.

MEMOIRE
DU
CAPITAINE BEST.

DEux Voyages qu'on avoit fait ſucceſſivement au Nord, dans l'eſpérance de trouver quelque ouverture qui conduiſît à la Mer du Sud, & de pénétrer juſqu'au Catay par cette route, n'avoient encore procuré que la connoiſſance de pluſieurs Terres igno-

rées ; mais le mauvais ſuccès de ces deux entrepriſes, & les dangers terribles qu'on y avoit eſſuyées, n'avoient pas refroidi l'ardeur des Matelots, ni diminué les eſpérances de la Cour. Les derniers Avanturiers avoient rapporté une grande quantité de pierres minerales, où quelques veines jaunes qu'on y voyoit briller, faiſoient eſperer de trouver de l'or. Soit qu'ils fuſſent perſuadés de la réalité de ce tréſor, ſoit que ce fût une amorce pour exciter leurs Compatriotes à favoriſer leurs projets, l'opinion qui s'en répandit ſervit beaucoup à répandre la même ardeur dans toute la Nation. La Cour nomma des Commiſſaires pour examiner la matiere minerale, & leur rapport, vrai ou feint, fit recevoir ces nouvelles eſpérances comme une religion. Enfin la Cour, après avoir fait toutes ſortes de careſſes au Chevalier Frobisher, & à ſes Compagnons, réſolut d'envoyer un plus grand nombre de Vaiſſeaux à la découverte, & de leur faire prendre la route du Nord-Oueſt. On fit faire une maiſon portative qui pouvoit ſe démonter, & l'on régla que cent hom-

mes, dont quarante seroient Matelots, trente Soldats, & le reste pour les Mines, hyverneroient dans ce Pays-là, & feroient provision de marcassites pour l'année qui suivroit leur hyvernement. On leur donna un Chef, des Rafineurs, des Boulangers, des Charpentiers; & tous ceux-ci furent compris sous le nom de Soldats.

La Flote, qui fut de quinze Vaisseaux, mit à la voile le 31 de Mai, avec un vent si favorable que le 6 Juin nous étions déja sur les Côtes d'Islande, à la hauteur du Cap Cleare. Nous fîmes route au Nord-Oueſt avec un vent médiocre. La force du Courant nous fit dériver, suivant notre calcul, beaucoup plus au Nord que nous ne le souhaitions. On jugea que ce Courant portoit aux Côtes de Norvegue, & aux parties les plus Septentrionales. Il ressembloit à celui que les Portugais trouverent au Sud de l'Afrique, & qui les porta du Cap de Bonne Esperance au Détroit de Magellan. Ce Courant ne passe point dans le Détroit, parce que la Mer y est trop pressée; mais il revient du Sud au Nord dans le Golfe de Me-

xique, d'où étant repoussé par les terres, il reprend son cours au Nord-Est. Du 6 au 20 de Juin nous naviguâmes sans voir de terre, & sans rencontrer aucun autre animal vivant que quelques oiseaux. Le 20 à deux heures du matin notre Amiral cria terre. C'étoit celle d'*Oueſtfriſe*, qui fut nommée cette fois-ci *Oueſt Angleterre*. L'Amiral débarqua avec quelques Volontaires. Il prit poſſeſſion de ce Pays au nom de la Nation. On y découvrit un fort bon Havre pour nos Vaiſſeaux, & quelques Cabanes des Habitans du Pays, conſtruites à peu près comme celles qu'on avoit vûes dans les premiers voyages. Ces Gens ſauvages & farouches, s'imaginant ſans doute qu'ils étoient ſeuls au monde, ne nous virent pas plûtôt paroître qu'ils ſe mirent à fuir, abandonnant leurs Cabanes, & tout ce qui étoit dedans. Nous y trouvâmes entr'autres choſes une eſpece de tiroir avec des clous, des harangs, des feves rouges, des planches de ſapin aſſez bien faites, & pluſieurs autres choſes qui portoient des marques d'induſtrie; d'où nous conclûmes que ſi les Sau-

vages ne ſont pas plus adroits que ceux des autres Pays, ils doivent être en commerce avec quelqu'autre Peuple plus poli qu'eux. Nous ne leur prîmes que deux chiens, que nous amenâmes; & pour échange on leur laiſſa des ſonnettes, de petits miroirs, & quelques bagatelles de verre. On pourroit croire que cette Oueſtfriſe, que nous nommâmes Oueſt Angleterre, ne fait qu'un même Continent avec le *Meta incognita*, par le côté de cette derniere Terre qui regarde le Nord-Eſt, & qu'elle peut même être jointe au Groenland. Cette conjecture eſt fondée ſur la reſſemblance des Habitans d'Oueſtfriſe avec ceux de Groenland, & ſur ce que leurs Cabanes, & leurs armes ne ſe reſſemblent pas moins.

Nous remîmes à la voile le 23 & nous prîmes avec un bon vent vers le Détroit, auquel M. Frobisher avoit donné ſon nom. Le trente nous vîmes des Baleines en ſi grand nombre, que nous les prîmes pour des Marſouins. Un de nos Vaiſſeaux paſſa à pleines voiles ſur un de ces monſtrueux animaux, mais non ſans danger, puiſqu'il demeura d'a-

bord comme échoué ſur ſon corps, ſans aucune ſorte de mouvement. La Baleine ſe hauſſant enſuite, fit rejaillir l'eau d'un grand coup de queüe, & replongea auſſi-tôt. Deux jours après ayant trouvé un très monſtrueux poiſſon mort & flottant ſur l'eau, nous fûmes perſuadés que c'étoit celui ſur lequel le Vaiſſeau avoit ſillé. Le 1 de Juillet, nous eûmes la vûe de Queenſ-Fore-land, que M. Frobisher avoit découvert dans ſon premier voyage. C'eſt un Cap fort haut qui eſt à la bouche du Détroit auquel il avoit donné ſon nom. Après avoir ſillé toute la journée au travers des glaces, nous voulûmes entrer le ſoir dans le Détroit; mais nous le trouvâmes abſolument fermé par les glaces, accumulées à l'entrée, qui formoient comme une multitude de Montagnes. Dans les efforts que nous fîmes pour gagner un Havre, nous perdîmes de vûë deux de nos Vaiſſeaux, la Judith & la Minerve, & nous paſſâmes vingt jours ſans en avoir aucune nouvelle. Le ſort du Denis fut beaucoup plus triſte. Il fut briſé par les glaces à la vûë du reſte de la

Flotte. Tout l'Equipage ſe ſauva dans la Chaloupe, mais nous perdîmes avec ce Vaiſſeau une partie de la maiſon portative qui étoit deſtinée pour hiverner.

Un affreuſe tempête qui ſuivit cette perte nous fit apprehender la même infortune. Nous étions environnés de glaces qui ne nous permettoient pas de retourner & beaucoup moins d'avancer. Dans cette ſituation nous eſſuiâmes en pleine Mer un orage du Sud-Oueſt. Il fut terrible par la néceſſité où nous étions continuellement de nous défendre contre le choc des glaces. Nous ne pouvions nous en garentir que par des cables, des planches & des paillaſſes dont nous armions les flancs des Vaiſſeaux. Il y falloit joindre le ſecours des piques, des planches & des crocs pour detourner l'impétuoſité des coups. Encore y en eut-il de ſi violens que des planches de trois pouces d'épaiſſeur furent coupées plus net qu'elles ne le ſeroient avec la hache. La preſſion des glaces qui nous ſerroient de tous côtés éleva pluſieurs de nos Bâtimens au deſſus de l'eau. Nous

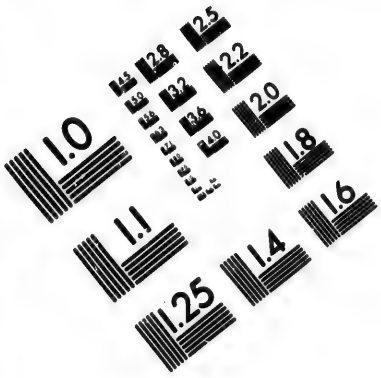
paſſâmes quatorze heures dans cette effrayante ſituation. Enfin l'obſcurité ſe diſſipa, & le vent d'Oueſt-Nord-Oueſt chaſſa les glaces. Tout le monde apporta ſes efforts à relever les Mats & à radouber les Vaiſſeaux; après quoi l'on reſolut de tenir la Mer juſqu'à ce que le Soleil & le vent euſſent achevé de fondre les glaces.

Nous tournâmes le 7 de Juillet vers la terre que nous prîmes, pour la Côte Septentrionale du Détroit. On crut que ce pouvoit être le *North Foreland*. Mais le brouillard & la neige ne nous permettoient pas d'en porter un jugement certain. Notre ſituation fut dangereuſe pendant vingt jours que le brouillard nous cacha notre route. Nous avions été pouſſés au Sud-Oueſt par un courant du Nord-Eſt; & lorſque nous nous croyions au Nord-Eſt du Détroit de Frobisher, nous nous trouvions au Sud-Oueſt de Queen's Foreland.

Ici nous découvrîmes une pointe, que nous prîmes mal-à-propos pour le Mont Warwick dans le Détroit. Cependant les plus habiles de nos Matelots ne purent ſe perſuader qu'en

ſi peu de tems on ſe fût ſi fort avancé. Les courans étoient à la vérité plus ſenſibles, & faiſoient tourner nos Vaiſſeaux comme des tourbillons. Mais M. Beare, Lieutenant de l'Anne, qui avoit dreſſé dans les deux voyages précédens une Carte exacte des Côtes, ne put ſe reconnoître; & notre premier Pilote, homme fort entendu, déclara que la terre que nous découvrions ne pouvoit être dans l'interieur du Détroit.

Le brouillard & la neige continuant d'obſcurcir le jour, on balança ſi l'on ne devoit pas retourner au travers des glaces, pour chercher une Mer libre, ou ſe livrer au courant pour ſe laiſſer porter dans une Mer inconnue. Le Vice-Amiral, à bord duquel étoit notre premier Pilote, & deux autres Vaiſſeaux perdirent la Flotte de vûë & prirent le parti de tenir la Mer. L'Anne qui s'égara ſeul, fit la même choſe, & rejoignit néanmoins la Flotte auſſi-tôt que le tems fut éclarci. L'Amiral & toute la Flotte, à la reſerve des trois Vaiſſeaux égarés firent plus de 60 lieues en ſe flattant toujours d'être dans le Détroit.



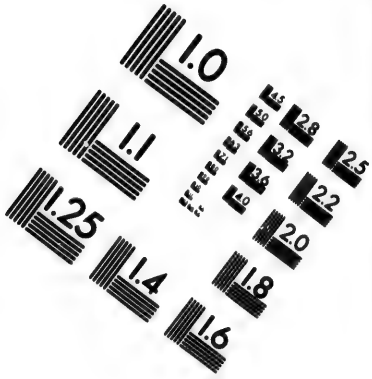
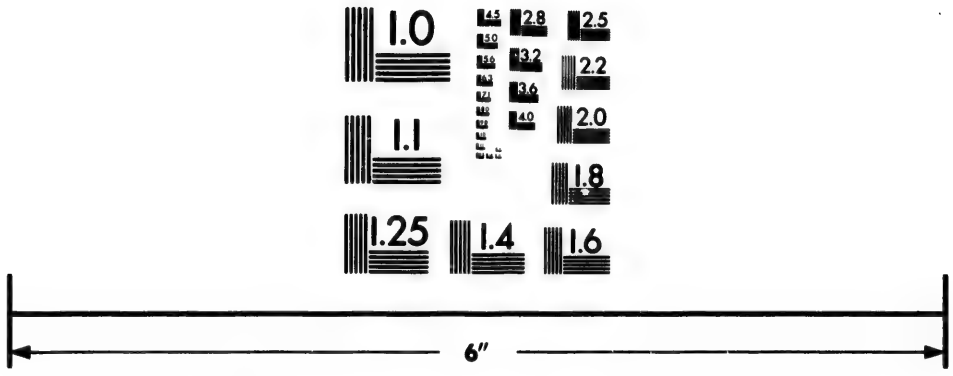
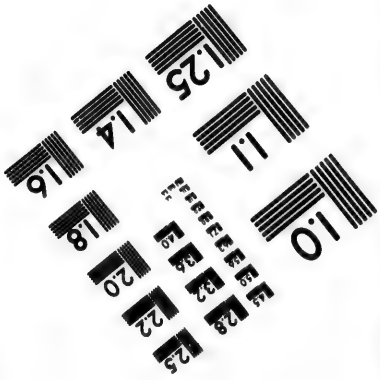


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Mais la neige ou le brouillard, qui recommençoient ſans ceſſe, nous déroboient à tous momens les uns aux autres. L'Amiral auroit avancé à tout hazard, s'il n'eût eu des ordres précis de ne pas s'éloigner de ſa Flotte; car il ne doutoit pas que cette route ne pût le conduire dans la Mer du Sud. Il remarquoit, en avançant, que la Mer s'élargiſſoit & qu'on y rencontroit moins de glaces, parce que la force des courans les écartent à l'Eſt & au Nord. Suivant le rapport de quelques-uns de nos gens, ils trouverent à plus de 60 lieues dans ce prétendu Détroit, une terre peuplée, fertile en pâturage, abondante en gibier & en bétail. Ils trafiquerent même avec les Habitans du Païs, des couteaux, des ſonettes, des miroirs, &c. pour des Oiſeaux, & de la Pelleterie. Leur déſir auroit été d'enlever quelques Sauvages, mais ils ne purent en engager un ſeul à ſe laiſſer approcher, & leur traite ſe fit en laiſſant ſur le bord de la Mer ce qu'ils vouloient donner en échange. Après une navigation de pluſieurs jours, l'Amiral jugea que ſon devoir le rappelloit vers

ſa Flotte. On fit voile entre une Côte qui eſt le derriere du Continent de l'Amérique & la terre de Queenſ-Fore-land. Mais en faiſant route dans ce parage, on remarqua une eſpece de Baye qui s'étendoit juſqu'au Détroit de Frobisher. On y envoya le *Gabriel*, pour eſſaïer ſi l'on pouvoit la traverſer d'un bout à l'autre & rentrer enſuite par l'autre côté dans le Détroit. Cette entrepriſe réuſſit, & l'on ne put douter après cela, que Queens-Fore-land ne fût une Iſle. Il y a beaucoup d'apparence qu'une partie de ces terres ſont auſſi des Iſles. Enfin comme la ſaiſon demandoit qu'on cherchât ſerieuſement les Havres, où nos Vaiſſeaux devoient ſe délivrer de leur charge; nous reprîmes vers l'entrée du Détroit de Frobisher par un tems extrêmement obſcur, à travers diverſes terres, & entre des Rochers à fleur d'eau; c'eſt-à-dire dans un continuel danger. L'Anne tourna pendant plus de vingt jours autour de Queens-Fore-land pour découvrir le Havre où nous devions relâcher, ſans pouvoir s'ouvrir un paſſage au travers des glaces. Il eut enfin le bonheur

d'arriver le ving-trois de Juillet à Haltons-Headland, dans le Détroit, où nous étions à l'ancre au nombre de ſept Vaiſſeaux. Le François nous rejoignit auſſi le 24. Il nous donna des nouvelles du Vice-Amiral, du Bridgewater, & des deux autres qui nous manquoient. Le Gabriel étoit entré dans le Détroit de Frobisher par une autre ouverture que nous, où il avoit trouvé le courant ſi impétueux que ſans un vent favorable, il ne l'auroit pas ſurmonté. Le 27 nous vîmes arriver le Bridgewater près de nous, en ſi triſte état que pour le tenir à flot on en tiroit par heure une prodigieuſe quantité d'eau. Nous apprîmes de lui que le Détroit étoit barricadé par les glaces, & que le paſſage étoit impoſſible pour nous rendre à la Baye de Warwick.

Ce rapport jetta une conſternation incroiable dans tous les Equipages. Les plaintes & les murmures s'étant bien tôt fait entendre, l'Amiral qui ſçavoit combien j'étois attaché à notre entrepriſe, me chargea de ramener les Mutins à la ſoumiſſion. Mais ſans me ſoucier des murmures, je fis donner

donner bruſquement le ſignal pour ſe rendre à bord, à quoi l'on obeit avec joie, dans l'opinion que c'étoit un ordre pour le retour. L'Amiral par mon conſeil mit auſſi-tôt à la mer. En dérivant à petites voiles vers les glaces, il y trouva heureuſement un paſſage. La Flotte ſuivit ſans rien diſtinguer à la route; & le 31 de Juillet, après mille inquietudes & mille fatigues, l'on ſe vit enfin réunis au lieu qu'on cherchoit. A l'entrée de la Baye de Warwick, l'Amiral fut heurté ſi violemment par un glaçon, qu'après avoir ſauté de deſſus ſes ancres, il s'y fit une large voie d'eau. Le Lieutenant Amiral, commandé par M. Fenton, arriva dix jours après les autres.

Tous les Officiers étant à terre, on tint conſeil ſur l'ordre qu'on devoit obſerver, & ſur le lieu qu'on choiſiroit pour bâtir un Fort & une maiſon. Le ſecond jour d'Août, après avoir fait débarquer les Soldats & les Travailleurs, on en fit la revûë & l'on publia au nom de l'Amiral Frobisher les reſolutions du Conſeil. Mais ſur l'examen qu'on fit enſuite de ce que chaque Vaiſſeau avoit apporté

pour l'édifice de la maiſon, il ſe trouva qu'il n'y avoit de matiere que pour deux côtés. Outre ce qui s'étoit perdu dans le Denis, il avoit fallu employer diverſes planches, des appuis, des poteaux & d'autres pieces de bois contre le tranchant des glaces. Dailleurs l'abſence de 4 Vaiſſeaux qui nous manquoient encore, retardoit néceſſairement le travail, parce qu'ils avoient à bord les meilleurs Ouvriers, & la plus grande partie des proviſions de bouche. On reconnut après un calcul exact, que ſi les 4 Vaiſſeaux ne reparoiſſoient pas, on n'auroit point aſſez de boiſſon pour les cent hommes qui étoient deſtinés à paſſer l'hiver dans le Païs. Je m'offris d'hyverner à toutes ſortes de riſques avec ſoixante hommes. On appella les Maçons & les Charpentiers, qui demanderent neuf ſemaines pour conſtruire un logement capable de mettre ſoixante hommes à couvert. Ils ſuppoſoient même qu'on pût leur fournir aſſez de bois. Mais comme on ne pouvoit retarder le départ de la Flotte plus de 26 jours, l'Amiral conclut qu'il falloit renoncer au deſ-

ſein de faire une habitation, & cette réſolution fut enregiſtrée pour en rendre compte à la Cour & à la Compagnie de Commerce. Le 6 d'Août trois de nos Vaiſſeaux gagnerent avec beaucoup de peine la pointe de Leyceſter, dans l'eſpérance de trouver le côté méridional du détroit ſans glaces; mais ils furent pris d'un calme qui leur ôta le pouvoir d'avancer, & bien-tôt ils ſe trouverent plus engagés que jamais dans les glaces qui étoient ſans ceſſe amenées par le courant.

Tant de diſgraces, les dangers continuels dont on étoit menacé, & l'impoſſibilité de s'arrêter plus longtems dans une Mer où les cordages durciſſoient tellement par la gelée qu'on ne pouvoit plus faire la manœuvre, ſembloient faire une loi de prendre inceſſament d'autres reſolutions. On propoſa au Conſeil de chercher un Port dans le Détroit, pour rétablir les Vaiſſeaux & l'Equipage, & de retourner enſuite en Angleterre. Mais cet avis me parut ſi honteux que je le combattis de toute ma force, en proteſtant que je demeurerois

plutôt ſeul que de me couvrir d'opprobre par un retour ſi précipité. Je repreſentai auſſi que chercher un Port dans un lieu ſi dangereux, c'étoit augmenter le danger ; qu'il falloit pour cela ranger longtems les Côtes, & que ſi l'on avoit le bonheur d'éviter les rochers qui y étoient en grand nombre, on n'échapperoit pas ſi près du rivage à la fureur des glaces, que les courans & les marées y jettent continuellement. Dailleurs que faire dans un Port, où l'on courroit riſque d'être renfermé tout l'hyver ! L'air étoit déja ſi froid qu'il menaçoit d'une violente gelée. Mon ſentiment fut donc qu'il valoit mieux tenir la Mer, & continuer, ſuivant les occaſions, nos recherches & nos découvertes. J'avois dans mon Vaiſſeau une Chaloupe de cinquante tonneaux en fagots, qui avoit été deſtinée pour ceux qui devoient hyverner. J'offris de la monter, & de m'en ſervir pour eſſayer de franchir les glaces. Je promettois de courir au long de la Côte, & de chercher ſi les Vaiſſeaux qui nous manquoient n'auroient pas trouvé quelque abri où ils étoient peut-être à ſe ra-

douber. Enfin je m'en tins à la réſolution de croiſer le plus longtems qu'on pourroit dans le voiſinage de la haute Mer, parce qu'il y avoit moins à craindre des glaces ; & ſi l'on vouloit chercher un bon moüillage, je ſoutins qu'il falloit laiſſer ce ſoin aux Chaloupes, ſous la conduite de deux ou trois de nos meilleurs Pilotes, mais que les Vaiſſeaux ne devoient plus s'expoſer au riſque de s'écarter les uns des autres.

Malgré la vérité de ces raiſonnemens, qui fut reconnue du plus grand nombre, l'*Ipſwich* nous quitta la nuit ſuivante pour retourner en Angleterre. Mais je ne laiſſai pas d'exécuter ce que j'avois propoſé. J'allai, avec la Chaloupe & le Canot de la Lune, vers les Iſles qui ſont ſituées au-deſſous de Hatton's-head-land. Il fallut beaucoup de précautions & d'adreſſe pour nous défendre des glaces. Enfin je trouvai un ancrage qui me parut aſſez bon, dans une grande Iſle dont la terre eſt noirâtre, & reſſembloit beaucoup à celle d'où l'on avoit tiré de la matiere minerale. Je ne perdis pas un moment pour en faire

mon rapport aux Equipages, & j'engageai deux de nos Vaiſſeaux à venir tenter l'avanture. Nous trouvâmes en effet dans l'Iſle une ſi prodigieuſe quantité de mineral, que ſi la bonté eût répondu à l'épreuve qu'on prétendoit en avoir faite à Londres, il y auroit eu de quoi ſatisfaire les plus avides. Une découverte qui nous parut ſi heureuſe fit donner mon nom à l'Iſle, avec l'addition d'un mot qui marquoit mon bonheur, *Beſt-Bleſſing*. Mais la joie que tout le monde en reſſentit fut troublée par le malheur de l'Anne, qui en entrant dans le Havre échoua ſur un rocher à fleur d'eau. On le délivra néanmoins d'un ſi grand danger, & pendant que les Travailleurs ſe hâtoient de recueillir le plus de matiere minerale qu'il leur fût poſſible, les Matelots n'épargnerent rien pour radouber & calfeutrer les Vaiſſeaux. J'entrepris de faire monter la Chaloupe que j'avois apportée en fagot; mais il ſe trouva qu'il ne nous reſtoit plus aſſez de clous & de chevilles de fer pour achever cette ouvrage. J'avois heureuſement un Forgeron dans mon Equipage, quoique

je n'euſſe ni enclume ni marteau. La néceſſité excite l'induſtrie. Deux petits ſoufflets tinrent lieu d'un grand; une piece d'artillerie ſervit d'enclume, les pincettes, les grils, & les pêles furent employées à faire des cloux & des chevilles de fer. Tandis qu'on pouſſoit cet ouvrage, je pris avec moi quelques-uns de mes gens, & j'allai au Cap de Hatton's-head-land, qui eſt la partie la plus élevée de tout le Détroit, dans le deſſein de monter au ſommet, & non-ſeulement d'y découvrir, autant qu'il ſeroit poſſible, s'il reſtoit beaucoup de glaces dans le paſſage, mais encore d'y lever le plan de toutes les parties baſſes de cette Côte. Je n'eus pas autant de peine que je l'avois apprehendé à gagner le ſommet du Cap. Dans la ſaiſon où nous étions encore, tandis que la Mer étoit remplie de glaces, les terres étoient découvertes, & dans un grand nombre d'endroits elles ne ſe ſentoient plus des rigueurs de l'hyver précedent. Nous trouvâmes en chemin quantité de cette matiere qu'on croyoit propre à donner de l'or. Etant arrivé le 13 d'Août

au ſommet du Cap, j'y fis dreſſer une Croix de pierre, pour marquer qu'il y étoit venu des Chrétiens. Après avoir levé mes plans, ſans avoir tiré beaucoup d'éclairciſſement de ma ſituation pour ce qui concernoit les glaces, je ne penſai qu'à rejoindre nos Vaiſſeaux. Mais en deſcendant au long d'une forêt de ſapins, nous vîmes venir à nous un grand ours blanc, qui ſembloit chercher ſa proye. Nous penſâmes ſi peu à l'éviter que ſouhaitant au contraire d'en faire notre nourriture, nous nous diſpoſâmes à l'attaquer. L'entrepriſe n'étoit pas téméraire puiſque j'avois ſix hommes avec mois. Cependant il ſe défendit avec tant de force & de furie que deux de mes gens furent bleſſés, & qu'après avoir eſſuyé cinq ou ſix coup de feu, il paroiſſoit encore en état de ſe faire redouter; mais un coup de pique, la ſeule que nous euſſions avec nous, l'abbatit à nos pieds; & le bras de celui qui l'avoit frappé fut ſi vigoureux, que le tenant ferme contre la terre au bout de ſa pique, il nous donna le tems de l'achever avec nos autres armes. Comme nous n'a-

sions qu'à descendre, il nous fut aisé de faire rouler ce monstrueux animal jusqu'au rivage, & de le mettre dans la Chaloupe. Les vingt hommes dont mon Equipage étoit composé eurent de quoi se nourrir de sa chair pendant plusieurs jours.

Le 18, ayant trouvé à mon retour la Chaloupe montée par l'industrie de mes Matelots, je résolus de m'y hazarder avec les plus résolus, pour trouver, au travers des glaces, le moyen d'entrer dans le Détroit de Frobisher. Tout le monde s'efforça de me faire abandonner cette entreprise, & les Charpentiers mêmes qui avoient monté la Chaloupe me protestèrent qu'ils ne s'y hazarderoient pas eux-mêmes, parce que ce petit Bâtiment n'étoit lié qu'avec de mauvaises chevilles de fer. Leur témoignage refroidit ceux qui devoient m'accompagner. Je n'aurois pas voulu moi-même qu'on eût pû m'accuser d'obstination & d'imprudence. Ainsi me tournant vers mon Lieutenant, & mes plus fideles Matelots, je leur representai que l'honneur ne nous permettoit pas d'abandonner légerement notre entreprise; qu'il fal-

loit du moins retrouver notre Amiral, dont nous n'avions point eu de nouvelles depuis pluſieurs jours ; qu'avec le grand deſſein de trouver une route à la Mer du Sud, qui faiſoit l'attente commune de toute l'Angleterre, nous avions le motif de nous enrichir par le mineral que nous avions découvert, & qu'il falloit nous donner le tems de recueillir ; qu'à la vûe ſeule il paroiſſoit plus riche que celui dont on avoit déja fait l'eſſai à Londres, quoiqu'au fond il pût fort bien être vrai que l'un & l'autre ne fuſſent que des pierres inutiles ; mais enfin que le bon ſens nous obligeoit de ne pas négliger de ſi belles apparences. Et m'adreſſant enſuite aux Charpentiers, je les ſommai publiquement de me dire en conſcience ſi la Chaloupe étoit aſſez forte pour s'y pouvoir hazarder. Après s'être conſultés un moment, ils me répondirent qu'oüi, pourvu qu'on évitât les glaces, & qu'il ne s'élevât point d'orage.

Il ne m'en falloit pas davantage, & je m'apperçus aiſement que la reponſe des Charpentiers avoit rendu

le courage à mes Matelots. Ceux mêmes de quelques autres Vaiſſeaux s'offrirent à partager avec moi les perils & la gloire de mon entrepriſe, & Jean Gray Pilote de l'Anne, declara genereuſement que rien ne ſeroit capable de l'en empêcher. Je partis enfin dans la Chaloupe, accompagné de dix-neuf perſonnes, avec des vivres & d'autres proviſions. Mon Vaiſſeau que je laiſſai à l'ancre, demeura ſous la conduite de mon Ecrivain, rien n'ayant pû engager mon Lieutenant & mon Pilote à me voir partir ſans me ſuivre.

Il fallut ranger d'abord la côte en ramant l'eſpace de trente lieues, c'eſt à-dire juſqu'à l'endroit le plus dangereux du Détroit. Nous paſſâmes alors à l'autre bord, & le ſuivant au Nord, nous tinmes route vers l'Iſle Comteſſe dans la Baye de Warwick, eſperant ainſi découvrir l'Amiral & les autres Vaiſſeaux qui nous manquoient, ou trouver quelques debris de leur naufrage. Ce ne fut pas ſans riſque que nous traverſâmes vers l'autre rivage. La force du courant nous fit dériver avec tant de viteſſe, que la nuit ſur-

vante nous fûmes obligés de mouiller entre des rochers, près de la Côte brisée de l'Isle de Gabriel, un peu au-dessus de la Baye de Warwick. Nous trouvâmes près du rivage des pierres élevées en Croix, signe qu'il y étoit venu des Chretiens.

Le 22 d'Août nous eûmes la vûe de la Baye de Warwick. Nous descendîmes à terre pour nous en assurer encore davantage, en la reconnoissant du sommet d'une Colline. Nous continuâmes de ranger la Côte du Nord; mais en passant sous une montagne, nous apperçûmes de la fumée, & lorsque nous fûmes plus près du Rivage, on distingua des hommes qui faisoient voltiger une espece de drapeau. L'usage des naturels du Païs étant de nous donner ces figures quand ils apperçoivent quelque Chaloupe, nous fûmes portés à croire que c'étoient des Sauvages. On découvrit ensuite quelques tentes, & l'on distingua la couleur de ces drapeaux qui étoient blancs & rouges. Cependant comme on ne voyoit ni Vaisseau ni Havre à quatre ou cinq lieues à la ronde, & que d'ailleurs on ne s'imaginoit pas qu'au-

un de nos gens eût pris cette route, on ne ſçavoit à quel jugement s'arrêter. Je réſolus, à tout hazard, de deſcendre à terre avec la meilleure partie de mes gens, & ſi c'étoit des Sauvages, de fondre bruſquement ſur eux; non pour leur cauſer aucun mal, mais dans l'eſpérance d'en ſaiſir quelqu'un au milieu du déſordre, pour les engager au contraire à traiter ſans crainte avec nous. Aucun de nos Vaiſſeaux n'avoit encore pû parvenir à commercer perſonnellement avec eux, & nous admirions néanmoins la bonne foi avec laquelle ils n'avoient pas manqué d'apporter des équivalents pour nos marchandiſes dans les lieux où nous leur en avions laiſſées.

Notre incertitude ne dura pas longtems. C'étoient les gens de l'York, notre Vice-Amiral, qui ſe hâterent de venir au-devant de nous. On s'embraſſa tendrement, avec toute la joie qu'on devoit trouver à ſe revoir, après avoir eſſuyé tant de dangers. Leur Vaiſſeau étoit depuis peu de jours dans un fort bon Havre, qu'ils avoient découvert ſur cette Côte, & s'étant hazardés à pénétrer plus de dix lieues

dans les Terres ſans avoir pû joindre un ſeul Sauvage, ils y avoient trouvé une mine qu'ils avoient foüillée fort heureuſement. Ils m'aſſurerent que le Chevalier Frobisher étoit dans la Baye de Warwick. Je pris le parti de le chercher auſſi-tôt, pour lui faire voir le mineral que j'avois découvert dans l'Iſle Beſt-bleſſing, & dont j'avois apporté des montres. La route me fut ſi facile, que ne perdant point la terre de vûe, rien ne m'empêcha d'y deſcendre à chaque occaſion que j'eus de voir quelque Hute des Sauvages, & d'eſperer de pouvoir les y joindre. Après l'avoir tenté deux fois inutilement, je me déterminai enfin, aux premieres Hutes que j'apperçus, à demeurer caché le long du rivage juſqu'à l'entrée de la nuit; & ſuivant dans l'obſcurité la route que mes yeux s'étoient tracés pendant le jour, je gagnai, avec dix de mos gens, une Hute dont je me flattai que les Habitans ne pourroient pas m'échapper. La porte en étoit fermée. J'avois apporté une chandelle & tout ce qui étoit néceſſaire pour allumer du feu. Mais ayant frapé modeſtement à la

porte auſſi-tôt que j'eus de la lumiere, je fus obligé de redoubler mes coups pour m'aſſurer que la Hute étoit ſans Habitans, puiſqu'il ne s'y faiſoit aucun bruit, & qu'elle tardoit ſi long-tems à s'ouvrir. Il ne fallut pas de grands efforts pour l'enfoncer. Nous n'y trouvâmes perſonne; mais quelques inſtrumens de fer, & quantité de pieux qui paroiſſoient avoir été travaillés nouvellement me firent juger que les Sauvages y étoient venus pendant le jour. Je réſolus d'y paſſer le reſte de la nuit, dans l'eſpérance qu'ils y reviendroient le lendemain, & qu'ils ne pourroient point nous échapper. En effet, un quart d'heure après la pointe du jour, nous vîmes, par un trou que nous avions menagé dans le mur, deux hommes qui s'approchoient, avec une femme qui portoit un enfant dans ſes bras. Nous les laiſsâmes venir ſi près, qu'étant ſortis bruſquement à leur rencontre, ils prirent en vain la fuite pour ſe dérober à nous. Nos careſſes les firent bien-tôt revenir de leur effroi. Ils étoient vêtus de peaux de chiens marins. Nous les conduiſîmes à la Cha-

loupe, où tout l'Equipage s'empreſſa par mon ordre de les traiter avec amitié, & lorſqu'on les eut fait bien boire & bien manger, je remis l'un des deux hommes ſur le rivage avec pluſieurs petits preſens, dans l'eſpérance qu'il retourneroit auſſi-tôt vers les gens de ſa Nation. Mais, ſoit que la femme & l'enfant fuſſent à lui, & que cette raiſon le retint, ſoit qu'il fût arrêté par d'autres motifs que nous ne pûmes pénétrer, il ne s'éloigna pas d'un ſeul pas, comme s'il eut attendu pour partir qu'on lui rendît les autres. Je balancai ſi je ne les emmenerois pas tous trois. Enfin je leur rendis la liberté, & je me figurai que s'il reſtoit quelque eſpoir de tirer d'entre leurs mains cinq hommes qu'ils nous avoient pris dans les navigations précedentes, c'étoit par la douceur qu'ils pourroient s'y laiſſer engager. Mais je ne voulus point m'écarter ſans avoir retourné vers leurs Hutes. Celles que nous avions vûes n'étoient que des eſpeces de tentes qui leurs ſervent dans la belle ſaiſon. M'étant avancé avec la meilleure partie de mes gens, je découvris

une douzaine de ces miſérables, qui prirent la fuite à notre approche. Nous apperçumes leurs Habitations d'hyver, ou plûtôt leurs trous, que nous ne pûmes regarder ſans ſurpriſe & ſans compaſſion. Ce ſont des lieux ſouterrains qui ont deux toiſes de profondeur ſous terre, & qui ſont rondes comme nos fours. Ils ſont ſi près les uns des autres qu'on les prendroit pour des tanieres de renards, ou pour des trous de lapins. Les Sauvages les creuſent tellement par deſſous que l'eau qui vient d'enhaut s'y écoule ſans les incommoder. Leur ſituation eſt à l'abri des vents, & l'entrée regarde le Sud. Les parois de ces logis ſouterrains ſont comme incruſtés d'os de baleine depuis le bas juſqu'au haut, & l'ordre en eſt auſſi induſtrieux que celui de nos aix. Les ouvertures ſont fermées exactement par des nerfs, qui joignent des peaux de chiens marins au lieu de tuiles. Ces maiſons n'ont qu'un appartement, dont la moitié plus élevée d'un pied que l'autre eſt pavée de larges pierres, & l'autre, qui eſt couverte de mouſſe, ſert aux fonctions du menage. Tout ce

que nous y apperçumes me fit juger qu'ils y vivent comme des bêtes, & qu'ils séjournent dans un même lieu juſqu'à ce que l'extrême ſaleté les en chaſſe. Nous y trouvâmes pluſieurs arcs, & nous en emportâmes quelques-uns. Ils ont pour armes, avec l'arc, la fronde & le dard. Leurs arcs ſont de bois, de la longueur d'une aulne d'Angleterre. Ils ſont renforcés par des nerfs, & les cordes ſont auſſi de nerf. Leurs fléches ſont de trois pieces : le devant & le derriere eſt d'os, le milieu de bois, & la longueur eſt de deux pieds. Chaque fléche a deux plumes taillées ſur le devant du tuyau, & pour la décocher ils font repoſer le plat de la plume ſur le bois de l'arc. Elles ont trois différentes têtes, de pierre, ou d'os, ou de fer en forme de cœur ; ces têtes ſont aiguiſées des deux côtés, & fort pointues. Elles ſont peu fermes, parce qu'elles ſont mal jointes à la fléche ; ce qui les rend peu dangereuſes ſi elles ne ſont décochées de fort près. Leurs dards ſont de deux ſortes. Ils en ont à diverſes pointes qui avancent par-devant. Le milieu

eſt d'os. Ils ont des inſtrumens de bois qui leur ſervent à lancer ces dards avec beaucoup de vîteſſe. L'autre eſpece eſt plus grande, & reſſemble aſſez à nos épées.

Ils chaſſent aux oiſeaux & aux autres bêtes avec leurs autres armes, & prennent le poiſſon au dard. Cependant tous ces inſtrumens ſont ſi mal faits qu'ils ne peuvent s'en ſervir qu'avec peine; & pour le fer dont ils les garniſſent, je m'imagine qu'ils ſont en commerce avec quelque Nation qui leur en fourniſſent. Ils ont ſur la tête une eſpece de capuchon long & pointu. S'ils veulent marquer de l'amitié à quelqu'un, ils lui font préſent de la pointe de ce capuchon. Les hommes ne le portent pas tout à fait ſi pointu que les femmes. L'un & l'autre ſexe porte la même chauſſure, qui va juſqu'aux genoux ſans aucune ouverture. Elle eſt de cuir, & les femmes en mettent deux ou trois paires l'une ſur l'autre. Ils portent dans ces chauſſures leurs couteaux, leurs aiguilles, & les autres petits inſtrumens de la même eſpece; & pour empêcher qu'elles ne tombent, ils y paſſent un

ós qui les ſoutient, depuis le talon juſqu'au genou. Ils préparent leurs peaux avec le poil. Elles ſont douces & unies. En hyver, & dans le tems humide, le poil eſt en dedans. Telle eſt leur parure. On n'a pû ſçavoir encore quelle eſt leur Religion, ni s'ils en ont une. On ignore auſſi s'ils ſont Antropophages ; mais ils mangent crues toutes les ſortes de viande qui leur ſervent d'alimens, chair & poiſſon. Je ne découvris aucun de leurs Bateaux au long de cette Côte ; mais j'en ai vû dans pluſieurs autres occaſions. Ils en ont de deux ſortes, qui ſont de cuir, garnis en dedans de planches quarrées, jointes par des courroies avec beaucoup d'induſtrie. Les grands reſſemblent à nos Bateaux à rame, & peuvent tenir ſeize, dix-huit, & même vingt perſonnes. Ils mettent vers la proue une voile de boiaux de bêtes, couſus fort proprement enſemble. L'autre ſorte de Canots eſt ſi petite qu'ils ne contiennent qu'un homme. En général les Pays qui environnent tous ces Détroits ſont hauts & pierreux. On y voit dans toutes les ſaiſons des Montagnes cou-

vertes de neige. Il n'y a preſque rien de plain & d'uni, & point du tout d'herbe, excepté un peu de mouſſe qui ſe trouve dans les lieux bas & humides. A la réſerve du ſapin on peut dire auſſi qu'il n'y a point de bois, & que le Pays eſt ſans arbre & ſans plantes. Mais il n'en eſt pas moins rempli de gibier. On y trouve des ours blancs en grand nombre, des loups, des cerfs à peu près de la couleur de nos ânes, & dont le bois eſt beaucoup plus large & plus élevé qu'aux nôtres. Leur pied a ſept ou huit pouces de tour, & reſſemble à celui de nos bœufs. On y trouve des liévres, des perdrix, &c. Il n'y a point de Riviere, ni d'eau courante dans le Détroit de Frobisher, & dans la Baye de Warwick, ce qui n'eſt pas ſurprenant puiſque le froid y durant ſans ceſſe pendant les quatre ſaiſons de l'année, endurcit & reſſerre tellement la terre que les eaux ni peuvent avoir d'iſſuë comme dans les autres Pays, ni former un baſſin & ſe répandre dans un lit. Dans pluſieurs endroits la terre ſe trouve gelée à quatre ou cinq braſſes de profondeur,

& les pierres attachées ſi fortement enſemble qu'on ne peut les ſéparer qu'à coups de marteau. Cependant une partie des neiges fond en Eté, & coule des montagnes dans des cavités, comme dans un vivier ou dans un marais. A la longue elles s'y imbibent dans la terre.

Je trouvai l'Amiral vers le ſoir du même jour. Son Vaiſſeau étoit en fort bon état, par le ſoin qu'il avoit pris de le faire radouber. Il avoit ramaſſé beaucoup de matiere minerale. Il me donna ſes ordres, dont le principal étoit de nous raſſembler tous à Haton's-head-land, où j'avois laiſſé mon Vaiſſeau. Mais il parut fâché que j'euſſe rendu la liberté aux trois Sauvages que j'avois eus dans ma Chaloupe. Son deſir auroit été non-ſeulement d'en emmener quelques-uns en Angleterre, mais de s'en ſervir pour apprendre leur langue, ou leur donner quelque connoiſſance de la nôtre. Il en paroiſſoit de tems en tems, & l'on en avoit vû juſqu'à ſept ou huit Barques à la fois, qui rodoient ſans doute pour ſurprendre ceux de nos gens qui travailloient aux mines. On ſe flatta de

pouvoir les ſurprendre avec les Chaloupes, car ils ſe gardoient bien de paroître lorſqu'ils decouvroient un gros Bâtiment, Mais avant que nos Chaloupes ſe fuſſent raſſemblées, ils furent avertis de ce mouvement par d'autres Sauvages qu'ils avoient poſtés ſur les hauteurs ; ils prirent la fuite, & laiſſerent près de leurs trous un des plus grands Javelots dont ils ayent l'uſage. Cette défiance, qui leur avoit appris à fuire dès qu'ils nous ſoupçonnoient de vouloir nous approcher, venoit ſans doute, de la penſée, que nous cherchions à vanger la captivité ou la mort de nos cinq hommes.

Je me rendis le 24 à Haton's-headland, où je trouvai mon Vaiſſeau chargé, & prêt à faire voile. Les autres Navires n'avoient pas négligé non plus leur carguaiſon, & quoique les plus ſenſés d'entre nous ne puſſent ſe perſuader qu'une matiere ſi commune dans des lieux maltraités de la nature, pût nous rendre tous les tréſors qu'on nous avoit fait eſperer, la ſimple imagination d'un ſi grand bien animoit tout le monde au travail & nous faiſoit regreter toutes les pierres minerales que nous

ne pouvions emporter. Je retournai le 28 à la Baye de Warwick. On y tint conſeil à bord de *l'Anne*, & l'hyver qui commençoit ſenſiblement à s'approcher, nous forçant de penſer au départ, on prit des meſures pour la conduite qu'on tiendroit dans un autre voyage. La maiſon qu'on avoit apportée en fagot étoit enfin achevée dans l'Iſle de Warwick, où Fenton avoit voulu qu'elle fût bâtie. Nous avions jugé à propos qu'elle le fut à chaux & à ſable, afin qu'étant plus capable de réſiſter aux injures de l'air, on pût voir l'année Suivante ſi les neiges, les glaces, & les Sauvages mêmes l'auroient épargnée. Il nous paroiſſoit toujours d'une importance extrême d'apprivoiſer ces hommes farouches & brutaux; & pour les rendre plus dociles à notre retour, nous laiſſâmes dans la maiſon un grand nombre de bagatelles, comme des couteaux, des ſonettes, des figures d'hommes, de femmes & de Cavaliers, en plomb, des miroirs, des pipes, des colliers de verre, & des ſifflets. Nous y fîmes faire un four, où nous voulûmes qu'il reſtât du pain, afin qu'ils

qu'ils en puſſent goûter. Le bois que nous avions apporté pour bâtir un Fort fut enterré dans un lieu que nous couvrimes avec beaucoup de ſoin. Et quoique le fond du terroir, tel que je l'ai repréſenté, ne pût être que fort ſterile, nous enſemençâmes quelques endroits moins pierreux, de froment, de poids & d'autres grains, pour eſſayer ce que la terre pourroit produire. Outre les raiſons qui ne nous avoient pas permis de bâtir le Fort, on comprend bien que le plus puiſſant motif pour s'établir ſous un climat ſi triſte étant les eſpérances qu'on fondoit ſur le mineral, le doute qui nous reſtoit de ſa valeur diminuoit le penchant qui nous y auroit arrêtés ſi nous avions eu plus de certitude; ſurtout lorſqu'étant tous chargés, nous nous ſentions le même empreſſement pour aller faire la vérification de notre matiere à Londres. Auſſi M. Frobisher ne remit-il pas plus loin à nous aſſembler. Il nous dit qu'il auroit ſouhaité que nous euſſions pû étendre beaucoup plus loin nos découvertes, & qu'il prévoyoit que cet honneur nous ſeroit ravi par des

Avanturiers plus heureux ; mais que les obſtacles qui nous avoient empêchés juſqu'àlors, devant augmenter inceſſamment par les brouillards, les neiges, les orages & les glaces que l'hyver alloit redoubler, il falloit ſe contenter cette année d'avoir chargé ſi heureuſement les Vaiſſeaux ; d'autant plus que ſi nous avions le malheur d'être ſurpris par les vents contraires, nous devions nous attendre à perir de froid, de faim & de miſere. Son diſcours & la réſolution de partir furent encore fortifiés par la perte de l'Anne, auquel les rochers & les glaces firent huit ouvertures qu'il fut impoſſible de réparer. Le mouvement que cette diſgrace cauſa parmi les autres Vaiſſeaux, excita ſans doute la curioſité des Sauvages. On en vit un s'approcher dans un canot, & l'Amiral qui avoit encore quelques-uns de ſes gens ſur la Côte dont on l'avoit vû partir, ne douta point qu'ils n'y fiſſent attention, & qu'ils ne trouvaſſent le moyen de prendre le canot par derriere. En effet nous fimes partir une Chaloupe avec dix Rameurs, qui

rangerent quelque temps le rivage, & qui parurent tout d'un coup entre la terre & le Sauvage. La facilité qu'il avoit de paſſer ſur les glaçons, tandis que la Chaloupe en étoit ſouvent arrêtée, n'auroit pas laiſſé de le ſauver de nos mains, ſi deux gens de la Chaloupe déſeſpérant de le prendre n'euſſent pris le parti de lui tirer chacun leur coup de fuſil, dont ils l'abbatirent. Ils nous amenerent le canot avec le corps de ce miſerable, qui étoit encore dans ſon trou. Ces petits canots, qui ſont de cuir, n'ont qu'une petite ouverture au milieu, pour la place d'un homme aſſis. Cette ouverture eſt entourée d'une bourſe qui ſe lie au travers du corps, de maniere que les vagues peuvent paſſer ſur la tête du Sauvage, ſans que le canot ſe rempliſſe d'eau. Ils ont des avirons plats par les deux bouts; ce qui leur ſert comme de balancier, ſans lequel ils auroient peine à ſe tenir dans leur ſituation. Auſſi le canot étoit-il panché ſur le côté en arrivant à nous. L'Amiral le fit prendre pour l'emporter en Europe. Mais il ſe fâcha beaucoup contre

ſes gens qui avoient uſé de cette violence. Cependant avant que de partir, il voulut faire encore une nouvelle tentative pour ſurprendre quelque Sauvage. Ne pouvant douter qu'il ne s'en trouvât pluſieurs dans le lieu d'où le mort étoit parti, il me preſſa d'y aller ſur le champ avec ma grande Chaloupe. J'executai ſes ordres, quoiqu'après l'experience que j'avois déja faite, j'eſpéraſſe peu de reuſſir. Je deſcendis à terre, & je m'avancai plus d'une lieue dans les terres, ſans rencontrer une ſeule créature vivante. A mon retour mes gens tuerent un Cerf qui ſe leva ſubitement devant nos pieds & qui fut abbatu auſſi-tôt de pluſieurs coups de fuſil.

Enfin nous ſortimes de la Baye de Warwick le 1 de Septembre, & tous les autres Vaiſſeaux ſe raſſemblerent autour de nous le jour ſuivant. Le temps devint ſi fâcheux, que nous fumes expoſés à mille nouveaux dangers au travers des rochers & des glaces. Une partie de la Flotte ſe diſperſa & ne ſe rejoignit qu'à Londres. J'eus le bonheur de ne pas m'éloigner

de l'Amiral, mais nous fumes pouſſés par un vent fort impétueux vers la terre ou l'Iſle de Friſland. Nous ne la reconnûmes qu'à notre hauteur, qui étoit de 60 degrés & demi. Les montagnes y ſont entiérement couvertes de neiges, & toutes les Côtes de glace, comme d'un boulevart qui ne permet pas d'en approcher. On prétend que cette Iſle eſt auſſi grande que l'Angleterre & que les Habitans y ſont fort bons Chrétiens. Elle fut découverte au quatorziéme ſiécle par deux freres Venitiens, Nicolo & Antonio Zeni que la Tempête pouſſa des Côtes d'Iſlande en Friſland, où ils firent naufrage. Ils en ont laiſſé la Relation; & ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous trouvâmes la diſpoſition des Côtes tout à fait conforme à leur cartes. Il eſt fort remarquable que dans cette Mer, on trouve des Iſles de glace de plus d'une demi-lieue de tour, extrêmement élevées, & qui ont 70 ou 80 braſſes de profondeur dans la Mer. Cette glace, qui eſt douce s'eſt peut-être formée dans les Détroits des terres voiſines, ou peut-être ſous le

Pole, d'où les vents & les courans l'ont détachée.

M. Frobisher qui avoit une parfaite connoiſſance de tous les effets de la nature par l'excès du froid, & qui avoit paſſé l'année précédente juſques dans la Mer du Nord qui eſt derriere les Détroits d'où nous venions, m'a dit plus d'une fois, que ces Iſles ou montagnes de glace étoient ſi mobiles, que dans les temps orageux, il en avoit vû qui ſuivoient la courſe d'un Vaiſſeau comme ſi elles euſſent été entraînées dans le même ſillon. Par cette raiſon, il ne les craignoit jamais que lorſqu'il avoit le vent contraire, parce qu'alors la détermination des vagues les amenoit à ſa rencontre ; & dans les Tempêtes, ſon principe étoit de ſe laiſſer toujours entraîner par le vent, dans quelque lieu qu'il pût être jetté. Cependant le dernier Orage que nous eſſuiâmes en ſortant de la Baye de Warwick le fit changer de méthode, au mepris des glaçons qui nous choquoient avec la derniere violence ; & la raiſon qu'il en eût, c'eſt que le vent nous pouſſant

directement à l'Oueſt, (*a*) nous courions riſque d'être jettés dans une Mer inconnue, dont nous ne ſerions jamais ſortis avant l'hyver. Auſſi les efforts qu'on fit pour ſuivre ſes ordres ſervirent-ils à diſperſer toute la Flotte, qui ne ſe rejoignit qu'en Angleterre, après mille affreux dangers.

Telle étoit la relation que M. Beſt, petit-Fils de celui qui l'avoit écrite, préſenta aux Directeurs de la nouvelle Compagnie. Cette Mer à l'Oueſt, où ſon Ayeul avoit craint d'être jetté, étoit celle qui conduiſoit directement à la Baye de Hudſon. Ainſi, peu s'en fallut que M. Frobisher ne l'eut découverte 30 ans avant M. Henry Hudſon, & même avant les Danois qui prétendent y être entrés les premiers. Il ne ſera pas inutile pour la perfection de ce morceau d'Hiſtoire, de joindre ici ce qu'on trouve de plus certain touchant ce voyage des Danois.

(*a*) Il ne faut pas manquer d'avertir à la fin de ce recit, que toutes les eſpérances fondées ſur la matiere minerale s'en allerent en fumée; ce qui fait croire avec beaucoup de raiſon, que la Cour de Londres n'avoit eu que le deſſein d'encourager les Capitaines & les Matelots, en paroiſſant ſatisfaite des premieres épreuves.

On ne marque point l'année de leur entrepriſe ; mais il ſuffit de ſçavoir qu'elle eſt entre le dernier voyage de Frohisher & celui de Hudſon. Après avoir navigué longtems en droite ligne, vis-à-vis de leurs Côtes, ils arriverent au travers de milles périls à l'entrée d'un Détroit, qui eſt aujourd'hui celui de Hudſon, & dont l'Ecrivain qui me ſert de Guide ne donne pas la même meſure que nos Anglois. Voici la déſcription qu'il en fait. Il a, dit-il, 120 lieues de long, & 16 ou 18 de large. Il eſt bordé des deux côtés par des rochers eſcarpés d'une hauteur prodigieuſe, tous entrecoupés de collines ſombres, où le ſoleil ne communique jamais ſa lumiere. La neige & les glaces s'y voyent toute l'année ; ce qui cauſe des froidures terribles, & ſi l'on ne profitoit pas des tems où elles ſont moins fortes, il ſeroit impoſſible d'y entrer. On ne peut y paſſer que depuis le 15 de Juillet juſqu'au 15 d'Octobre. Encore dans ces ſaiſons-là eſt-on obligé de donner dans des bancs de glaces, & l'on ne s'imagine pas aiſément comment un Navire

peut s'y faire paſſage ; car elles ſont quelquefois ſi preſſées les unes contre les autres, qu'autant que la vûë peu s'étendre, on ne voit pas même une goutte d'eau. On ſe grapine, c'eſt-à-dire qu'à force de crocs on appuie les Navires contre les glaces, & lorſque par la force des vents ou par la violence des courans, il ſe fait quelque ouverture aux glaces, alors on met les voiles au vent pour ſe faire un paſſage avec de long bâtons ferrés qui ſervent à pouſſer ou à écarter les glaces. Mais malgré tous ces efforts on reſte quelquefois un mois entier ſans pouvoir avancer.

Quoique les Côtes du Détroit ſoient un Païs tout-à-fait inculte, & le plus ſterile de tous les Païs du monde, il y a cependant des Sauvages qui habitent ces malheureux déſerts. On les nomme Eſquimaux. Ils ont cela de commun avec le Païs qu'ils occupent, qu'ils ſont ſi farouches & ſi intraitables, qu'on n'a pu juſqu'à préſent les engager dans aucun commerce. Ils font la guerre à tous leurs voiſins, & lorſqu'ils tuent ou prennent quelques-uns de leurs Ennemis,

ils les mangent tous crus & en boivent le ſang. Ils en font même boire à leurs enfans, qui ſont à la mammelle, pour leur communiquer dès leur plus tendre jeuneſſe la barbarie & l'ardeur de la guerre.

Ils ſont preſque toujours ſans feu, à cauſe de la rareté du bois. Le froid y eſt cependant exceſſif dans quelque ſaiſon que ce ſoit. Ils logent pendant l'hyver dans le creux des rochers, où ils ſe renferment avec leurs familles, & couchent tous enſemble, ſans diſtinction de ſexe & de parenté. Ils n'y reſtent pas moins de huit mois ſans voir l'air, ni rien qui approche de la lumiere. Pendant les trois ou quatre mois d'Eté, ils ont la précaution d'amaſſer de la chair de Baleine & de Vaches marines, dont il ſe trouve une grande quantité dans tous ces Païs-là. Ils vont à chaſſe & tuent des animaux de toutes les eſpeces. Ils n'ont pas l'uſage du fer, à moins qu'ils ne ſurprennent quelques-unes de nos Chaloupes. Après avoir déchiré & mangé nos pauvres Matelots, ils ſe ſervent de ces petits Bâtimens pour aller d'un lieu à l'au-

tre, & lorſqu'ils les voyent hors de ſervice ils les briſent afin de profiter des cloux, qu'ils forgent entre deux cailloux pour leur uſage. Ils ont des canots de leur propre invention, (*a*) qui leur ſervent à paſſer d'un côté à l'autre.

Cette farouche Nation differe des autres en ce que communément les autres Sauvages n'ont point de barbe, & que ceux ci au contraire en ont juſqu'aux yeux; cette abondance de poil, qu'ils ne coupent jamais, les rend ſi affreux qu'ils ont moins la figure humaine que celle d'autant de bêtes farouches. Ils n'ont que les bras & les jambes qui leur donnent quelque reſſemblance avec les autres hommes.

A l'extrémité de ce Détroit du côté du Nord, il y a une Baye que nous nommons *Baye de l'Aſſomption*, dont on n'a pas encore de connoiſſance certaine. Quelques-uns de nos Navigateurs s'étant engagés inſenſiblement dans cette Baye, environ quarante lieues, ils s'apperçurent que leurs Bouſſoles n'avoient plus leurs pro-

(*a*) On en a vû ci deſſus la deſcription.

portions ordinaires ; ce qui fait juger qu'il y a infailliblement quelque mine le long de cette Baye, qui attire l'Aiman de tous côtés. On croit qu'il y a une communication du fond de cette Baye au Détroit de Davis. C'eſt de la même Baye que ſortent preſque toutes les glaces qui ſe déchargent par le Détroit de Hudſon. On ne ſçait point encore comment toutes ces glaces ſe forment. Il y en a de ſi groſſes que leur ſuperficie au deſſus de l'eau ſurpaſſe l'extrémité des Mats des plus gros Navires. Nous avons eu la curioſité de ſonder au pied d'une glace qui étoit échouée. On y fila cent braſſes de lignes, ſans trouver le fond. Plus avant, du côté de l'Oueſt, il y a une grande Iſle que les François ont nommée Phelipeaux, où il y a quantité de Vaches marines ; & ſans doute que ſi la ſaiſon permettoit d'y deſcendre, on pourroit y ramaſſer beaucoup d'yvoire. Les dents des Vaches marines ont une coudée de long, & ſont groſſes comme le bras, d'une yvoire preſqu'auſſi belle que celle de l'Elephant. Cette Iſle n'eſt point élevée comme toutes les terres

du Détroit. Elle eſt au contraire fort platte ; & ſon rivage ſabloneux forme un aſpect tout à fait agréable.

Mais pour revenir aux Danois ; après avoir paſſé tout le Détroit, continuant toujours leur route vers le Nord, ils aborderent enfin la terre ferme, près d'une Riviere que l'on a nommé *la Riviere* Danoiſe & que les Sauvages nomment Manotcouſibi, qui ſignifie Riviere des Etrangers. Là ils mirent leurs Vaiſſeaux en hyvernement, & s'y logerent le mieux qu'ils purent, n'ayant aucune expérience du Païs, & ne ſe défiant pas du froid extrême qu'ils avoient à combattre. Enfin, ils eſſuierent tant de miſere & de ſouffrances, que la maladie s'étant miſe entre eux, ils moururent tous pendant l'hyver, ſans qu'aucun Sauvage en eût connoiſſance.

Le Printems étant venu, les glaces déborderent avec leur impétuoſité ordinaire. Elles emporterent le Vaiſſeau Danois avec tout ce qu'il contenoit, à la reſerve d'un canon de fonte d'environ huit livres de balles, qui y reſta, & qui y eſt encore tout

entier, excepté le tourillon de la culaſſe que les Sauvages ont caſſé avec des pierres. Ces Barbares furent extrémement ſurpris l'Eſté ſuivant, lorſqu'en arrivant dans ce lieu ils virent tant de corps morts, & des hommes auſquels ils n'en avoient jamais vû de ſemblables. La terreur s'empara d'eux, & les obligea de prendre la fuite. Mais lorſque la peur eut fait place à la curioſité, ils retournerent dans le lieu où ils s'attendoient à faire un riche pillage. Malheureuſement il y avoit de la poudre, dont ils ne connoiſſoient pas les propriétés. Ils y mirent imprudemment le feu, qui les fit tous ſauter, brûla l'édifice des Danois & tout ce qui étoit dedans, de ſorte que ceux qui vinrent après eux ne profiterent que des cloux & d'autres ferremens qu'ils ramaſſerent dans les cendres.

La Riviere Danoiſe dans ſon embouchure n'a pas plus de 500 pas de largeur. Elle eſt fort profonde ; ce qui forme un grand courant, lorſque la Mer entre & ſort rapidement à toutes les marées. Ce Détroit n'a pas plus d'un quart de lieue de long,

après quoi la Riviere s'élargit & devient fort navigable pendant l'eſpace de 150 lieues. Tout le Païs eſt preſque ſans bois, hors les Iſles dont cette Riviere eſt toute entrecoupée. Au bout des 150 lieues, il y a une chaîne de hautes montagnes qui rendent la navigation impoſſible plus loin, à cauſe des chûtes d'eau qui s'y rencontrent; après quoi elle reprend ſa forme ordinaire.

A 15 lieues de la Riviere Danoiſe on en trouve un autre qui eſt remplie de Loups marins, & qui en tire ſon nom. Entre ces deux Rivieres, il y a une eſpece de Bœufs qu'on nomme *Bœufs muſqués*, parce qu'ils ſentent ſi fort le muſc que dans certaine ſaiſon de l'année il eſt impoſſible d'en manger. La laine de ces animaux eſt fort belle, (*a*) & plus longue que celle des Moutons de Barbarie. Quoiqu'ils ſoient plus petits que nos Bœufs, ils ont les cornes beaucoup plus groſſes

(*a*) Leurs Peaux ſe peuvent paſſer, & ſont très-belles, quoique diverſes Relations aſſurent qu'elles ſont trop foibles pour ſouffrir l'apprêt. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on fût mieux informé de leur bonté, car le nombre de ces animaux eſt réellement prodigieux.

& plus longues. Leurs racines ſe joignant ſur le haut de la tête, forment un eſpece de bourlet & deſcendent à côté des deux yeux, preſqu'auſſi bas que les Nazeaux. Enſuite le bout remonte en haut, & forme une eſpece de croiſſant. Il y en a de ſi groſſes qu'on en voit de ſéparées du crâne qui peſent enſemble 60 livres. Ils ont les jambes ſi courtes, que leur laîne traîne par terre lorſqu'ils marchent; ce qui les rend ſi difformes qu'on a peine à diſtinguer d'un peu loin de quel côté ils ont la tête. Il n'y a pas une grande quantité de ces animaux, & les Sauvages les auroient d'autant plutôt détruits, s'ils s'étoient aviſés d'en faire la chaſſe, qu'ayant les jambes très-courtes, on les tue dans les tems de neige ſans qu'ils puiſſent fuir. Il y a dans le même Païs une mine de cuivre rouge, ſi abondante & ſi pure, que ſans le paſſer par la forge, les Sauvages ne font que le frapper entre deux pierres, tel qu'ils le recueillent dans la mine, & lui font prendre la forme qu'ils veulent lui donner.

Les Nations qui habitent de ce côté-là ſont d'une phyſionomie fort dou-

te & fort humaine ; mais le Païs eſt d'ailleurs fort ingrat. Il n'y a point de Caſtors ni d'autres pelleteries. Ils ne vivent que de Poiſſons, & de Cerfs qu'on nomme Cariboux. Les Lievres y ſont beaucoup plus grands qu'en France. Ils ſont blancs l'hyver, & gris l'Eté : leurs oreilles ſont fort grandes & toujours noires. Leur poil ne tombe point, comme aux Lievres de l'Europe ; de ſorte que des peaux d'hyver on feroit de fort beaux manchons.

En ſuivant la Mer vers le Nord, on trouve un autre Détroit, dont on découvre facilement les terres d'un bord à l'aurre. Mais on n'a pû juſqu'à préſent pénétrer juſqu'au bout. Les glaces y ſont prodigieuſes, & les courans inſurmontables. Il y a beaucoup d'apparence que ce bras de Mer communique à la Mer de l'Oueſt. Ce qui donne lieu à cette conjecture, c'eſt que lorſque les vents ſoufflent du Nord, la Mer dégorge par ce Détroit avec tant d'abondance que l'eau s'éleve dans toute la Baye de Hudſon dix ou douze pieds plus que la hauteur ordinaire. Les Sauvages racon-

tent qu'après avoir marché plusieurs mois à l'Oueſt-Sud-Oueſt, ils ont trouvé la Mer, ſur laquelle ils ont vû de grands Navires, avec des hommes qui ont de la barbe & des bonnets, & qui ramaſſent de l'or ſur le bord de la Mer, c'eſt à dire ſans doute à l'embouchure des Rivieres.

Il y a fort loin dans les terres une Nation nombreuſe, qu'on appelle les Plats-Côtés, qui n'a point d'autres ferremens que ceux qu'elle eſt venue ramaſſer dans les débris de l'incendie des Danois, ou qu'elle a ravis aux autres Sauvages qui y étoient venus avant elle. Ils ſe croioient bien payés de la fatigue d'un long voyage, lorſqu'ils avoient pû recueillir trois ou quatre petits clous longs comme le doigt, & tout mangés de rouille. Les Eſquimaux du Détroit de Hudſon y alloient auſſi dans la même vûë; & cette avidité commune pour le fer des Danois, a donné lieu à pluſieurs batailles ſanglantes.

Au reſte, en prétendant que les Danois ne ſont entrés qu'après nous dans la Baye de Hudſon, nous ne déſavouons point que notre premier

Etabliſſement n'ait été poſterieur à leur infortune. Ce fut Nelſon, comme je l'ai déja remarqué, qui bâtit le premier un Fort dans la Riviere à laquelle il donna ſon nom, & que les François ont nommée depuis la Riviere de Bourbon. Il y arriva d'abord en Automne & fit ſa deſcente dans cette Riviere du côté du Nord. Tous les Sauvages s'étoient déja retirés dans la profondeur des Bois. Nelſon s'apercevant qu'il étoit trop tard pour ſe procurer la connoiſſance du Païs, & craignant de s'expoſer au même malheur que les Danois, dont on ne dit pas néanmoins comment il avoit appris l'avanture, ſe contenta de planter un poteau auquel il arbora les Armes d'Angleterre pour titre de poſſeſſion, avec un grand carton ſur lequel étoit deſſiné un Navire. Il pendit auſſi à une branche d'arbre une grande chaudiere pleine de petites marchandiſes, dont les Sauvages profiterent à leur retour. Comme ils étoient déja inſtruits de la nature de ces denrées par l'avanture des Danois, ils ne douterent pas que les mêmes Etrangers qui

avoient quitté leur Païs en y laiſſant un ſi riche dépot, ne revinſſent l'année ſuivante. Ils attendirent juſqu'à la derniere ſaiſon. En effet les Anglois arriverent, & trouverent ces Sauvages, qui les reçurent humainement & qui les conduiſirent dans les Iſles où ils bâtirent le Port Nelſon, c'eſt-à-dire à ſept lieues dans la Riviere. Ce fut-là, comme on l'a rapporté, que M. des Groſeliers fut ſurpris de trouver des Anglois lorſqu'il y vint de Quebec, & que s'étant emparé du Port Nelſon, il en fut mal recompenſé par les François.

Quoique nous ayons joui paiſiblement de nos droits depuis le Traité d'Utrecht, il s'eſt paſſé pluſieurs années pendant leſquelles on n'a pas vû renaître l'ancienne ardeur pour le commerce de ces rudes climats. Le gout de la Pelleterie étoit déchû en Angleterre. Celui des nouvelles découvertes étoit encore moins ardent, & l'on étoit aſſez occupé du ſoin des anciennes Colonies. Celle de la Géorgie a fait une nouvelle diverſion du Côté méridional. Mais il faut eſpérer que ce qui commence à

paroître utile ſera pouſſé avec une chaleur proportionnée aux avantages qu'on s'y propoſe. D'ailleurs, puiſqu'il n'y a que la force des obſtacles qui ait refroidi l'eſpérance de trouver par le Nord-Oueſt un paſſage à l'autre Hémiſphere, il ſe trouvera peut-être quelqu'un qui joindra plus de bonheur à la hardieſſe & qui réuſſira dans l'entrepriſe que tant d'autres ont manquée. Il eſt certain que M. Frobisher qui a tenté le premier ce grand deſſein n'avoit point alors d'autre vûë. Il en avoit parlé pendant quinze ans à tous ſes amis; il avoit ſollicité tous les Marchands de Londres; enfin lorſqu'Ambroiſe Dudley Comte de Warwick lui fournit les moyens de l'executer, il partit de Londres ſans aucun projet de commerce, & pouſſé par la ſeule eſpérance de trouver le paſſage qu'il vouloit chercher. Pourquoi ne ſe trouveroit-il perſonne aujourd'hui qui ſe ſente le même courage, lorſque la moitié des difficultés eſt vaincue, & que s'il en reſte encore de fort grandes, la vraiſemblance du ſuccès n'en ſubſiſte pas moins toute entiere? Dans le der-

nier voyage de Frobisher, le *Bridgewater*, un des Vaiſſeaux de ſa Flotte, qu'il avoit laiſſé en danger à ſon départ de la Baye de Warwick, fut contraint de prendre ſa route du côté du Nord par un paſſage inconnu, très-dangereux & plein de rochers au-deſſus de Bearbay, d'où il paſſa néanmoins fort heureuſement dans la mer du Nord, cette Mer qui eſt derriere le Détroit de Frobisher, dans laquelle Frobisher, comme on l'a dit, & d'autres après lui ont navigué, & où l'on a découvert une grande terre qui s'avance dans la Mer. Le Bridgewater découvrit au Sud-Eſt de Friſland, à 57 dégrés & demi de latitude, une grande Iſle inconnue auparavant. Cette Iſle, dont il raſa la Côte pendant trois jours, lui parut fertile & agréable. Rien ne l'auroit empêché de pénetrer plus loin, ſi les vivres ne lui euſſent manqué. Il n'avoit plus de glaces à combattre. On n'étoit qu'à la fin du mois d'Août. Le chagrin que le Capitaine & les Gens de l'équipage reſſentirent de ſe voir forcés à retourner par les plus courtes voiës, leur fit tenter une deſ-

tente dans l'Iſle, pour y chercher de quoi ravitailler leur Vaiſſeau. Ils la trouverent ſans Habitans, & ſans autre créature vivante que des Oiſeaux & des Serpens. Le courage des Matelots alla juſqu'à leur faire eſſaier ſi les Serpens ne pouvoient pas leur ſervir de nourriture. Ils en tuerent quelques-uns, dont ils firent manger la chair à un chien qu'ils avoient à bord. Le chien s'en remplit d'autant plus avidement qu'on avoit pris ſoin de la faire cuire, pour lui ôter par le feu tout ce qu'elle pouvoit perdre de ſa qualité venimeuſe. Mais au bout d'un quart-d'heure il enfla prodigieuſement, & peu de tems après il mourut dans des convulſions fort violentes.

Les gens du Bridgewater tuerent d'abord facilement une aſſez grande quantité d'Oiſeaux. Enſuite ces animaux effarouchés par l'odeur & par le bruit de la poudre, ſe retirerent dans l'épaiſſeur des bois. Les arbres reſſembloient à ceux de l'Europe & portoient des feuilles fort vertes. L'herbe étoit fort abondante dans les Prairies, & les montagnes

couvertes d'une ſorte de mouſſe. Il y avoit des reſtes de glaces, qui firent juger à nos Anglois que l'hyver y devoit être aſſez rude ; mais ils jugerent auſſi qu'il n'y pouvoit pas être fort long, puiſque les feuilles y étoient d'une grandeur à faire croire qu'elles étoient ouvertes depuis long-tems, &d'une force qui leur perſuada qu'elles étoient encore éloignées de leur chûte. Mais quoiqu'ils reconnuſſent divers arbres à fruit, tels que des Poiriers, & même des Noyers dont l'écorce & le bois ſont plus tendres, ils n'y découvrirent ni noix ni poires, & le ſeul fruit qu'ils trouverent fut aux Chênes & à d'autres arbres où il n'eſt d'aucun uſage. Quoiqu'ils euſſent raiſon de croire que l'Iſle n'étoit point habitée, puiſque le côté qu'ils parcoururent, & qui leur parut le plus agréable, étoit déſert, ils virent en differens endroits des arbres coupés & les veſtiges de pluſieurs pieds ; ce qui leur fit croire qu'il devoit ſe trouver à peu d'éloignement quelque terre ou quelque autre Iſle peuplée, dont les Habitans paſſoient quelquefois dans celle-ci.

Enfin

Enfin la néceſſité força le Bridgawater de remettre à la voile.

Les Anglois ne ſont pas les ſeuls qui ayent tenté de trouver un paſſage du côté du Nord. On trouve ce projet dans pluſieurs Relations Françoiſes & Hollandoiſes. Non-ſeulement les Vaiſſeaux de ces deux Nations l'ont entrepris par la Mer, mais depuis que les François ſont en poſſeſſion du Canada, ils ont cherché le moyen de pénétrer au travers du Continent juſqu'à la Mer du Sud par la communication des Rivieres. N'ôtons point au célébre M. Cavelier de la Salle le mérite qu'on a voulu lui donner de n'avoir entrepris tous ſes voyages en Amérique, que pour y répandre la Religon Chretienne. » Il » réſolut, dit l'Auteur d'une fort bel» le Relation, d'entrer dans ces ter» res juſqu'alors inconnues pour fai» re connoître aux Habitans malgré » leur barbarie, la vérité du Chriſtia» niſme & la puiſſance de notre grand » Monarque. Plein de cette idée il » vint à la Cour pour la communi» quer au Roi qui ne ſe contenta » point d'approuver ſon deſſein, mais

» qui lui fit expédier des ordres avec » tout ce qui étoit néceſſaire pour » les executer. Celui qui commence ainſi ſa Relation (*a*) étoit un Officier, homme d'eſprit & d'honneur, qui accompagnoit M. de la Salle, & qui partit de France avec lui le 24 Juillet 1668 pour le ſuivre dans tous ſes voyages.

Cependant un Miſſionnaire, (*b*) qui ne paroît pas moins honnête homme, & qui avoit comme l'Officier le mérite d'être temoin oculaire, s'explique en ces termes: » J'ai de- » meuré près de trois ans en qualité » de Miſſionnaire, avec le Sieur Ro- » bert Cavelier de la Salle, natif de » Rouen, dans le Fort de Frontenac, » dont il étoit Gouverneur & proprie- » taire. Pendant ce ſéjour nous nous » occupions ſouvent à lire les voya- » ges de Jean Ponce de Leon, de » Pamphile Narvaez, de Criſtophe » Colomb, de Ferdinand Soto, & de » pluſieurs autres, pour nous prépa-

(*a*) Relation de la Louiſiane, & du Miſſiſſipi, imprimée à Amſterdam en 1720.

(*b*) Voyage en un plus grand Païs que l'Europe, ou troiſiéme Relation du Pere Hennepin, publié dans le même Recueil.

» rer aux découvertes que nous avions
» deſſein de faire. M. de la Salle étoit
» capable des plus grandes entrepriſes,
» & mérite avec juſtice la qualité de
» célebre Voyageur. En effet il s'eſt
» épuiſé pour achever la plus grande,
» la plus importante, & la plus tra-
» verſée découverte qui ait été faite
» de notre ſiécle. Il a conſervé ſon
» monde dans des Païs où tous ces
» grands Voyageurs ont péri, à la
» réſerve de Chriſtophe Colomb,
» ſans avoir remporté aucun avanta-
» ge de leur entrepriſe, quoiqu'ils
» y ayent employé plus de deux
» cent mille hommes. Jamais perſon-
» ne, avant M. de la Salle & moi,
» ne s'eſt engagé dans un tel deſſein
» avec ſi peu de monde. *Notre premiere*
» *penſée, lorſque nous étions au Fort de*
» *Frontenac, avoit été de trouver, s'il*
» *étoit poſſible, le paſſage qu'on cherche*
» *depuis longtems à la Mer du Sud, ſans*
» *paſſer la ligne Equinoctiale.* Quoique
» le fleuve de Miſſiſſipi n'y conduiſe
» pas, cependant M. de la Salle avoit
» tant de lumieres & de courage qu'on
» eſperoit de le trouver par ſes ſoins.
» Je ne doute pas qu'il n'eût réuſſi

» dans ſon deſſein ſi Dieu lui eût con-
» ſervé la vie. Mais il fut maſſacré dans
» cette recherche ; *& il ſemble que Dieu*
» *ait permis que je ſurvêcuſſe au Sr de la Sal-*
» *le afin que je fourniſſe au Public le moyen*
» *de trouver le chemin de la Chine & du*
» *Japon par le moyen de ma découverte.*

Mais je n'ai fait cette remarque que pour relever les affectations des Voyageurs, car il importe peu quel étoit le principal motif & *la premiere penſée* de M. de la Salle, lorſqu'il paroît conſtant qu'il y joignoit du moins la vûë & l'eſpérance de découvrir un paſſage au Sud. Il eſt plus difficile de pénétrer ce que le Pere Hennepin a voulu dire, lorſqu'il ſe vante *d'avoir fourni au Public par ſa découverte le moyen de tronver le chemin de la Chine & du Japon.* S'il n'entend par ſa découverte que celle du grand fleuve Miſſiſſipi, ſur lequel il s'attribue la gloire d'avoir navigué le premier, on ſent combien il eſt demeuré loin de ſon projet, puiſqu'il reſte de là une immenſe partie du Continent à traverſer. Et l'on ne peut croire qu'il ait ſuppoſé autre choſe, puiſqu'après avoir rapporté dans la même Relation les circonſtances tragiques de la mort de M. de la Salle,

il ajoûte ; » Nos découvertes nous » ayant fait connoître la plus grande » partie de l'Amérique Septentrionna- » le, je ne doute point que ſi l'on nous » y renvoyoit pour achever ce que nous » avons ſi heureuſement commencé, » on ne développât enfin ce qu'on n'a » pû éclaircir juſqu'à préſent, quelque » tentative qu'on ait faite pour cela. » Il a été impoſſible juſqu'ici d'aller » au Japon par la Mer glaciale. On » a tâché pluſieurs fois d'en faire le » voyage, mais on n'a pû y réuſſir, » & je ſuis moralement aſſuré qu'on » n'en pourra jamais venir à bout, » qu'au préalable on n'ait découvert » le Continent tout entier des terres » qui ſont entre la Mer glaciale & le » nouveau Méxique.

Il ne parle donc de ſa découverte que comme d'un premier dégré qu'il a cru néceſſaire pour aller plus loin, dans la ſuppoſition que l'entrepriſe ſoit en effet poſſible, mais qui n'a rien ajoûté juſqu'à preſent à la certitude de la poſſibilité. Dans un autre lieu, il dit, » que le Pays des Illinois » eſt le centre des découvertes qui peu- » vent conduire à la connoiſſance d'un

» paſſage au Sud, & qu'il faut que » les Princes qui travailleront à cette » entrepriſe s'aſſurent de ce vaſte Con- » tinent par des Forts & par des Co- » lonies, qu'ils établiront de lieux en » lieux. » Des indications ſi vagues ſont-elles dignes d'un homme à qui l'on ne peut refuſer l'honneur d'avoir fait des voyages fort utiles dans le Continent de l'Amérique.

La difficulté ſe réduit donc toujours, ou à trouver le paſſage par les Détroits des Mers glaciales, ou à découvrir, dans le Continent, des Rivieres dont la communication puiſſe conduire juſqu'aux rivages du Sud. On a publié à Londres, depuis quelques années, un Voyage de quelques Anglois de la Virginie, qui prétendent avoir traverſé tout le Continent au travers des Terres. Quand le ſuccès de cette entrepriſe ſeroit bien vérifié, leur Relation ne ſerviroit qu'à ſatisfaire la curioſité des Lecteurs, & l'on ne voit point qu'on en puiſſe tirer d'autre fruit. Il eſt queſtion de trouver une voie qui ſoit propre au Commerce, ſans quoi il ſert peu de nous apprendre qu'à force de marches & de fatigues on peut

traverſer le Continent. Cependant il eſt agréable de voir confirmer par le récit de nos Anglois ce que le Pere Hennepin, & d'autres Voyageurs nous racontent de la beauté des campagnes, de la fertilité des terres, & de la multitude des Nations différentes qu'on trouve au milieu du Continent. Ce ne ſont point des Pays déſerts & ſans culture, tels que les François & les Anglois ont trouvé ceux où ils ont planté leurs premieres Colonies. Des fruits & des grains de toute eſpece y enrichiſſent les campagnes. Pluſieurs Peuples y ſont policés, juſqu'à ſe vêtir d'étoffes très-fines. Ils ont l'uſage des chevaux avec des ſelles. Leurs Villes ſont bien bâties & régulierement fortifiées. Enfin la nouvelle France, la Virginie & la Caroline ſemblent n'être, ſuivant ces Relations, que des limites ſtériles & déſertes d'une immenſe étendue de Pays auquel toutes les faveurs de la nature ont été prodiguées; à peu près comme la Moſcovie & la Tartarie à l'égard de toutes les autres Parties de l'Europe. Je ne citerai point la Relation de nos Anglois, parce qu'elle n'a point de caractere qui puiſ-

ſe forcer de la recevoir comme un Hiſtoire véritable ; mais celle du Pere Hennepin, je parle de la troiſiéme, étant l'ouvrage d'un Miſſionnaire, ne peut être regardée comme une fable, lorſqu'il prend toutes ſortes de précautions pour en garantir la vérité. Voici quelques-unes de ſes remarques.

» Après avoir cotoyé la plus grande » partie du Lac des Illinois, nous vin- » mes aborder le 1 de Novembre de » l'année 1679, à l'embouchure de » la Riviere des Miamis, qui ſe dé- » charge dans ce Lac. Ce Pays, ſitué » entre le 35 & le 40 degré de latitu- » de, confine d'un côté à celui des » Iroquois, & de l'autre à celui des » Illinois, à l'Orient de la Virginie » & de la Floride. Il eſt très-abon- » dant en toutes choſes, en poiſſons, » en bétail, & en toutes ſortes de grains » & de fruits .... Nous partimes de » cette Contrée au commencement de » Décembre. Il fallut conduire notre » Equipage & nos Canots par des traî- » neaux. Après quatre jours de marche » nous nous trouvames ſur un des bords » de la même Riviere, qui nous pa- » rut très-navigable. Nous nous y

» em barquames au nombre de quaran-
» te perſonnes. Nous la deſcendimes-
» à petites journées, tant pour nous
» donner le tems de reconnoître les
» Habitans & les terres, que pour
» nous fournir de gibier. Il eſt vrai que
» tout ce Pays eſt auſſi charmant à la
» vûe qu'utile à la vie. Ce ne ſont que
» vergers, bois, prairies; tout y eſt
» rempli de fruits: en un mot, on y
» voit une agréable conſ..ſion de tout
» ce que la nature a de plus délicieux
» pour la ſubſiſtance des hommes, &
» pour la nourriture des animaux. Cet-
» te varieté ſi agréable, qui entrete-
» noit notre curioſité, nous faiſoit al-
» ler fort lentement.

Dans un autre endroit: Plus avant ils trouverent une belle Riviere, plus grande & plus profonde que la Seine. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme ſi on les y avoit plantés exprès, & l'on y voyoit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la paſſa avec des Canaux, & on l'appella la Maligne. En paſſant ainſi au travers de ces beaux Pays, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de vignes, de vergers, d'ar-

bres fruitiers, & entr'autres de meurriers..... » Après quelques jours de » marche, on entra dans des Con» trées encore plus agréables & beau» coup plus délicieuſes, où nous trou» vames une Nation nombreuſe, qui » nous reçut avec toutes ſortes de té» moignages d'amitié. Les femmes » mêmes alloient embraſſer les hom» mes qui étoient de notre Troupe. » Elles les firent aſſeoir ſur des nattes » très-bien travaillées.... Beaucoup plus loin le Miſſionnaire rapporte qu'on trouva des peuples qui n'ont rien de barbare que le nom. Un de ces Sauvages, qui fut le premier qu'on rencontra, revenoit de la chaſſe avec ſa famille. Il fit préſent au Chef des François d'un de ſes chevaux, & de quelque viande, le priant par ſignes d'aller chez lui avec tous ſes gens. Enfin pour les engager mieux il leur laiſſa volontairement ſa femme, ſa famille & ſa chaſſe, comme pour leur ſervir de gages, & cependant il ſe rendit au Village, pour faire ſçavoir leur arrivée. Au bout de deux jours, il revint avec des chevaux chargés de proviſions, & pluſieurs Chefs des Sau-

vages qui l'accompagnoient. Ils étoient ſuivis de guerriers habillés fort proprement de peaux paſſées & ornées de plumes. On les rencontra à trois lieues de l'habitation. Les François y furent reçus comme en triomphe, & furent logés chez le Grand Capitaine. C'étoit un concours ſurprenant de peuple, dont la jeuneſſe étoit rangée ſous les armes. Elle ſe releva jour & nuit pour les garder, les comblant de biens & de toutes ſortes de vivres. Ce Village, qu'on appelle les Cenis, eſt un des plus conſidérables de toute l'Amérique, par ſa grandeur & par le nombre de ſes habitans. Il a bien vingt lieues de long au moins. Ce n'eſt pas qu'il ſoit contigument habité; les maiſons ſont diſtribuées par dix ou douze, qui font comme des cantons, & qui ont chacun des noms differens. Elles ſont belles, longues de 40 ou 50 pieds, dreſſées en maniere de ruches à miel, & environnées d'arbres, qui ſe rejoignent en haut par les branches. Nous trouvames chez ces Cenis pluſieurs choſes qui viennent indubitablement des Eſpagnols, comme des piaſtres, & d'autres monnoyes, des cuilleres d'argent,

de la dentelle de toutes ſortes, des habits, &c. Nous y vimes entr'autres une Bulle du Pape, qui exempte du jeûne les Eſpagnols du Mexique pendant l'Eté. Les chevaux y ſont ſi communs qu'on en donnoit un à nos gens pour une hache. Un Cenis voulut donner un cheval pour le capuchon d'un Pere Récollet de la Troupe, parce qu'il en avoit envie.

Voici la Relation que l'Auteur fait d'une autre Nation plus éloignée, qu'il nomme les Tancas : » Je fus dé-
» puté avec deux guides, pour leur
» apprendre notre arrivée. Comme
» leur premier Village eſt au-delà d'un
» Lac qui a huit lieues de tour, à de-
» mi-lieue du bord, nous nous mîmes
» dans un Canot. Dès que nous fumes
» ſur le rivage, je fus ſurpris de la gran-
» deur du Village & de la diſpoſition
» des cabanes. Elles ſont diſpoſées à
» divers rangs & en droite ligne autour
» d'une grande place. Nous en remar-
» quames d'abord deux plus belles
» que les autres : L'une étoit la demeu-
» re du Chef, & l'autre le Temple.
» Les murailles en étoient hautes de
» dix pieds, & épaiſſes de deux. Le

» comble, en forme de dôme, étoit
» couvert d'une natte de diverſes cou-
» leurs. Devant la Maiſon du Chef
» étoient une douzaine d'hommes ar-
» més de piques. Lorſque nous nous
» preſentames, un Vieillard s'adreſ-
» ſant à moi me prit par la main, & me
» conduiſit dans un veſtibule, & delà
» dans une grande ſalle en quarré, pa-
» vée & tapiſſée de tous côtés d'une
» très belle natte. Au fond de cette ſal-
» le, en face d'entrée, étoit un beau
» lit, entouré de rideaux, d'une étof-
» fe fine, faite & tiſſue d'écorce de
» meurriers. Nous vimes ſur ce lit com-
» me ſur un trône, le Chef de ce Peuple,
» au milieu de quatre belles femmes,
» environné de plus de ſoixante Vieil-
» lards armés de leurs arcs & de leurs
» fléches. Ils étoient tous couverts de
» cappes blanches & fort déliées. Celle
» du Chef étoit ornée de certaines hou-
» pes d'une toiſon différemment colo-
» rée. Celles des autres étoient toutes
» unies. Le Chef portoit ſur ſa tête une
» thiare d'un tiſſu de jonc très-induſ-
» trieuſement travaillé, & relevé par
» un bouquet de plumes differentes.
» Tous ceux qui y étoient avoient la

» tête nue. Les femmes étoient parées de » veſtes de pareille étoffe, & portoient » ſur leurs têtes de petits chapeaux de » jonc, garnis de diverſes plumes. Elles » avoient des bracelets tiſſus de poil, & » pluſieurs autres bijoux qui relevoient » leur ajuſtement. Elles n'étoient pas » tout-à-fait noires, mais biſes, le vi- » ſage un peu plat, les yeux noirs, » brillans, bien fendus, la taille fine » & dégagée, & toutes me parurent » d'un air riant & fort enjoüé.

» Surpris, ou plutôt charmé des beau- » tés de cette Cour Sauvage, j'adreſſai » la parole à ce vénérable Chef, &c. » Après m'avoir attentivement écouté, » il m'embraſſa, & me répondit d'un » air doux & riant.... qu'il auroit le » lendemain l honneur de voir notre » Chef, & de l'aſſurer de ſon amitié. » Là deſſus je lui offris une épée damaſ- » quinée d'or & d'argent, quelques » étuis garnis de raſoirs, cizeaux & » couteaux, avec quelques bouteilles » d'eau-de-vie. Je ne ſçaurois expri- » mer avec qu'elle joie il reçut tous ces » petits préſens. Je m'apperçus cepen- » dant qu'une de ſes femmes, maniant » une paire de cizeaux, & en admirant

» la propreté, me ſourioit de tems en
» tems & ſembloit m'en demander au-
» tant. Je pris mon tems pour m'ap-
» procher d'elle. Je tirai de ma poche
» un petit étui d'acier travaillé à jour.
» où il y avoit une paire de cizeaux &
» un petit couteau d'écaille, & fei-
» gnant d'admirer la blancheur & la
» fineſſe de ſa veſte, je lui mis fine-
» ment l'étui dans la main. En le rece-
» vant elle ſerra fortement la mienne.
» Une autre de la compagnie, qui n'é-
» toit pas moins propre, ni moins
» agréable, nous étant venu joindre,
» me fit comprendre en me montrant
» les attaches de ſa juppe, que je lui
» ferois plaiſir de lui donner des épin-
» gles. Je lui en donnai un rouleau de
» papier garni, avec un étui d'éguilles,
» & un dez d'argent. Elle reçut ces co-
» lifichets d'un air fort joyeux. J'en
» donnai autant aux deux autres. La
» mieux faite, & celle qui paroiſſoit la
» plus aimable, ayant pris garde que
» j'admirois le collier qu'elle portoit
» au cou, le détacha adroitement &
» me l'offrit d'une maniere tout-à-fait
» polie. Je me défendis quelques-tems
» de l'accepter; mais le Chef lui ayant

» fait ſigne de me le donner, je ne pus
» me diſpenſer de le recevoir, à deſ-
» ſein de le préſenter à notre Chef.
» Pour lui marquer ma reconnoiſſan-
» ce, je lui donnai dix braſſes de ra-
» ſade bleue, dont elle me parut auſſi
» contente que je le fus de ſon préſent.
» Cependant, comme le jour déclinoit,
» je voulus prendre congé du Chef de
» cette Nation; mais il me pria forte-
» ment d'attendre au lendemain, &
» me remit entre les mains de quel-
» ques-uns de ſes Officiers, avec or-
» dre de me faire bonne chere. Je n'eus
» pas beaucoup de peine à me rendre à
» ſes offres, & l'envie que j'avois d'ap-
» prendre leurs mœurs & leurs maximes
» me fit demeurer avec plaiſir. On me
» conduiſit d'abord dans un apparte-
» ment meublé à peu près comme ce-
» lui du Prince. On m'y donna une
» collation mêlée de gibier & de
» fruit. Je bus même quelques li-
» queurs.

» Pendant ce tems-là je m'entrete-
» nois avec un Vieillard qui me ſatis-
» fit ſur tout ce que je lui demandois.
» Pour ce qui concernoit leur politi-
» que, il me dit qu'ils ne ſe gouver-

» noient que par la ſeule volonté de
» leur Chef, & qu'ils le révéroient
» comme leur Souverain ; qu'ils recon-
» noiſſoient ſes enfans comme ſes légi-
» times Succeſſeurs ; que lorſqu'il mou-
» roit, on lui ſacrifioit ſa premie-
» re femme, ſon Maître-d'Hôtel,
» & vingt hommes de ſa Nation,
» pour l'accompagner dans l'autre
» monde ; qu'on prend ſoin pendant ſa
» vie, non-ſeulement de nettoyer les
» chemins par leſquels il paſſe, mais
» de le joncher d'herbes & de fleurs
» odoriferantes.

Ce que l'Auteur ajoûte de la Religion & des uſages des Tancas ne marque pas moins une Nation riche & policée. En parlant du Temple, qu'on lui fit voir : » Le dedans, dit-il, m'en
» parut très-beau. Je n'en pus voir que
» la voûte, au haut de laquelle étoient
» ſuſpendus les corps de deux aigles
» déployées & tournées vers le Soleil.
» Je demandai à y entrer ; mais on me
» dit que c'étoit-là le Tabernacle de
» leur Dieu, & qu'il n'étoit permis
» d'y entrer qu'à leur Grand-Prêtre.
» J'appris auſſi que c'étoir-là le lieu
» deſtiné pour la garde de leurs tré-

» ſors & de leurs richeſſes, c'eſt-à-
» dire, des perles fines, des pieces
» d'or & d'argent, des pierreries, &c.
» Après avoir vû toutes ces curioſités,
» Je pris congé de ceux qui m'accom-
» pagnoient, &c. Quelque-tems après
» nous vimes le Chef arriver dans une
» Pyrogue magnifique, au ſon du tam-
» bour & de la muſique de ſes femmes.
» Les unes étoient dans ſa Barque, les
» autres voguoient à côté de la ſien-
» ne..... Après ces proteſtations d'a-
» mitié de part & d'autre, on ſe fit des
» préſens réciproques. Le Chef des
» François lui offrit deux braſſes de ra-
» ſade & quelques étuis pour ſes fem-
» mes. Il donna à ſon tour ſix de ſes
» plus belles robes, un collier de per-
» les, une Pyrogue, toute remplie de
» munitions & de vivres.

Mon deſſein, dans ces extraits, que je crois dignes de foi par l'opinion que j'ai du caractere des Ecrivains, eſt de faire remarquer plus particuliérement que je ne l'ai déja fait, qu'au fond il pourroit bien être du Continent de l'Amérique comme de celui de l'Europe, où plus on pénétre, plus on trouve d'opulence & de politeſſe; de ſorte

que, de l'aveu de tout le monde, la France, l'Angleterre, la Hollande & l'Allemagne, qui ſont réellement au centre, l'emportent aſſez clairement ſur toutes les autres Nations. Ainſi quand l'eſpérance de trouver la Mer du Sud par la communication des Rivieres, comme on a déja trouvé le Golphe du Mexique par celles d'Ouabache & de Miſſiſſipi, ne ſuffiroit pas pour faire entreprendre ſérieuſement de pénétrer cette vaſte étendue de Pais, d'autres vûes preſqu'auſſi importantes pour le Commerce, & la ſeule curioſité même devroient porter les François & les Anglois, que cette entrepriſe ſemble regarder par la ſituation de leurs Colonies, à pouſſer de ce côté-là leurs découvertes.

DESCRIPTION

DE LA

NOUVELLE ESPAGNE,

Depuis Panama juſques vers le 40e degré de latitude du Nord.

APrès avoir tiré de mes propres Journaux tout ce qui m'a paru propre à ſatisfaire la curioſité du Public, j'ai obtenu de M. Rindekly, mon Gendre, la communication des ſiens, dans l'eſpérance d'enrichir mon Ouvrage de quelques-unes de ſes Remarques. Mais s'étant borné, comme je l'ai fait obſerver pluſieurs fois, à tout ce qui concerne la navigation, je n'y ai trouvé que des détails de Géographie, de Marine & d'Aſtronomie, qui ne peuvent avoir d'utilité que pour nos Pliotes. Je ſuis convenu avec lui qu'un recueil de cette nature étoit fait pour demeurer au dépôt de l'Amirauté, où chacun eſt libre de

prendre des inſtructions & des lumiéres, ſuivant les vûes qu'on ſe propoſe & les navigations qu'on entreprend. Cependant, entre une infinité d'obſervations inutiles à mon Ouvrage, j'en ai choiſi quelques-unes, où mon Gendre, s'écartant un peu de ſa méthode, ſemble avoir accordé quelque choſe à ſa propre curioſité. Elles m'ont d'autant plus attaché qu'elles regardent un voyage de la Mer du Sud que je n'ai pas fait avec lui. Quelques années avant notre aſſociation, il avoit été chargé d'une affaire importante à Panama, où il s'étoit rendu avec des Paſſeports; & dans le ſéjour qu'il y fit il compoſa cette Deſcription de la Nouvelle Eſpagne, qui ſe ſent toujours un peu de ſon goût pour les remarques de l'Art.

Ce Pays, ſi célébre par ſes mines d'or & d'argent, & par l'abondance de ſes autres biens, s'étend depuis *Panama*, qui eſt au neuviéme degré de latitude du Nord, juſqu'au nouveau Mexique, qui eſt vers le 37e degré, c'eſt-à-dire, l'eſpace de 28 degrés, Nord & Sud; ce qui fait en droite ligne environ 520 lieues, à compter

vingt lieues pour chaque degré.

Les Provinces qui compoſent cette riche Contrée de l'Amérique Septentrionnale, ſont la *Tierra firma*, qui eſt la plus voiſine de ligne équinoctiale, & qui forme une ligne de ſéparation entre les deux parties de l'Amérique; en ſuite la Province de *Veragua*, celles de *Coſta-Ricca*, de *Nicaragua*, de *Honduras*, de *Quatimala*, de *Vera-Paz*, de *Chiapa*, de *Soconuſco*, de *Tabaſco*, de *Jucatan*, de *Guexaca*, de *Tlaſcalo*, de *los Angelos*, du *Mexique*, proprement dit, de *Mechoacan*, de *Panuco*, de *Xaliſco*, de *Guadalaxara*, de *Zacatecas*, de la nouvelle *Biſcaye*, de *Culiacan*, de *Cinaloa*, du *nouveau Mexique*; auſquelles on peut joindre auſſi la Californie. Toutes ces Provinces étant ſoumiſes au Viceroi de la nouvelle Eſpagne, ſont compriſes ſous le même nom.

Tierra firma contient la Ville de Panama, Port fameux de la Mer du Sud, où ſe rendent les richeſſes du Perou, qui delà ſe tranſportoient autrefois par terre à celui de *Nombre de dios*, mais qui vont aujourd'hui à *Porto-Bello*, & à *Nata*. Le Pays eſt

généralement montagneux, l'air épais, chaud & humide, ce qui le rend par conſéquent fort mal ſain. La terre n'y produit guéres que du bled d'Inde ; mais les pâturages y ſont fort bons pour les troupeaux. Panama eſt la réſidence d'une Cour Royale, qui étend ſa Juriſdiction ſur cette Province & ſur celle de Veragua. Elle a ſon Evêque, Suffragant de l'Archevêché de Lima, & pluſieurs Monaſteres. Le Port eſt d'une bonté médiocre. Il fut conſtruit par Pierre Arias d'Avila, Gouverneur de la Caſtille d'or, en 1519. *Nombre de dios*, qui fut découvert par le grand Chriſtophe Colomb, & bâti par Jean de Nicuoſa, a été tranſporté à Porto-Bello, où l'air eſt plus ſain, & le Port plus commode pour charger & décharger les Gallions. On va de Porto-Bello à Panama, ou par terre, la diſtance n'étant que de dix-huit lieues, ou par la Riviere de Chagro, qui, lorſqu'elle eſt remplie d'eau, conduit les marchandiſes juſqu'à cinq lieues de Panama. Nata eſt à trente lieues.

La Province de Veragua s'étend au-delà du 10 degré de latitude du Nord, borde à l'Oueſt celle de Coſta-Ricca,

à l'Eſt celle de Tierra firma, & des deux côtés les deux Mers du Nord & du Sud. Ella a cinquante lieues de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, & vingt-cinq de largueur. Le Pays eſt montagneux, ſec & ſtérile, ſans être plus propre à nourrir les beſtiaux qu'à produire du bled ; mais il renferme quantité de mines d'or. Ses Villes ſont la *Conception*, à quarante lieues de Nombre de dios ; la *Trinité*, à ſix lieues à l'Oueſt de la Conception ; *Santa-Fé*, douze lieues au Sud de la Conception ; & *Carlos*, à cinquante lieues de Santa-Fé.

Coſta-Ricca joint Veragua à l'Eſt, & Nicaragua au Nord-Eſt. Sa longueur de l'Eſt à l'Oueſt eſt de quatre-vingt-dix lieues. Le Pays eſt bon. Il renferme auſſi pluſieurs mines d'or & d'argent. Ses deux principales Villes ſont *Aranjuez*, à cinq lieues des Indiens qui ſe nomment *Chamos* ; & celle de *Cartago*, qui eſt ſituée preſqu'au milieu de la Province, à vingt lieues de la Mer. Cette Province a quelques petits Ports ſur les deux Mers du Sud & du Nord.

Celle de *Nicaragua*, qui porta d'abord

bord le nom de nouveau Royaume de Leon, touche du côté du Nord-Eſt à la Province de Guatimala; & du côté du Sud, à Coſta Ricca. Les deux autres côtés ſont lavés par les deux Mers. Elle a 150 lieues de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, & 80 du Nord au Sud. Le bled d'Inde, le cacao, le cotton & les beſtiaux y ſont en abondance. Les Villes principales ſont *Leon*, qui n'eſt qu'à douze lieues de la Mer du Sud, proche d'un grand Lac; c'eſt la réſidence du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque. *Grenade*, à ſeize lieues de Leon au Sud-Oueſt, ſur les bords du même Lac, & proche d'une montagne brûlante qui s'appelle *Maſſayatan*: ces deux Villes furent fondées en 1523, par le Capitaine François *Hernandez*. *Nueva Segovia*; fondée par Pierre Arias *Davila*, à vingt lieues au Nord de Leon; le territoire de cette Ville eſt fort riche en or. *Jaen*, au fond du Lac, à trente lieues de la Mer du Nord. La Riviere de *Defaguadero*, qui ſort de ce Lac, forme une communication entre Jaen & Porto-bello. *Realejo*, qui n'eſt qu'à une lieue du Port de

même nom, où l'on conſtruit des Vaiſſeaux, parce que le bois y eſt excellent. Les Indiens ont auſſi quantité de bonnes Villes dans cette Province. Elle produit des fruits délicieux. Le grand Lac dont j'ai parlé a ſon flux & ſon reflux & communique à la Mer du Nord par la Riviere que j'ai nommeé. La montagne de Maſſayatan, qui eſt un volcan continuel, fit naître à un Moine Eſpagnol la penſée que ce ne pouvoit être que de l'or liquide, qui brûloit ſans ceſſe. Il fit deſcendre un ſeau de fer, ſoutenu par des chaînes très-fortes, pour ſervir à puiſer ce précieux métal; mais, avant que d'être arrivés au feu, le ſceau & les chaînes fondirent comme s'ils euſſent été de plomb. La Province a pluſieurs petits Ports.

Honduras s'étend de l'Eſt à l'Oueſt, au long de la Mer du Nord ou du Golfe de Honduras, l'eſpace de 150 lieues; & depuis la même Mer juſqu'à la Province de Nicaragua, ſa largeur eſt de 80 lieues. Elle borde au Sud Nicaragua & Guatimala, & à l'Oueſt Guatimala & Vera-Paz. Au Nord & à l'Eſt, elle a la Mer du Nord, ſans

toucher d'aucun côté à celle du Sud. Quoiqu'elle ait beaucoup de montagnes, elle produit abondamment du bled d'Inde & du froment de l'Europe, elle nourrit toutes sortes de Bestiaux, & n'est pas sans mines d'or & d'argent. Ses Villes sont *Walladolid*, que les Indiens appellent *Comayagua*, à seize degrés de latitude du Nord, & 40 lieues de la Mer du Nord; c'est le séjour du Gouverneur & d'un Evêque. *Gracias à Dios*, à 30 lieues de Walladolid, au Nord-Oueſt; cette Ville a beaucoup de mines d'or aux environs. *San-Pietro*, à 30 lieues de Walladolid, au Nord : *Saint Jean Puerto-Cavallos*, au quinziéme degré de latitude, à 11 lieues de *San-Pietro*; le Port est bon, mais l'air fort mal sain : *Truxillo*, à 60 lieues au Nord-Est de Valladolid, & 2 lieues de la Mer du Nord : *Saint George de Olancho*, à 40 lieues de Valladolid, du côté de l'Est; cette Ville n'a pas plus de quarante familles Espagnoles; mais elle a dans son territoire plus de 16000 Indiens, qui sont ses tributaires, & l'or est abondant dans ses mines. La Province de Honduras touche

aux Mers du Nord & du Sud ; & la distance de l'une à l'autre, depuis le *Porto Cavallos* dans celle du Nord, jusqu'à la Baye de *Fonseca* dans celle du Sud, est de 53 lieues. C'est une erreur, dans la plûpart des Cartes, de mettre la Baye de Fonseca dans la Province de Guatimala.

Cette derniere Province s'étend au long de la Mer du Sud l'espace de 70 lieues en longueur, sur environ 30 de largeur. L'air y est temperé. Elle produit du bled d'Inde, du froment, du coton, & d'autres biens. Les pluies y sont rares, mais elles sont fort violentes entre les mois d'Avril & d'Octobre. Ses Villes sont au nombre de cinq, toutes bâties dans les années 1524 & 1525, par Dom Pierre de Alvarado. 1. *Sant-jago de Guatemala*, qui est la résidence d'une Cour Royale, dont la Jurisdiction s'étend sur plusieurs Provinces. Elle est au 14e degré 30 minutes de latitude, à douze lieues de la Mer du Sud, avec un Evêché Suffragant de *Mexico*, & plusieurs Monasteres. Son territoire contient vingt-cinq mille Indiens qui lui payent un tribut. La situation en est délicieu-

ſe, & l'on y trouve toutes ſortes d'excellens fruits & de proviſions. 2. *San-Salvador*, que les Indiens appellent *Cuzcatlan*, à quarante lieues au Sud-Ouëſt de *Sant-jago*. 3. La *Trinité*, nommée *Sanſonate* par les Indiens, à 26 lieues au Sud-Oueſt de Sant-jago, & 4 du Port d'*Axacutla*, lieu conſidérable par ſon commerce avec le Perou & le Mexique. 4. *Saint-Michel*, à 62 lieues de Sant-jago au Sud-Eſt, & 2 lieues de la Baye de Fonſeca, qui eſt ſon Port. On compte aux environs de cette Ville 80 petites Villes Indiennes. 5. *Xeres de la Frontera*, ſur la frontiere de Nicaragua, dans un terroir extrêmement fertile en bled d'Inde & en coton. Près de Sant-jago, eſt une montagne brûlante, qui cauſe ſouvent de grands ravages par les flammes, les pierres & la cendre qu'elle vomit dans les lieux voiſins. Il n'eſt pas ſurprenant que cette Province ait des bains chauds de pluſieurs eſpeces. Mais elle porte auſſi d'excellent baume, de l'ambre liquide, de la réſine blanche, & pluſieurs autres gommes; avec differens animaux (dans leſquels on trouve la pierre de *Bezoar*) & du Cacao

de la meilleure eſpece.

Soconuſco, qui ſuit à l'Oueſt Guatimala, s'étend de même au long de la Mer du Sud. Sa longueur, comme ſa largeur, eſt d'environ 34 lieues, & ſa principale production, le Cacao. Cependant elle produit un peu de bled. Il ne s'y trouve qu'une Ville, nommée *Gucvetlan*, qui eſt la réſidence de ſon Gouverneur.

La Province de *Chiapa* eſt dans l'intérieur des Terres, renfermée au Sud par Soconuſco, à l'Oueſt par . . . . , au Nord par Tabaſco, & à l'Eſt par Vera-Paz. Elle a de longueur environ 40 lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & quelque choſe de moins en largeur. On y trouve en abondance du bled d'Inde & d'Europe, toutes ſortes d'autres grains, & des beſtiaux, mais peu de moutons. Son unique Ville eſt *Ciudad-Real*, qui eſt un Evêché. Les Indiens y ſont en grand nombre, & leur principale Ville, qui ſe nomme *Chiapa*, donne ſon nom à la Province. Ils nourriſſent les meilleurs chevaux de la nouvelle Eſpagne; &, ce qu'on auroit peine à s'imaginer d'une Nation barbare, ils ſont Muſiciens, Pein-

tres, & propres à toutes ſortes d'arts. La Ville Eſpagnole eſt au milieu d'une délicieuſe vallée, qui forme un cercle autour d'elle, au 13e degré 30 minutes de latitude, à 60 lieues de la Mer du Nord, & preſqu'à la même diſtance de celle du Sud.

Les Religieux Dominiquains ont donné le nom de *Vera-Paz* à la Province ſuivante, parce qu'ils en firent la conquête par les ſeules armes de l'Evangile, qui ſont la prédication, la priere & les exemples. Elle eſt auſſi dans l'intérieur du Continent, au milieu des Provinces de Soconuſco, de Chiapa, Jucatan, Honduras, & Guatimala. Elle a trente lieues d'étendue. Le Pays eſt humide, & par conſéquent plus propre au bled d'Inde, qui croit deux fois par an, qu'à notre froment d'Europe. Elle produit du cacao & du coton; mais particuliérement une quantité ſurprenante d'oiſeaux de toutes ſortes de couleurs, dont les plumes ſont employées à divers uſages. Il s'y trouve auſſi quantité de lions & de tigres. Les Eſpagnols n'y ont pas de Villes ni de Gouverneurs; mais les Dominiquains, qui en ſont comme les

Rois, ont pluſieurs Couvens dans les Villes Indiennes, où leurs inſtructions contiennent les habitans, qui étoient autrefois fort ſauvages.

Jucatan eſt une Peninſule. Elle fut priſe d'abord pour une Iſle, parce qu'elle eſt environnée de tous côtés par la Mer du Nord, excepté dans ſa jonction avec Chiapa, Vera-Paz, & Tabaſco. Cette piece de Terre s'étend dans la Mer près de cent lieues en longueur, depuis le Continent, & n'a pas plus de vingt-cinq lieues dans ſa plus grande largeur. La qualité de l'air y eſt tout à la fois chaude & humide. Quoiqu'il n'y ait ni Riviere ni Ruiſſeau dans un ſi long eſpace, l'eau eſt par-tout ſi proche pour les puits, & l'on trouve, en ouvrant la terre, un ſi grand nombre de coquillages, qu'on eſt porté à regarder cette vaſte étendue comme un lieu qui a fait autrefois partie de la Mer. Elle eſt couverte de bois. Il n'y croit aucune ſorte de grain, & l'on n'y voit point d'or ni d'autres métaux ; mais les animaux ſauvages & privés y ſont en abondance. Le coton & l'indïgo ne s'accomdent pas moins du terroir. Les habi-

tans y multiplient beaucoup, & parviennent à l'extrême vieilleſſe. Ils élevent tous les beſtiaux de l'Europe, & d'excellens chevaux.

La Province de *Tabaſco*, ſubordonnée au Gouverneur de Jucatan, & ſituée au long de la Mer du Nord ou du Golfe du Mexique, a 40 lieues de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, depuis les bords de Jucatan juſqu'à ceux de *Guazacoalco*. Sa largeur eſt à peu près la même depuis la Mer juſqu'aux limites de Chiapa. Elle eſt remplie de Lacs, d'Etangs & de Marais; de ſorte que les voyages s'y font ſur des Canots & des Barques. L'air y eſt chaud & humide, & par conſéquent les pâturages fort bons; le maïs & le cacao y ſont communs. Auſſi n'a t'elle guéres d'autre avantage: comme elle n'a point d'autre Ville que Tabaſco, qu'on nomme plus ordinairement *Nª Sª de la Victoria*, d'une inſigne victoire que Ferdinand Cortez y remporta en 1519. Le tribut que les Indiens payent à cette Ville conſiſte en 2000 xiquipiles de cacao; chaque xiquipile contient 8000 noix, & trois xiquipiles font une charge.

Une des grandes Provinces de la

nouvelle Eſpagne eſt celle de Guaxaca, qui a cent vingt lieues de longueur d'une Mer à l'autre, ſur cent de largeur au long de celle du Sud, & 50 au long de celle du Nord. Sa Capitale eſt Antequera, Ville Epiſcopale, dont on vante beaucoup la principale Egliſe. On y compte plus de 600 familles Eſpagnoles. La Vallée où cette Ville eſt ſituée donne le titre de Marquis Del Valle aux deſcendans de Cortez, Conquerant du Mexique. Il y coule une Riviere qui ſe cache ſous terre à Cimatlan, & qui reparoît deux lieues plus loin, près des montagnes de Coatlan. La Province fournit beaucoup de ſoie, de froment, & de bled d'Inde. Les mines d'or y étoient autrefois en grand nombre, mais il paroît qu'elles ſont épuiſées.

Au Sud-Oueſt de cette Province ſont celles de *Tuſepeque*, qui a 60 lieues de longueur en ſuivant les Côtes de la Mer du Sud, celle de *Zapotecas* au Nord-Eſt, & celle de *Guazacoalco*, qui, malgré leur étendue, paſſent pour autant de parties de Guaxaca. Toutes ces Contrées forment un Pays fort rude, où les mines d'or ne laiſſent

pas d'être en grand nombre, mais d'un accès si difficile qu'on en tire peu d'avantage. On y trouve les Villes de *S. Ildefonso de los Zacatecos*, à vingt lieues d'Antequera au Nord-Est; *Sant-jago de Nexapa*, à vingt lieues d'Antequera vers l'Est; *Espirito Santo*, sur le bord de la Mer du Nord. Toutes les Rivieres de la Province de Guaxaca roulent de l'or. Les Indiens y menent une vie douce & commode, lorsqu'ils veulent se la procurer par le travail. Ils se servent du cacao au lieu d'argent. Le Pays est agréable & l'air fort sain. Comme les meurriers y sont en abondance, la soie y est fort commune.

La Province & l'Evêché de *Tlascala*, nommée autrement *los Angelos*, est entre le Mexique & Guaxaca. Elle a cent lieues de la Mer du Nord à celle du Sud, & 80 lieues de largeur au long de la Mer du Nord, mais dix-huit ou vingt seulement au long de celle du Sud. On y compte trois Villes Espagnoles; celle de los Angelos, qui n'est qu'à vingt lieues de Mexico, & qui est Episcopale. On y vante un College où l'on instruit plus de 1500 jeunes Indiens. Elle est située dans le Can-

ton de *Cholula*, au milieu d'une Plaine nommée *Guetlaxcoapa*, ſur le bord d'une petite Riviere qui ſort du pied d'une Montagne brûlante. Ce Canton produit du bled, du vin, toutes ſortes de fruits d'Europe, du ſucre, du lin, & les meilleurs légumes du monde. A peu de diſtance de Tlaſcala, on trouve quelques ſources qui forment une aſſez grande Riviere. Elle va ſe décharger dans la Mer du Sud, proche de Zacatula, dans la Province de *Michoacan*; mais ce qui la rend digne de remarque, c'eſt qu'elle eſt ſans poiſſons, & qu'elle produit tant d'*Alligators*, eſpece de crocodiles, qu'ils ont fait abandonner pluſieurs Villes voiſines. La Ville de *Tlaſcala* n'eſt habitée que par des Indiens. Elle eſt au Nord de los Angelos, au-deſſus du 20ᵉ degré de latitude, dans la Vallée d'*Ateloſco*, qui n'ayant qu'une lieue & demie d'étendue, produit plus de 100000 mille boiſſeaux de froment. Auſſi quantité d'Eſpagnols y exercent-ils l'Agriculture. A ſept lieues de la même Ville eſt la Vallée d'*Olumba*, qui n'a guéres moins de fertilité. Cortez bâtit la Ville de *Segura* dans le Canton de Tepeaca, près de laquelle eſt la Val-

lée de Saint-Paul, où l'on voit plus de 1300 familles Eſpagnoles qui cultivent la terre, & qui nourriſſent des troupeaux. Le bétail y multiplie ſi prodigieuſement, qu'on parle d'un Fermier à qui deux brebis produiſirent quarante mille bêtes de la même eſpece.

La Province du Mexique a 130 lieues de longueur, Nord & Sud. Elle s'élargit de dix-huit lieues au long de la Mer du Sud, juſqu'à ſoixante dans l'intérieur des Terres. On y comprend les Cantons de *Latcotlalpa*, *Meztilan*, & de *Xilotepeque*, au Nord-Eſt; de *Matalzingo* & de *Cultepeque*, à l'Oueſt; de *Tezcuco*, à l'Eſt; de *Chalco*, au Sud-Eſt; de *Suchimilco* & de *Flaluc*, au Sud; de *Coyxca* & d'*Acapulco*, au Sud-Oueſt. Une ſi grande Province n'a pas plus de quatre Villes Eſpagnoles; mais quantité d'Eſpagnols ſont établis dans les Villes Indiennes. La Ville de *Mexico* s'appelloit autrefois *Tenoxtitlan*. Elle eſt ſituée au 19e degré 30 minutes de latitude, au milieu de deux grands Lacs qui l'environnent; l'un d'eau ſalée, dont le fond eſt de ſalpêtre; l'autre d'eau fraîche, produiſant

tous deux du poiſſon. Ils ſont tous deux à peu près de la même grandeur, qui eſt cinq lieues de large ſur huit de long. Les marécages qu'ils forment autour d'eux ont obligé de conſtruire cinq chauſſées, longues d'une demi-lieue, qui conduiſent à la Ville. Elle n'a ni murs ni portes. Sa forme eſt un quarré d'une demi-lieue de diamétre, & de deux lieues de tour. Ses rues ſont droites, larges, bien bâties, & preſqu'à la même diſtance, ce qui lui donne l'air d'un échiquier. L'Italie à peu de Villes qui l'égalent en beauté, & l'on ne voit nulle part un ſi grand nombre de belles femmes. On y compte plus de cent mille habitans, dont la plûpart à la vérité ſont Négres ou Mulâtres. Les Monaſteres n'y occupent pas peu de places, puiſqu'il y en a 22 de femmes & 29 d'hommes, de tous les Ordres. Le revenu annuel de l'Archevêque monte à ſoixante mille pieces de huit, & celui de toute la Cathédrale, à trois cens mille. Il y a peu de Pays au monde où l'air ſoit ſi temperé. On n'y connoît ni le chaud ni le froid exceſſif. La terre produit trois fois chaque année; & le froment ſur-tout

rend avec une abondance merveilleuſe. Auſſi la dépenſe eſt-elle médiocre à Mexico pour les alimens. Cependant, comme il n'y a point de monnoye de cuivre, & que la moindre piece d'argent eſt un demi réal, qui fait trois ſols, le fruit & les légumes y ſont aſſez chers. Mais au marché, le cacao tient lieu de la petite monnoye, de ſorte que 60 ou 80 noix de cacao ſont à peu près un réal. Pendant toute l'année les marchés ſont remplis de fruits & de fleurs. Le Viceroi de la nouvelle Eſpagne, l'Archevêque, les Cours Souveraines pour la Juſtice & la Monnoye, enfin tous les Officiers qui appartiennent à la Capitale d'un Gouvernement ont leur réſidence à Mexico. Les Suffragans de l'Archevêché ſont les Evêques de Tlaſcala, de Guaxaca, de Mechoacan, de la nouvelle Gallice, de Chiapa, de Jucatan, de Guatemala, de Vera-Paz, & des Iſles Philippines. On compte dans la Province du Mexique 250 Villes Indiennes, qui contiennent plus de cinq cens mille familles tributaires, & 150 Couvens de Dominiquains, de Franciſquains & d'Auguſtins, ſans compter

les Colleges de Jéſuites & les Séminaires.

Le Canton d'*Acapulco* eſt ſur la Côte de la Mer du Sud, au 17e degré de latitude. La Ville eſt à ſix lieues de la Riviere *Yopes*. A peine mérite-t'elle le nom de Village, car les maiſons n'y ſont que de boue. Sa ſituation, au pied d'une Montagne, la couvre du côté de l'Eſt ; ce qui rend l'air fort mal ſain depuis le mois de Novembre juſqu'à la fin de Mai, parce que le climat étant ſans pluie dans tout cet intervalle, la chaleur y eſt auſſi violente au mois de Janvier qu'en Italie pendant la canicule. Cette mauvaiſe diſpoſition de l'air & du terroir met Acapulco dans la néceſſité de tirer ſes proviſions de pluſieurs autres Pays, & les rend par conſéquent fort cheres. La Ville d'ailleurs eſt fort ſale, parce qu'elle eſt mal pavée, & manque des commodités les plus ordinaires, telles que des Hôtelleries pour les Etrangers. Auſſi n'eſt-elle habitée que par des Négres & des Mulâtres ; car auſſitôt que les Vaiſſeaux de Manila & du Perou ſont déchargés, les Marchands Eſpagnols ſe retirent dans d'autres

lieux. Le ſeul avantage d'Acapulco conſiſte dans l'excellence de ſon Port, qui fait un demi cercle autour de la place, & qui eſt entouré de montagnes comme d'une eſpece de mur. Il vaut par an au Gouverneur vingt mille pieces de huit, & preſqu'autant au Contrôleur. Le revenu du Curé eſt de quatorze mille pieces. Enfin, comme le commerce d'Acapulco monte chaque année à plus de quatorze millions de pieces de huit, il n'y a point d'habitant qui n'y faſſe beaucoup de profit ; & chaque Négre ne donneroit pas le ſien, chaque jour, pour une de ces pieces.

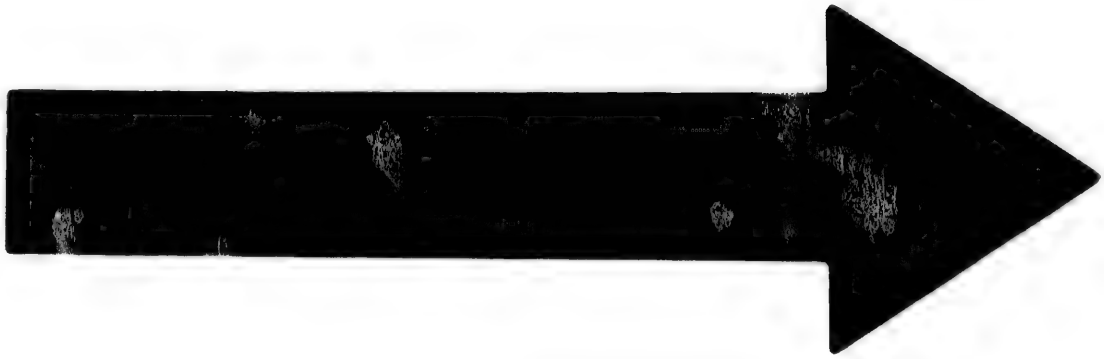
A quatorze lieues de Mexico ſont les mines de *Pachuca* ; à 22 lieues, celles de *Tuſco* ; à 22 lieues, celles de *Tmiſquilpo* ; à 24 lieues, celles de *Talpujava* ; à 18 lieues, celles de *Temazcaltepeque* ; à 20 lieues, celles de *Zacualpa*, à 40 lieues, celles de *Zupango* ; à 60 lieues, celles de *Guanaxato* ; à 67 lieues, celles de *Comanja* ; à 18 lieues de *los Angelos*, celles d'*Achachica* ; ſans parler des mines de *Guatla*, de *Zumatlan*, & de *Saint-Louis de la Paz*. On y entretient habituellement

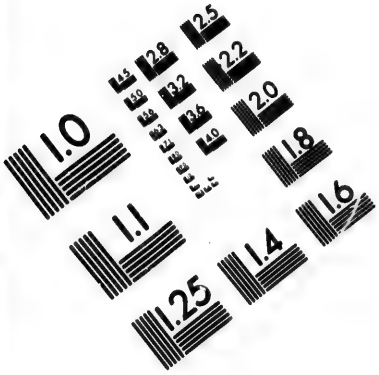
pluſieurs milliers d'Ouvriers. Toutes ces mines ſont d'argent, à l'exception de celles de Tmiſquilpo, qui ſont d'étaim.

La Province de *Panuco*, qui eſt au Nord de celle du Mexique, a preſque également cinquante lieues dans ſa largeur & ſa longueur. La partie du Sud eſt abondante en proviſions, & ne manque point de mines d'or; mais celle qui touche à la Floride eſt d'une miſérable ſtérilité. Elle a trois Villes Eſpagnoles. *Panuco*, autrement *Sant-Iſteran del Puerto*, ſituée au 23e degré de latitude, à 65 lieues de Mexico au Nord-Eſt, à ſept ou huit de la Mer, près d'une Riviere dont l'embouchure forme un Port; *Sant-jago de los Valleo*, à 25 lieues de Panuco, vers l'Oueſt; *Saint-Louis de Tampico*, ſituée proche de la Mer, à ſept ou huit lieues au Nord-eſt de Panuco.

Mechoacan eſt une Province qui n'a pas moins de 80 lieues de longueur au long de la Mer du Sud, & qui s'étend en largeur l'eſpace de 60 lieues dans l'intérieur des Terres, entre le Mexique & la nouvelle Gallice. On y comprend les Cantons de *Zacatula* & de

Colima, tous deux ſur les Côtes de la Mer du Sud. La Capitale du Pays eſt *Mechoacan*, ou *Pazcuare*, un peu au-deſſus du 19ᵉ degré de latitude, à 45 lieues de Mexico. Ses autres Villes ſont *Guayangarco*, autrement *Valladolid*, Siege Epiſcopal, & *Zinzonza*. A 28 lieues de *Mechouacan* ſont les mines de *Guanaxnato*, où le travail & la garde occupent habituellement 600 Eſpagnols. *Saint-Michel* eſt une autre Ville à 35 lieues au Nord-Eſt de *Mechouacan*, dans un Canton montagneux. La *Conception de la Salaya*, Ville ſur la route de *Chichimecas*. *Saint-Philippe*, Ville à 50 lieues de la Capitale, du côté du Nord, dans un Pays froid & ſtérile. Le Territoire & la Ville de *Zacatula* ſont ſur la Mer du Sud, au 18ᵉ degré de latitude, à 40 lieues de *Mechouacan*. Le Territoire & la Ville de *Colima* ſont un peu au-deſſus du 18ᵉ degré, vers le Sud-Oueſt. Ce Pays eſt chaud, fertile en cacao, en caſſe, en grains & en beſtiaux. Le poiſſon & les fruits y ſont en abondance. Il porte auſſi de l'or, de la cochenille & du coton. En général les Indiens du Mechouacan ſont de belle taille, induſ-





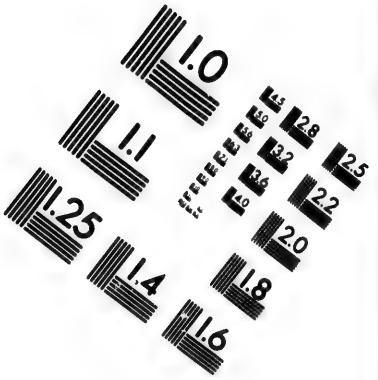
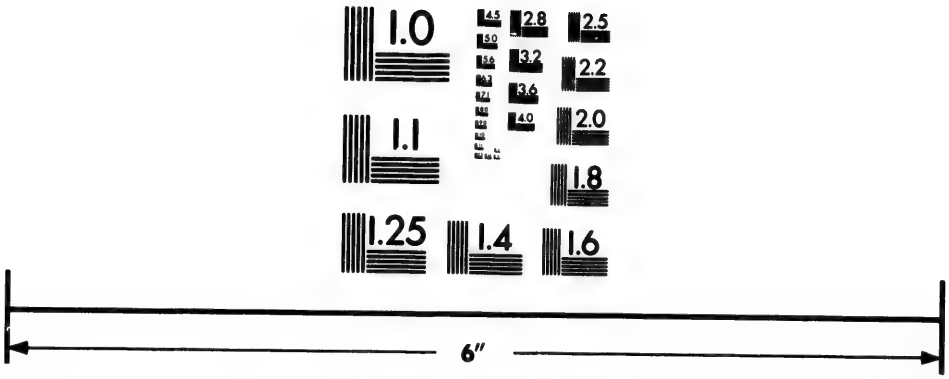
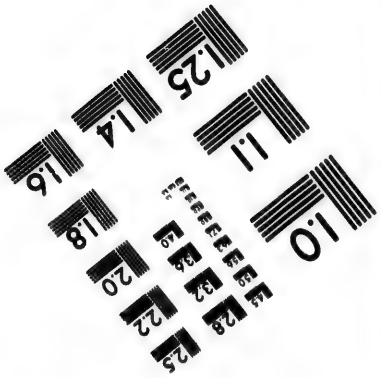


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

trieux, & capables de travail. Ils ont cent treize Villes. Cette Province ne s'étend point juſqu'à la Mer du Nord, mais elle a pluſieurs Rivieres qui ſe déchargent dans la Mer du Sud ; & vers l'extrêmité de ſa partie Occidentale, elle a, au 19e degré de latitude, le Port de *la Nativité*, dont l'excellence y rend le commerce floriſſant. Un peu à l'Eſt du même Port eſt celui de *Santjago*, qui a, dans le voiſinage, de bonnes mines d'un cuivre ſi doux que les Indiens en font toutes ſortes de vaiſſelles. Il s'y en trouve auſſi d'un autre cuivre, qui eſt aſſez dur pour ſervir, au lieu de fer, à labourer la terre. Mais les Indiens ſont redevables de ces découvertes & de ces uſages à l'induſtrie des Eſpagnols.

La Province de *Xaliſco*, fertile en maïs, mais peu fournie de beſtiaux, n'a que deux Villes. *Compoſtel*, ſur la Mer du Sud, à 33 lieues de *Gaudalaſara*, & la *Purification*, près du Port de la Nativité. Cette Province eſt au 22e degré de latitude. Celle de *Chiatmala*, qui la ſuit au Nord, & qui touche auſſi à la Mer du Sud, à 20 lieues de long, ſur la même largeur. On y trouve

quantité de mines d'argent, & la ſeule Ville de *Saint-Sebaſtien*. Elle eſt ſuivie au Nord, ſur la même Côte, de la Province de *Culiacan*, qui porte toutes ſortes de proviſions, & quelques mines d'argent. Sa ſeule Ville eſt *Saint-Michel*. *Cinaloa* eſt la derniere Province au Nord de la nouvelle Gallice, qui eſt le nom général qu'on donne à toutes ces Contrés depuis celle du Mexique.

Zacatecas, dans l'intérieur des Terres, eſt une Province fort riche par ſes mines d'argent, mais qui manque d'eau & de grains. Elle a trois Villes Eſpagnoles, & quatre mines célébres, dont la plus abondante eſt voiſine de la Ville Capitale, & porte comme elle le nom de Zacatecas. On y emploie conſtamment 500 Eſpagnols, 500 Eſclaves, & mille chevaux ou mulets. Les autres Villes ſont *Xeres de la Frontera*, à vingt lieues au Nord de *Guadolajara*; *Erena*, *Nombre de dios*, & *Durango*, qui eſt dans un Canton extrêmement fertile. La mine de *Sombrette* eſt près d'Erena, & celle de *Saint-Martin*, près de Durango.

La *Nouvelle Biſcaye*, Province au

Nord-Oueſt de Xacatecas, eſt entiérement dans les Terres. Elle ne manque ni de beſtiaux, ni d'aucunes proviſions, & ſes mines d'argent ſont eſtimées. Elle en a trois principales, qui forment autant de petites Villes dans leur voiſinage : *Hindebe*, *Santa-Barbara*, & *Saint-Jean*.

Quivira & *Cibola* ſont deux autres Provinces qui ſuivent la Nouvelle Eſpagne, mais elles appartiennent au Nouveau Mexique, dont l'étendue n'eſt point encore connue. Les Eſpagnols n'y ont qu'une Ville, nommée *Santa-Fé*, ou le *Nouveau Mexico*, pour contenir les Indiens dans la ſoumiſſion. Quoique ce Pays ſoit fort beau dans une infinité de Cantons, les habitans en ſont encore fort ſauvages, & n'ont point d'autres richeſſes que leurs beſtiaux. La Ville de Santa-Fé, ou du nouveau Mexico, eſt vers le 37ᵉ degré de latitude.

Enfin, la Californie commence au 23ᵉ degré de latitude, par le Cap Saint-Luc, qui eſt à l'oppoſite de la Province de Culiacan, dans la Nouvelle Eſpagne. Elle s'étend vers le Nord & le Nord-Oueſt, plus loin

qu'on n'a pû juſqu'à preſent porter les découvertes. Les Eſpagnols ont marqué peu d'empreſſement pour y étendre leurs Conquêtes ; mais ils entretiennent quelque commerce au Cap Saint-Luc & à *Puerto Seguro.*

M. Cooke, dans la Relation de ſon Voyage autour du Monde en 1711, fait une deſcription de Puerto Seguro, qu'on ne trouve dans aucun autre Ecrivain. Il paroît ſurprenant qu'un Pays découvert depuis ſi longtems porte encore toutes les apparences de la plus groſſiere barbarie. » L'entrée de » la Baye, dit-il, eſt pendant l'eſpace » d'une lieue, à l'Eſt d'un Promon- » toire rond & couvert de ſable, que » pluſieurs prennent pour le Cap Saint- » Luc ; mais je ſuis perſuadé que le » Cap Saint-Luc eſt une autre tête de » terre qui ſe préſente au Sud-Eſt de » ce Promontoire, à trois lieues de » diſtance, parce que, ſuivant l'an- » cienne Relation de ſa découverte, il » fait la pointe la plus Orientale. » Quand on eſt au large, on prendroit » ce Cap pour une Iſle. Pour entrer » dans la Baye, en venant du côté » de l'Oueſt, ce qui eſt preſque tou-

» jours nécessaire à cause des Cou-
» rans, on est dirigé par quatre grands
» rocs, dont les deux plus Occiden-
» taux sont fort escarpés, & s'élevent
» en pain de sucre. Le second, c'est-à-
» dire le plus interieur, est percé de
» maniere qu'il forme une arche, com-
» me celle d'un Pont, au travers de la-
» quelle la Mer s'est fait un passage.
» On s'avance ainsi au long des rocs
» jusqu'au fond de la Baye, où l'on
» peut jetter l'ancre sur un fond de dix
» ou douze brasses, jusqu'à vingt
» ou vingt-cinq. C'est-là qu'on trou-
» ve Puerto Seguro, qui n'est qu'un
» petit amas de mauvaises cabanes,
» habitées par environ 200 Indiens.
» Les hommes sont entiérement nuds.
» Les femmes portent autour des reins
» une peau de quelque animal, qui
» leur descend jusqu'aux genoux. L'oc-
» cupation de ces Barbares est la pêche
» & la chasse. Ils preferent à l'or & à
» l'argent, un couteau, des ciseaux,
» des cloux, une serpe, & nos autres
» instrumens de fer. Leur taille est
» droite & bien proportionnée, leur
» chevelure longue & noire, & la cou-
» leur de leur peau fort brune. Les fem-
» mes

» mes n'ont rien d'agréable dans la » physionomie. Elles s'employent à » recueillir & à piler entre des pierres » differentes sortes de grains, ou à » faire des filets pour la pêche. Depuis » les Montagnes jusqu'à la Mer, le » Pays est rude & pierreux, quoi- » qu'entremêlé de quelques plaines & » de quelques vallées fort agréables. » Mais en général le terrain, dans cet- » te partie de l'Isle, n'est qu'un sable » fort sec, qui produit, pour tout bien, » quelques arbustes dont les fruits ser- » vent de pain aux misérables habitans. » Ils sont mieux en poisson. La Baye » est remplie de dauphins, de mulets, » de bremines, & d'autres especes, » qu'ils tuent fort adroitement avec » leurs dards, ou qu'ils prennent avec » leurs filets. Les bois ne leur four- » nissent pas moins d'animaux pour la » chasse. Ils tuent une prodigieuse » quantité de daims, de cerfs, & de » renards; sans parler des perdrix, » des pigeons, & d'autres oiseaux qui » foisonnent dans la campagne. Les » ruisseaux leur donnent de l'eau fort » pure. Ils ont au long de la Côte beau- » coup de crête marine. Les rocs sont

» couverts d'huitres, qui ſont rarement
» ſans perles. Nous trouvames dans
» le ſecours des habitans, tout ce qui
» nous étoit néceſſaire pour la répara-
» tion de nos Vaiſſeaux. Ils s'appro-
» cherent de nous ſans défiance, quoi-
» que nous ne puſſions nous entendre,
» s'empreſſant de nous offrir leurs pro-
» viſions en échange pour des choſes
» de peu de valeur. Je leur trouvai tant
» de douceur, que j'ai peine à me per-
» ſuader, ſur le témoignage des Eſpa-
» gnols, qu'il ſoit impoſſible de leur
» inſpirer des principes de Religion. Je
» ne remarquai parmi eux aucune appa-
» rence de culte; à moins qu'ils n'ado-
» rent le Soleil, vers lequel ils levent
» ſouvent les yeux. Les Eſpagnols ra-
» content qu'au Nord de Porto Seguro,
» on trouve d'autres Nations plus ſau-
» vages, guerrieres & perfides, avec leſ-
» quelles on n'a jamais pû former au-
» cune liaiſon. Pendant le ſéjour que
» nous fimes ſur cette Côte, l'air fut
» toujours clair & ſerein; & la bonne
» conſtitution des habitans ſemble mar-
» quer qu'il eſt fort ſain. A notre ar-
» rivée, pluſieurs de nos gens reçurent
» quelques perles des Indiens; mais je

» n'en vis plus paroître dans la ſuite.
» Quand je leur montrai de l'or, pour
» leur faire connoître qu'ils auroient à
» ce prix beaucoup de fer, ils firent
» des ſignes vers les montagnes; de
» ſorte que pour tirer apparemment
» plus d'avantage de leur Pays, il au-
» roit fallu les entendre.

Vents & Courans de la Mer du Sud.

Cet article eſt un autre extrait des Journeaux de M. Rindekly. Quoique j'aie ſupprimé volontairement les Ports & les Rades, dans ſa deſcription de la nouvelle Eſpagne, pour ne pas repéter des noms qu'on a déja lûs à la Table de leurs longitudes & de leurs latitudes, je ſerai obligé ici d'en rappeller un fort grand nombre. Mais l'importance des obſervations ſuivantes doit me faire paſſer ſur un inconvenient ſi leger.

Qu'on tire une ligne imaginaire depuis le Port *Saint Marc d'Arica*, juſqu'à la pointe *d'Aguja*, qui eſt proche du Port de *Paita*, elle ſera de 30 lieues de Mer de l'un de ces Ports à l'autre. Dans tout l'eſpace, entre cette

ligne & cette Côte, ce ſont les vents de Sud-Eſt & de Sud-Sud-Eſt qui regnent toute l'année : en hyver ils ſont furieux, & plus généralement Sud-Eſt. Mais il faut obſerver qu'à une lieue ou deux de la Côte, ils ſont quelquefois Nord & Nord-Eſt. Ils ne durent pas longtems, mais ils renaiſſent régulierement chaque ſemaine, & plus ſouvent dans les Bayes les plus larges & les plus ouvertes au long de la Côte.

Suppoſez une autre ligne depuis la pointe *d'Aguja*, juſqu'à la pointe de *Santa Helena*, vous aurez 20 lieues de Mer de l'une à l'autre pointe, & un grand eſpace dans l'arc de la Côte. C'eſt le vent du Sud qui regne toute l'année dans cet eſpace : mais à 5 ou 6 lieues du rivage, les vents Sud-Oueſt ſe font quelquefois ſentir, ſurtout aux angles de la Côte. Ces vents ſont moderés, & ne durent pas longtems.

De la pointe de *Santa Helena* au Cap *Paſſado*, l'eſpace renfermé entre une ligne imaginaire de 10 lieues & le fond de la Côte, eſt aſſujetti pendant toute l'année aux vents Sud-Oueſt,

Une autre ligne du Cap Paſſado au Cap *Saint François*, renferme un eſpace qui n'eſt encore ſoumis qu'aux vents Sud-Oueſt; cependant comme cet eſpace n'eſt que de 5 lieues, il ſe reſſent quelquefois des vents de la haute Mer, & des vents de terre.

Tirez de même une ligne du Cap Saint François juſqu'à *Morro de Puercos*, & tout ce qui eſt à l'Eſt du paſſage de Panama, qu'on a nommé *la Traverſia*. Dans ce grand eſpace l'hyver & l'Eté ſont réglés d'une maniere fort bizarre, & ſans aucun rapport à l'éloignement ou à la proximité du Soleil. Suivant le cours de la nature, l'Eté dans ce lieu devroit commencer le 25 de Mars, lorſque le Soleil paſſe l'Equinoctial vers le Nord, du côté duquel ſont cette Côte & cette Mer; & l'on y devroit reſſentir les effets ordinaires juſqu'au 25 de Septembre, que le Soleil repaſſe l'Equinoctial vers le Sud. Cependant l'expérience eſt contraire; car l'Eté de la Traverſia & de la Côte de Panama, commence au mois de Janvier, lorſque le Soleil eſt le plus éloigné au Sud de l'Equinoctial; & l'hyver commence au

mois de Juin, qui eſt le tems où le Soleil eſt du côté du Nord.

Au long des Côtes de Panama & ſur la Mer qui leur eſt oppoſée, l'Eté & l'hyver ſont chacun de 6 mois. l'Eté commence au mois de Janvier, & finit au mois de Juin. Pendant cette ſaiſon on n'y voit regner que les vents Nord, Nord-Eſt, & Nord-Oueſt, qui ſont très-violens dans le cours de Janvier, Fevrier & Mars. Il ne tombe point alors de pluie au long de la Côte de Panama, de Port-Pinas, de Malpelo, de Puerto Quemado, & des autres lieux juſqu'au Cap Saint François. Dans le même tems au contraire, il pleut beaucoup ſur la Côte de Manta & de Guayaquil; & la raiſon naturelle, c'eſt que ces vents regnans, pouſſent les nuées ſur cette Côte, & que ne ſoufflant pas plus loin, les nuées qui s'arrêtent ſont diſſipées par l'action du Soleil & tombent en pluies fort épaiſſes. Les mêmes vents pendant les trois premiers mois de l'Eté s'étendent quelquefois juſqu'à *Manta*, la pointe *de Santa Elena*, *Cap Blanco*, & quelquefois ne vont point juſqu'au Cap Saint Fran-

çois, ſuivant qu'ils ont plus ou moins de force ſur la Côte de Panama.

Dans l'intervalle du même tems, il regne géneralement à Malpelo un vent d'Eſt-Nord-Eſt, qui eſt doux & reglé; mais entre Malpelo & Buonaventura, le vent devient Nord; & depuis Puerto Quemado juſqu'à l'Iſle Gorgone, il eſt géneralement Nord-Oueſt, Oueſt-Nord-Oueſt, & Oueſt, avec des pluies très-abondantes.

Ainſi pendant les trois premiers mois de l'Eté, rien n'eſt ſi varié que le tems, dans ces differens lieux. Mais dès les premiers jours d'Avril, la pluie commence à tomber dans le Golphe & ſur la Côte de Panama. Les vents doux y prévalent, avec des calmes fréquens, on les appelle *Virazones*; ils ſont Sud, Sud-Oueſt, Sud-Sud-Oueſt, & quelquefois Nord-Oueſt, preſque toujours accompagnés de violentes pluies. Cette varieté de calmes, de vents doux, changeans, incertains, dure juſqu'à la fin du mois de Juin, qui eſt auſſi celle de l'Eté.

Au mois de Juillet commencent les vents que les Eſpagnols nomment *Vendavales*, & qui durent juſqu'à la fin

de Decembre. Ils ſont Sud & Sud-Oueſt, avec de fortes pluies, du tonnerre & des éclairs. Leur plus grande furie eſt au mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre ; mais alors même, Panama & ſes environs reçoivent d'aſſez beaux jours de ceux de Sud-Oueſt, qui ſont auſſi moins nuiſibles à la navigation. Quelquefois ils ſe changent en Nord & Nord-Eſt, avec des pluies impétueuſes, ſans s'étendre à plus de vingt lieues dans la Mer.

Pendant la même ſaiſon, il s'éleve quelquefois des vents d'Oueſt & d'Eſt-Sud-Oueſt, qui pouſſent les Vaiſſeaux ſur les Côtes du Perou. Les nuits ſont ſujettes au vent du Nord-Oueſt, accompagnés de groſſes pluies, mais leur durée eſt fort courte. Lorſque le vent du Nord s'eſt établi à Panama, le calme regne ordinairement depuis le Cap Saint François juſqu'au *Cap Blanco*, & lorſque l'Eté commence à Panama, l'hyver commence à Guayaquil, où il pleut alors pendant cinq mois ; c'eſt-à-dire depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin de May. Les vents y ſouffient de l'Iſle de

Santa Clara, vers la Riviere; le tonnerre & les éclairs y ſont ſurprenans, particuliérement ſur les montagnes de *Cuenca*, qui ſont ſur la droite en remontant la Riviere; ce qui n'empêche pas qu'ordinairement le tems ne ſoit calme & ſerain. Au long de la Riviere Guayaquil, l'Eté commence au mois de Juin, & les pluies ceſſent. Mais le vent d'Oueſt, que les Habitans nomment Chanduy, ſouffle alors avec beaucoup de violence.

Le *Cap Blanco* jouit d'un air fort ſerain pendant quatre mois de l'année, qui ſont Janvier, Fevrier, Mars & Avril. Tous les autres mois ſont ſombres & orageux, & les courans prennent alors leur direction de ce Cap vers le Sud.

La connoiſſance des courans eſt d'une néceſſité ſi indiſpenſable pour la navigation, qu'il eſt ſurprenant qu'on n'y apporte pas plus de ſoin dans les Cartes Marines. On ne conçoit point aſſez comment la force de l'eau triomphe de l'art & du vent. Un Pilote qui croit naviguer en droite ligne vers le lieu auquel il veut aborder, eſt étonné de ſe trouver inſenſiblement vis-

à-vis d'une autre Côte, ſans s'être appercu de rien qui. l'ait pû détourner de ſa route. Je ne parle pas des courans impetueux, dont le danger frappe la vûë. Il y en a de ſi imperceptibles, que leur réalité n'étant prouvée que trop ſouvent par les effets, on eſt porté à croire que le mouvement ſe paſſe quelquefois dans l'interieur de l'eau, tandis que la ſurface eſt tranquille. On a les latitudes pour guider ſa courſe ; mais a-t-on toujours la lumiere du Soleil pour les prendre, & qu'a-t-on trouvé juſqu'à préſent qui puiſſe y ſuppléer dans les tenebres ?

Dans la Mer dont je parle, & qui eſt aujourd'hui ſi fréquentée, auſſitôt que le Soleil a paſſé l'Equinoctial vers le Sud, ce qui fait commencer l'Eté dans les parties méridionnales, l'eau commence ſes courans, Sud & Sud-Oueſt, depuis le Cap *Saint-François* au long de la Côte, & les étend en largeur juſqu'à trente & quarante lieues dans la Mer. De même, lorſque le Soleil paſſe l'Equinoctial vers le Nord, les eaux ſe meuvent dans le ſens contraire, c'eſt-à-dire que les courans ſont Nord & Nord-Oueſt au

long des mêmes Côtes & dans la même largeur. Obſervez que comme le mouvement vers le Sud commence au Cap Saint François, le mouvement vers le Nord, commence au Port de *Saint Marc d'Arica*. L'un & l'autre ſemble tirer ſa force du rivage, du moins dans la plûpart des lieux; car il y en a d'autres où l'on remarque abſolument le contraire.

Depuis le Cap Saint François juſqu'à Malpelo, il eſt certain que la direction des courans eſt à l'Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt vers l'Iſle Gorgone, & la Baye de Bonaventura. C'eſt ce qu'on remarque encore plus fréquemment en hyver. Dans d'autres tems ce mouvement ceſſe quelquefois tout-à-fait.

De *Malpelo* juſqu'au Cap *Morro de Puercos*, l'eau n'a jamais de courant ſenſible.

De l'Iſle Gorgone juſqu'au Cap Saint François, le courant prend rarement ſa direction vers le Sud-Oueſt. Elle eſt ordinairement vers le Nord-Oueſt. Quelquefois elle ceſſe tout à-fait, & l'eau n'a point d'autre agitation que celle des vents.

De l'Iſle de Gorgone au Cap Morro

de Puercos, l'Hyver comme l'Eté, le courant eſt auſſi vers le Nord-Oueſt.

Lorſque le vent de commerce prévaut, les courants, entre Morro de Puercos & Malpelo, ſont vers le Sud-Oueſt.

Cette varieté dans les mouvemens de la Mer eſt un ſecret de la Nature que la raiſon humaine eſt incapable de pénétrer; mais elle eſt prouvée par une expérience ſi conſtante, que les Pilotes devroient avoir les yeux toujours ouverts pour en découvrir toutes les differences.

Fin du ſecond Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé, *Voyages du Capitaine Robert Lade*, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'Impreſſion, à Paris ce quatre May mil ſept cent quarante trois, DE MONTCRIF.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire, ancien Adjoint, nous a fait expoſer qu'il deſiroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit qui a pour titre: *Voyages du Capitaine Robert-Lade, traduit de l'Anglois*, s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer l'Ouvrage ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la datte des Préſentes; FAISONS défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'Impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Imprimeurs & Libraires, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & contrefaire ledit Ouvrage, n'y d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement, ou autre, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amande contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dé-

pens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Régiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformement à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contre-Scel deſdites Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & nottamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chévalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque Pubique ; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France: le tout à péine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il lui ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'éxécution d'icelle tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires ; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-huitiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent quarante-trois, & de notre Regne, le vingt huitiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre 11 *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, *n.* 219. *fol.* 181, *conformément aux anciens Reglemens*, *confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le* 9 *Août* 1743.

SAUGRAIN, *Syndic.*

CATALOGUE

Des Livres qui ſe vendent à Paris chez DIDOT, *Quai des Auguſtins à la Bible d'Or. 1744.*

ANtiquités Romaines de Denis d'Halicarnaſſe, traduites du Grec, avec des Notes Hiſtoriques, Critiques, & Géographiques, *par le Pere le Jay de la Compagnie de Jeſus*, 2. vol. *in*-4. 10. l.

Amuſemens du cœur & de l'eſprit, Ouvrage périodique, 15. feuilles *in*-12. 2. l. 10. ſ.

Aſtrée de M. d'Urfé. Paſtorale allégorique avec la clef, nouvelle Edition, où ſans toucher au fond, ni aux épiſodes, on s'eſt contenté de corriger le langage, & d'abréger les converſations, *par M.... de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres*, 10. vol. *in*-12. fig. 20. l.

Le ſaint Concile de Trente œcuménique & général nouvellement traduit, *par M. l'Abbé Chanut*, derniere édition, *in*-12. 2. l.

Corpus Juris Canonici, autore Gibert, 3. vol. *in-fol.* 26. l.

Le Comte de Gabalis, ou Entretiens ſur les Sciences ſecrettes. Nouvelle Edition augmentée des nouveaux Entretiens, des Génies aſſiſtans, & du Gnome irréconciliable, &c. *par l'Abbé de Villars*, *in*-12. 2. vol. 4. l.

Chanſons (Nouveau Recueil de) choiſies, avec les airs notés, 8. vol. *in*-12. 24 l.

Le Chevalier des Eſſarts, & la Comteſſe de Berci, ou Anecdotes de la Cour d'Henri IV. Roi de

France, Hiſtoire remplie d'événemens, 2. vol. *in-12. ſous preſſe.*

Contes des Fées (les trois nouveaux) *par M. de....* avec une Préface qui n'eſt pas moins ſérieuſe, *par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité*, in-12. 2. l.

Contes des Fées allégoriques, (nouveaux) contenant le Phœnix, Liſandre & Carline, Boca, &c. *in-12.* 2. l.

Defenſe de la Grace efficace, *par M. de la Broue, Evêque de Mirepoix*, in-12. 2. l. 10. ſ.

Diſſertation ſur l'exiſtence de Dieu, où l'on démontre cette vérité, par l'Hiſtoire Univerſelle de la premiere Antiquité du Monde, par la réfutation du Syſtême d'Epicure & de Spinoſa; par les caracteres de Divinité qui ſe remarquent dans la Religion des Juifs, & dans l'Etabliſſement du Chriſtianiſme. Nouvelle Edition augmentée de la Révélation des Livres Sacrés, *par M. Jacquelot, in* 12. 3. vol. 7. l. 10.

Défenſe des Prophéties de la Religion Chrétienne contre Grotius, Simon, & ceux qui ont écrit ſur ces matieres, *par le Pere Baltus, de la Compagnie de Jeſus*, 3. vol. *in-12.* 6. l.

Deſcription Géographique, Hiſtorique, Eccléſiaſtique, Civile & Militaire de la Haute Normandie, 2. vol. *in-4. avec des Cartes*, 1740. 18. l.

Deſcription des Iſles de l'Archipel, traduite du Flamand d'O. Dapper, enrichie de Cartes Géographiques & de figures, *in-fol.* 15. l.

Les délices de l'Italie, contenant une Deſcription exacte du Pays, des principales Villes, de toutes les Antiquités & des Raretés qui s'y trou-

vent, 4. vol. *in*-12. figures ; 10. l.

EXplication des Prophéties de l'ancien & du nouveau Teſtament, qui regardent le Meſſie ; dans laquelle on prouve la venue du Meſſie contre les Juifs, & la vérité de la Religion Chrétienne contre les Déiſtes, *in*-12. *ſous preſſe.*

Eſſai critique ſur le Goût, *par M. Carteau de la Vilate*, *in*-12. 2. l. 10. ſ.

Eſſai Politique ſur le Commerce, *par M. Melon*, in-12. 3. l. 10. ſ.

Etudes Militaires, & l'Exercice de l'Infanterie avec des figures, dédié au Roi, par Monſieur Bottée, Capitaine au Regiment de la Fere, *in*-12. 4. l.

GRammaire Italienne à l'uſage des Dames, derniere Edition, *par M. l'Abbé Antonini*, in-12. 2 l.

La Guide des Pécheurs, par le R. P. Louis de Grenade, traduite en François *par M. Girard*, nouvelle Edition, *in*-8. 3. l.

Méthode pour apprendre facilement la Géographie, contenant un abrégé de la Sphére, la diviſion de la Terre en ſes Continens, Empires, Royaumes, Etats, Républiques, Provinces, &c. avec la Table des principales Villes de chaque Province, ſeptiéme Edition, *par M. Robbe*, 2. vol. *in*-12. avec des Cartes Géographiques, *ſous preſſe.*

HIſtoire Sainte des deux Alliances, &c. avec des Réflexions ſur chaque Livre de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, & un Supplément qui conduit l'Hiſtoire des Machabées juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt, *par M. de Saint-Aubin, Bibliothécaire de Sorbonne*, 7. vol. *in*-12. 15. l.

Abrégé de l'Hiſtoire de France, *par M. de Mezeray*, nouvelle Edition, avec les Remarques & Notes de feu M. Amelot de la Houſſaye, *in*-12. 13. vol. 1740. 32. l. 10. ſ.

La même, 4. vol. *in*-4. 1740. 36. l.

L'on vend ſéparément l'Hiſtoire de Louis XIII. & de Louis XIV. 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Hiſtoire & Deſcription générale du Japon, contenant les Mœurs & les Coutumes de ſes Peuples, & les Plantes qu'il produit, *par le Pere de Charlevoix de la Compag. de Jeſus. Sous preſſe.*

La même, *in*-12. 6. vol. 15. l.

Hiſtoire & Deſcription de la Nouvelle France, connue ſous le nom du Canada, avec des figures & des Cartes Géographiques, *in*-4. 3. vol. *par le P. de Charlevoix, de la Compagnie de Jeſus.* 30 l.

La même, *in*-12. 6. vol. 15. l.

Hiſtoire Critique de l'Etabliſſement de la Monarchie Françoiſe dans les Gaules, *par M. l'Abbé Dubos, de l'Académie Françoiſe*, ſeconde Edition, augmentée conſidérablement, 2. vol. *in*-4. 18. l.

La même, *in*-12. 4. vol. 10. l.

Hiſtoire de l'Empire Ottoman, traduite de Sagredo. Nouvelle Edition continuée juſqu'à préſent, avec une Table des Matieres à chaque Tome, 7. vol. *in*-12. 1730. 14. l.

Hiſtoire de Pierre le Grand, Empereur de Ruſſie, de l'Imperatrice Catherine, & des Czars qui les ont précédés, nouvelle Edition, 5. vol. *in*-12. figures, 1740. 12. l. 10. ſ.

Hiſtoire Généalogique & Chronologique de la Maiſon Royale de France, & des Grands Officiers de la Couronne, avec un Catalogue des Chevaliers du S. Eſprit, derniere Edition, augmentée des anciens Barons du Royaume,

par les RR. PP. Ange & Simplicien, avec les Armes des Familles, 9. vol. *in-fol.* 200. l.

Hiſtoire d'Henri de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, où l'on trouve ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable ſous les Regnes de François II. Charles IX. Henri III. Henri IV. & la Minorité de Louis XIII. *par M. de Marſolier*, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Hiſtoire de l'Abbaye Royale de Saint Germain des Prez, depuis ſa fondation, contenant la Vie de leurs Abbés, les Hommes illuſtres qu'elle a produits, les Privileges qui lui ont été accordés, avec la deſcription de ce qu'elle a de plus remarquable, enrichie de Plans & de figures, *par Dom Jacques Bouillard*, *in-fol.* 12. l.

Hiſtoire de Madame Henriette d'Angleterre, premiere femme de Philippe de France, Duc d'Orléans, avec les Mémoires de la Cour de France pour les années 1688. & 1689. *par Madame la Comteſſe de la Fayette*, 2. vol. *in*-12. en un. 2. l. 10. ſ.

Hiſtoire de la Conquête du Mexique & de la Nouvelle Eſpagne, par Fernand Cortez. Traduite de l'Eſpagnol de Dom Antoine de Solis, *par l'Auteur du Triumvirat*, 2. vol *in*-12. 5. l.

Hiſtoire de la Découverte & de la Conquête du Perou, traduite de l'Eſpagnol d'Auguſtin de ZARATE, *par S. C. D.* 2. vol. *in*-12. 5. l.

Hiſtoire de Cyrus le jeune, & de la retraite des dix mille de Xenophon, avec un Diſcours, ſur l'Hiſtoire Grecque, *par M. l'Abbé Pagi*. in-12. 2. l

Hiſtoire de Scipion l'Afriquain, pour ſervir de ſuite aux Hommes illuſtres de Plutarque, avec les Remarques de M. le Chevalier Follart, *par M. l'Abbé de la Tour*, in-12. 2. l. 10. ſ.

Hiſtoire d'Epaminondas, pour ſervir de ſuite aux Hommes Illuſtres de Plutarque, avec les Remarques de M. le Chevalier Follart, & un Diſcours ſur le grand homme & l'homme illuſtre de M. l'Abbé de S. Pierre, *par M. l'Abbé de la Tour*, in-12. 2. l. 10. ſ.

Hiſtoire des Plantes uſuelles, dans leſquelles on donne leur nom tant François que Latin, la maniere de s'en ſervir, la doſe & les principales compoſitions de Pharmacie dans leſquelles elles ſont employées, *par M. Chomel, Docteur en Médecine*, derniere Edition, 3. vol. *in*-12. 6. l.

Huetii (Pet. Dan.) & Cl. Fr. Fraguerii Carmina, in-12. 2. l. 10. ſ.

LEttres du Cardinal d'Oſſat, avec des Notes Hiſtoriques & Politiques de M. Amelot de la Houſſaye. Nouvelle Edition, plus belle & plus correcte que les précédentes, 5. vol. *in*-12. 12. l. 10. ſ.

Lettres à Madame la Marquiſe de P. ſur l'Opéra, *in*-12. 1. l. 15. ſ.

Lidéric, premier Comte de Flandre, ou Hiſtoire anecdote de la Cour de Dagobert Roi de France, *par M. le Commandeur de Vignacourt*, 2. vol. *in*-12. 4. l.

MEmoires & Réflexions ſur les principaux Evénemens du Regne de Louis XIV. *par le Marquis de la Fare*, Nouvelle Edition avec des Notes, *in*-12. 2. l.

Mémoires de M. de la Colonie, contenant les Evénemens de la Guerre derniere depuis 1692. juſqu'à la Bataille de Belgrade en 1717. avec les aventures & les combats particuliers de l'Auteur, 2. vol. *in*-12. 5. l.

Métamorphoſes d'Ovide traduites en François, avec des Remarques & des Explications Hiſtoriques, *par M. l'Abbé Banier, de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres*, avec figures à chaque ſujet, 2. vol. *in*-4. 20. l.

——Les mêmes avec des figures à chaque Livre, deſſinées par Picard, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Moliere, (Œuvres de) nouvelle édition revûe & corrigée, *in*-4. 6. vol. figures, 120. l.

NOuveau Traité de Phyſique ſur toute la Nature, ou Méditations ſur tous les corps dont la Médecine tire les plus grands avantages pour guérir le Corps Humain, *in*-12. 2. vol. en un, 2. l. 10. ſ.

Nouveau Traité d'Agriculture, contenant la Méthode de bien cultiver tous les Arbres à fruits, avec la maniere d'élever les Treilles, *par MM. de la Riviere & Dumoulin*, in-12. 2. l.

ŒUvres de Pieté de Saint Ephrem, Diacre d'Edeſſe, & Docteur de l'Egliſe, *in*-12. 2. vol. 4. l. 10. ſ.

Œuvres diverſes de *M. Peliſſon de l'Académie Françoiſe*, contenant ſes Ouvrages d'Eloquence & de Poëſie, &c. dont la plus grande partie n'avoit pas encore paru, avec une Préface inſtructive ſur tous les Ouvrages de l'Auteur, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Œuvres de Rouſſeau, nouvelle Edition corrigée & augmentée d'un grand nombre de Pieces qui n'ont point encore paru, 4. vol. *in*-12. 10. l.

Œdipe, Tragédie de Sophocle, & les Oiſeaux, Comedie d'Ariſtophane; *traduites par feu M. Boivin, de l'Académie Françoiſe*, in-12. 2. l. 10. ſ.

Œuvres mêlées *du Chevalier de S. Jory*, conte-

nant des Lettres galantes & ſingulieres, des Anecdotes, Romans, Factums, & Pieces du Théatre Italien, 2. vol. *in*-12. 4. l.

——Les Femmes Militaires, par le même Auteur, *in*-12. avec figures, 2. l.

Œuvres de Mathématique & de Phyſique *de M. Mariotte*, de l'Académie Royale des Sciences, comprenant les Traités de cet Auteur, tant ceux qui avoient déja paru ſéparément, que ceux qui n'avoient pas encore été publiés; nouvelle Edition, 2. vol. *in*-4. avec figures, 1740. 16. l.

Opera (Recueil de tous les) repréſentés à l'Académie Royale de Muſique, 14. vol. *in*-12. figures, 28. l.

——Les Tomes 15. 16. 17. *ſous preſſe.*

Œuvres Poëtiques de Melin de S. Gelais, nouvelle Edition augmentée d'un grand nombre de Pieces Latines & Françoiſes, *in*-12. 2. l. 10. ſ.

PAmela, ou la Vertu récompenſée, traduit de l'Anglois, troiſiéme Edition, 4. vol. *in*-12. 8. l.

Pauſanias, ou Voyage Hiſtorique de la Grece, avec des Remarques, *par M. l'Abbé Gedoyn de l'Académie Françoiſe*, 2. vol. *in*-4. figures, 20. l.

——Le même en grand papier, 30. l.

Parallele des Romains & des François par rapport au Gouvernement, *par M. De....* 2. vol. *in*-12. 1740. 5. l.

Quintiliani Inſtitutiones oratoriæ, cum notis & animadverſionibus Capperonerii. in-fol. 15. l.

RAiſonnemens hazardés ſur la Poëſie Françoiſe, avec des Réflexions ſur les Vers non

rimés : Ouvrage curieux & singulier, *in*-12. 1. l. 15. s.

Recherches sur les Courbes à doubles courbures, *par M. Clairault Mathématicien*, in-4. figures, 5. l. 10. s.

Récréations Mathématiques & Physiques, qui contiennent plusieurs Problêmes d'Arithmétique, de Géométrie, de Musique, d'Optique, de Gnomonique, de Cosmographie, &c. avec un Traité des Horloges Elémentaires, *par feu M. Ozanam*; nouvelle Edition, 4. vol. *in*-8. avec figures, 20. l.

Remarques de M. de Vaugelas sur la Langue Françoise, avec les Notes de MM. Patru, Thomas Corneille & autres; nouvelle Edition, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. s.

Réflexions sur les Passions & sur les Goûts, avec l'Epître aux Dieux Pénates, & autres Poësies, *par M. L. de B. in*-8. 2. l.

SErmons & Homelies sur les Mysteres de N. S. *par M. l'Abbé Jerôme de Paris*, *in*-12. 2. l.

Du même. Les Mysteres de la Vierge, & les Panégyriques des Saints, 2. vol. *in*-12. 4. l.

Singularités Historiques & Littéraires, contenant plusieurs recherches & éclaircissemens sur l'Histoire, *par Dom Liron, de la Congrégation de S. Maur*, 4. vol. *in*-12. 14. l.

Le Songe d'Alcibiade, traduit du Grec; Brochure, 15. s.

TRaité de l'Abus, & du vrai sujet des Appellations qualifiées du nom d'Abus, *par Charles Fevret*, derniere Edition, 2. vol. *in-fol.* 30. l.

Traité de l'Art Métallique, extrait des Œuvres d'Alvare Isonse Barba, auquel on a joint un

Mémoire concernant les Mines de France, *in-*12. figures, 2. l.

Traité de l'Indult du Parlement de Paris, *par feu M. Cochet de Saint Valier*, 2. vol. *in-*4. *sous presse.*

VIe du Vicomte de Turenne, *par M. l'Abbé Raguenet*, avec les Médailles frappées à l'occasion de ses Victoires, *in-*12. *sous presse.*

Voyage de la Mer du Sud aux Côtes de Chily & du Perou, fait pendant les années 1712. 1713. & 1714. avec une Réponse à la Préface critique des Observations Physiques du R. P. Feuillée, *par M. Fraizier Ingénieur du Roi*, *in-*4. figures, 7. l. 10. s.

Voyages de Cyrus, ou la nouvelle Cyropédie, avec un Discours sur la Mythologie, en Anglois & en François, *par M. Ramsay*, 2. vol. *in-*12. 6. l.

Ouvrages de M. BARREME.

LE Livre des Comptes faits, ou Tarif général de toutes les Monnoyes, tant anciennes que nouvelles, avec lequel on peut faire toutes sortes de Comptes, Multiplications par entier & par fraction, quelque difficiles qu'ils soient, pourvû qu'on sçache l'Addition, *in-*12. Nouvelle Edition, augmentée du Tarif des Glaces, 2. l. 10. s.

Le Livre facile pour apprendre l'Arithmétique sans Maître. Nouvelle Edition augmentée de la Géométrie, servant à l'Arpentage & au Toisé, *in-*12. 2. l. 10. s.

Le Livre nécessaire, ou Tarif général des Escomptes, des Changes & des Divisions toutes faites, *in-*12. 2. l. 10. s.

Le

Le Livre du grand Commerce, où l'on trouve les Tarifs généraux pour la réduction des Monnoyes de France, en Monnoyes d'Hollande & d'Angleterre ; & des Monnoyes d'Hollande & d'Angleterre, en Monnoyes de France. Les Tarifs généraux pour la réduction des Monnoyes de France, en Monnoyes d'Eſpagne ; & des Monnoyes d'Eſpagne, en Monnoyes de France. L'on peut apprendre dans cet Ouvrage à faire une Remiſe, une Traite, un Roulement, une Négociation, & un Arbitrage, *in*-8. 2. vol. grand papier, 16. l.

L'on vend ſéparément,

Les Tarifs généraux pour la réduction des Monnoyes d'Eſpagne en Monnoyes de France, &c. *in*-8. grand papier, 4. l.

Le Traité des Parties-Doubles, ou Méthode aiſée, pour apprendre à tenir en Partie-Double les Livres du Commerce & des Finances, *in*-8. grand papier, 4. l.

Ouvrages de M. BOURSAULT.

LEs Lettres, cinquiéme Edition, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Le Théatre, nouvelle Edition, 3. vol. *in*-12. *ſous preſſe.*

L'on vend ſéparément,

Les Fables d'Eſope, & Eſope à la Cour, Comédies, 20. ſols piece.

Les Romans, contenant le Prince de Condé ; Ne pas croire ce qu'on voit ; le Marquis de Chavigny, Artemiſe & Poliante, 2. vol. *in*-12. 5. l.

Ouvrages du Pere LAMY, Prêtre de l'Oratoire.

LEs Elémens de Géométrie, qui comprennent les Elémens d'Euclide, les Propoſitions d'Archimede, avec une idée de l'Analyſe, & une Introduction aux Sections Coniques, *in*-12. 3. l.

Les Elémens de Mathématique, ou Traité de la Grandeur en général, qui comprend l'Arithmétique, l'Algébre, l'Analyſe, & les Principes de toutes les Sciences qui ont la Grandeur pour objet, cinquiéme Edition, revûe & augmentée, *in*-12. 3. l.

La Rhétorique, ou l'Art de parler, Nouvelle Edition, augmentée des Réflexions ſur l'Art Poëtique. *in*-12. 2. l. 10. ſ.

Ouvrages de M. l'Abbé DE VERTOT, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

HIſtoire des Révolutions arrivées dans le Gouvernement de la République Romaine, nouvelle Edition, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Hiſtoire des Révolutions de Suede, où l'on voit les changemens arrivés dans ce Royaume, au ſujet de la Religion & du Gouvernement, 2. vol. *in*-12. 5. l.

Hiſtoire des Révolutions de Portugal, *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Hiſtoire Critique de l'Etabliſſement des Bretons dans les Gaules, & de leur dépendance des Rois de France, & des Ducs de Normandie, 2. vol. *in*-12. 5. l.

Ouvrages de M. l'Abbé PREVOST.

MEmoires & Avantures d'un Homme de qualité qui s'eſt retiré du monde, 8. vol. *in*-12. en 5. Tomes, 12. l. 10. ſ.

Hiſtoire de M. Cleveland, fils de Cromwel, derniere Edition, 6. vol. *in*-12. 15. l.

Le Pour & Contre, Ouvrage périodique d'un goût nouveau, dans lequel on s'explique librement ſur tout ce qui peut intéreſſer la curioſité du Public en matiere de Sciences, d'Arts, de Livres, &c. ſans prendre parti, & ſans offenſer perſonne, 20. vol. *in*-12. 70. l.

Le Doyen de Killerine, Hiſtoire Morale compoſée ſur les Mémoires d'une illuſtre Famille d'Irlande, ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable, 6. vol. *in*-12. 12. l.

Hiſtoire de Marguerite d'Anjou, Reine d'Angleterre, contenant les Guerres de la Maiſon de Lancaſtre contre la Maiſon d'York, 2. vol. *in*-12. 6. l.

Hiſtoire d'une Greeque moderne, 2 vol. *in*-12. 4. l.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Malthe, ou l'Hiſtoire de la jeuneſſe du Commandeur de**** 2. vol. *in*-12. 4. l.

Campagnes Philoſophiques, ou Mémoires de M. de Montcal, Aide de Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenant l'Hiſtoire de la Guerre d'Irlande, 2. vol. *in*-12. 6. l.

Tout pour l'Amour, ou la mort d'Antoine & de Cléopatre, Tragédie, traduite de l'Anglois, 1. l. 4. ſ.

Hiſtoire de Guillaume le Conquerant, Duc de Normandie & Roi d'Angleterre, 2. vol. 7. l.

Hiſtoire de la Vie de Ciceron, tirée de ſes Ecrits & des Monumens de ſon Siécle; avec les Preuves & des Eclairciſſemens, compoſée ſur l'Ouvrage Anglois de M. Midleton, 5. vol. *in*-12. 12. l. 10. ſ.

Voyages du Capitaine Robert Lade en différentes Parties de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique : contenant l'histoire de sa fortune, & ses Observations sur les Colonies & le Commerce des Espagnols, des Anglois, des Hollandois, &c. Ouvrage traduit de l'Anglois. 2 vol. *in*-12. 5 l.

Lettres Familieres de Ciceron, traduites en François, avec des Notes critiques & historiques, *sous presse*.

Histoire génerale des Voyages depuis le commencement du xv siécle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile & de mieux vérifié dans toutes les Relations des différentes Nations de l'Europe ; Ouvrage traduit de l'Anglois par ordre de Monseigneur le Chancelier de France, *in*-4. *sous presse*.

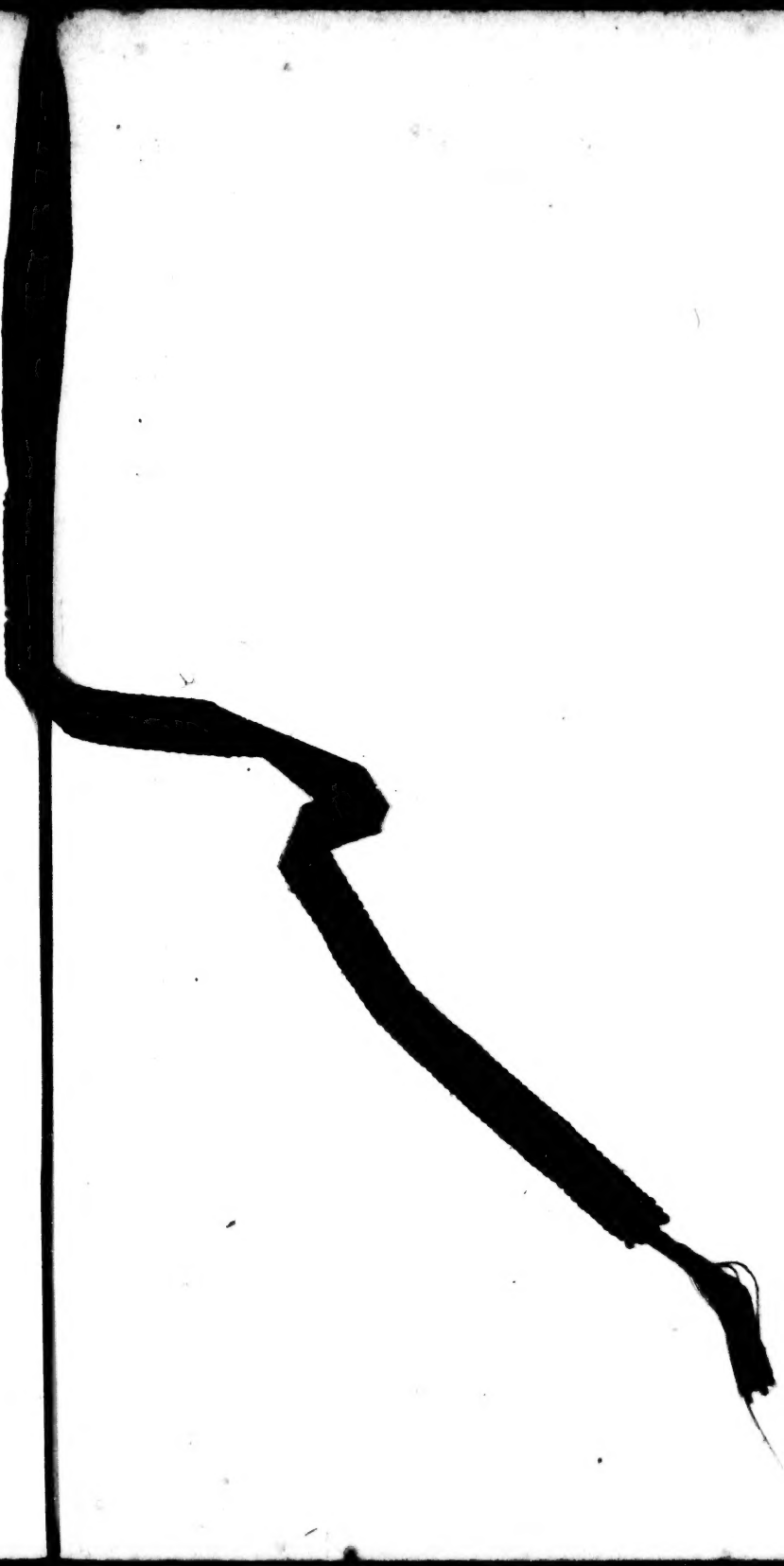
Ouvrages du Pere BUFFIER, *de la Compagnie de* JESUS.

LA Grammaire Françoise, *in*-12. *sous presse*.

La Mémoire artificielle, pour apprendre l'Histoire Sainte & Prophane, l'Histoire de France & la Chronologie, *in*-12. 2. vol. 4. 10. s.

La Géographie universelle, exposée dans les différentes Méthodes qui peuvent abréger & faciliter l'usage de cette Science, avec le secours des Vers artificiels, *in*-12. 2. l. 10. s.

Elemens de Métaphisique à la portée de tout le monde, & Examen des Préjugés vulgaires, pour disposer l'esprit à juger sainement & précisément de tout, avec l'Analyse & l'usage morale de chaque chose, *in*-12. 2 l.

L'on trouve chez le même Libraire les Livres nouveaux, tant de France que des Pays Etrangers.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, pere.